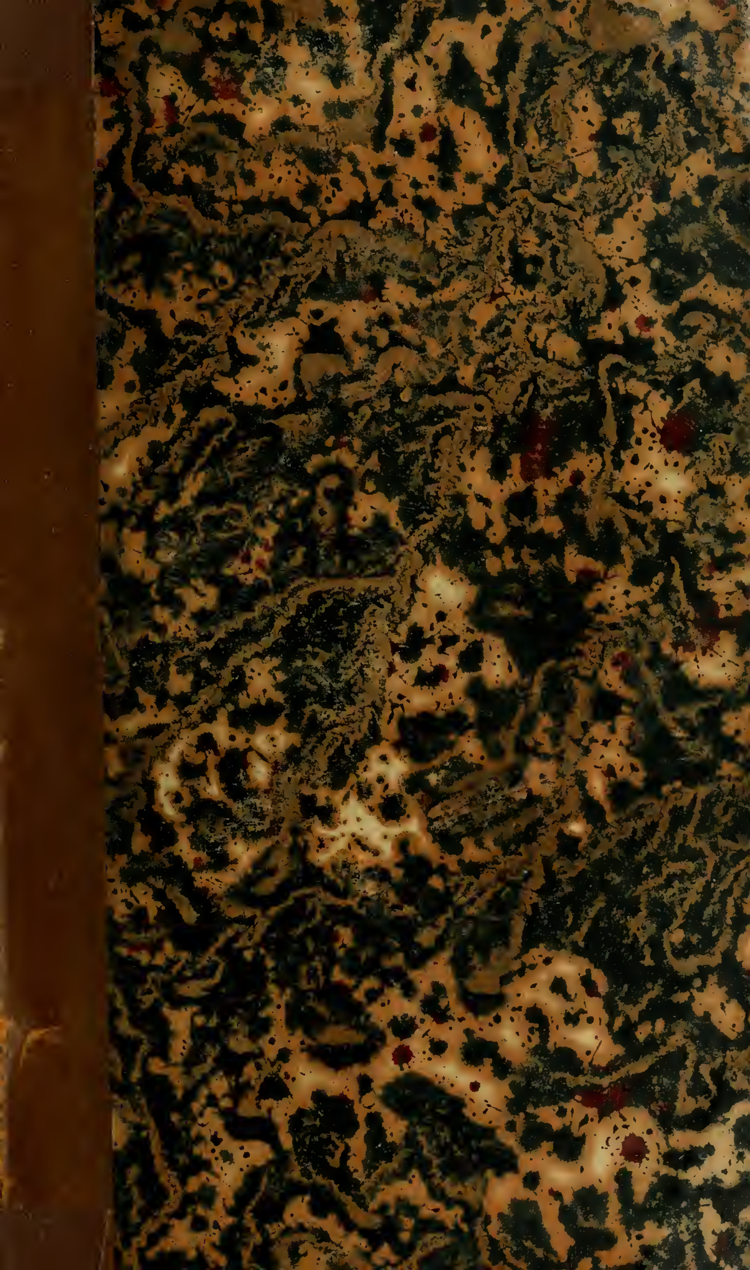
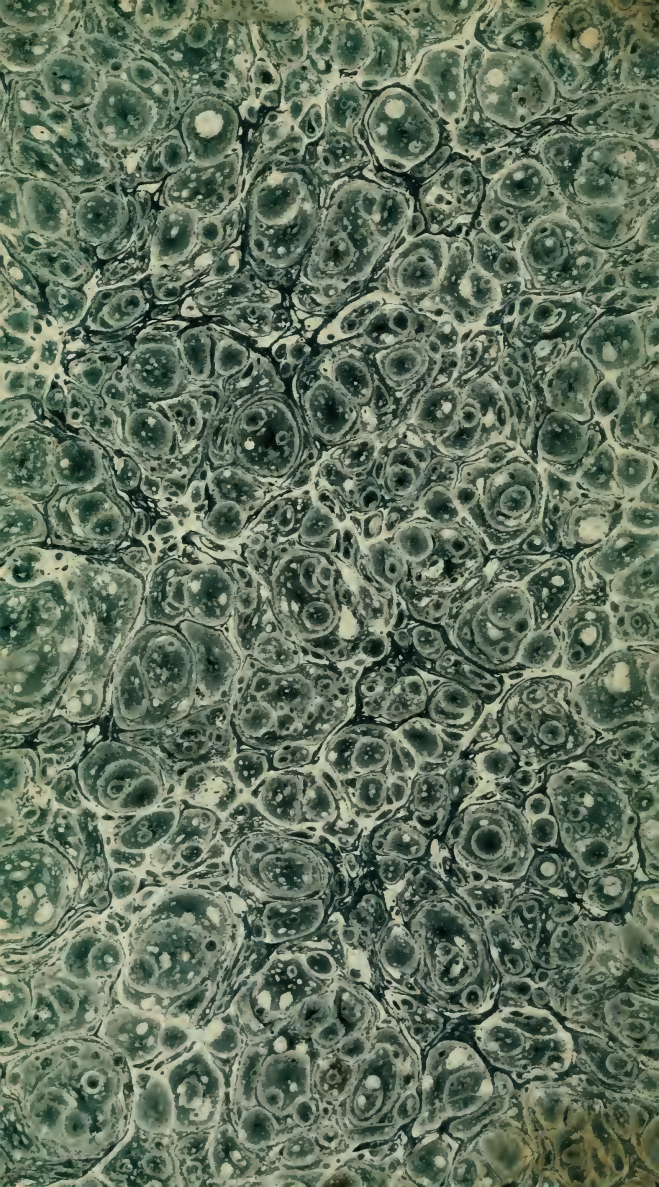
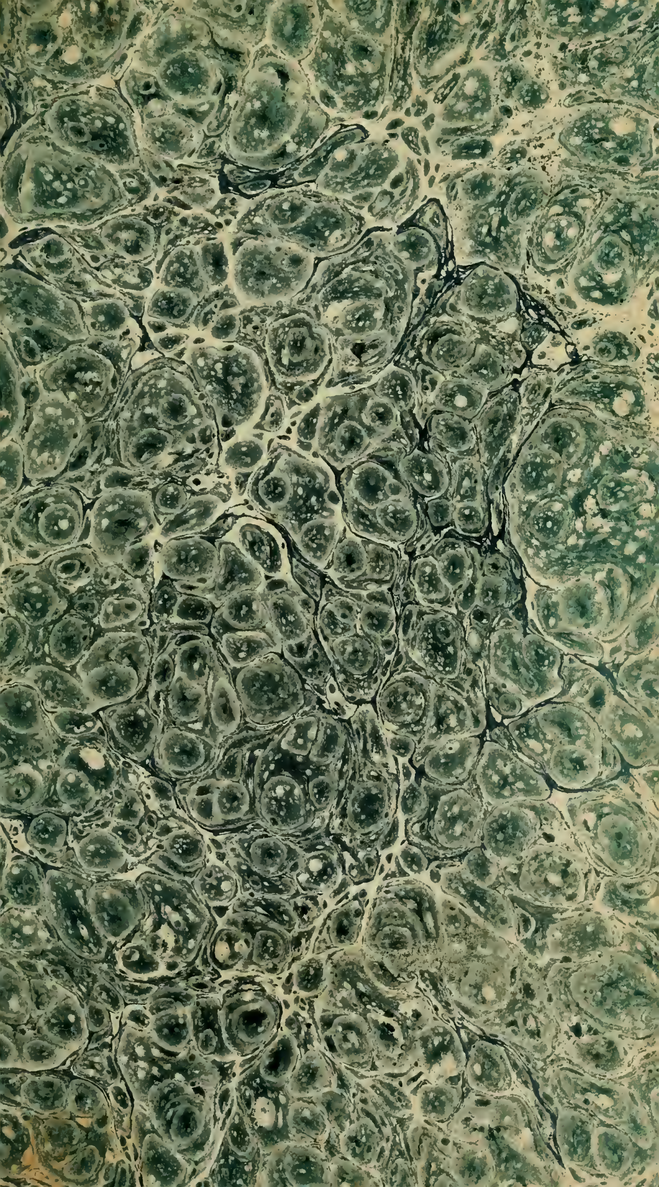






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE DESFORGES.

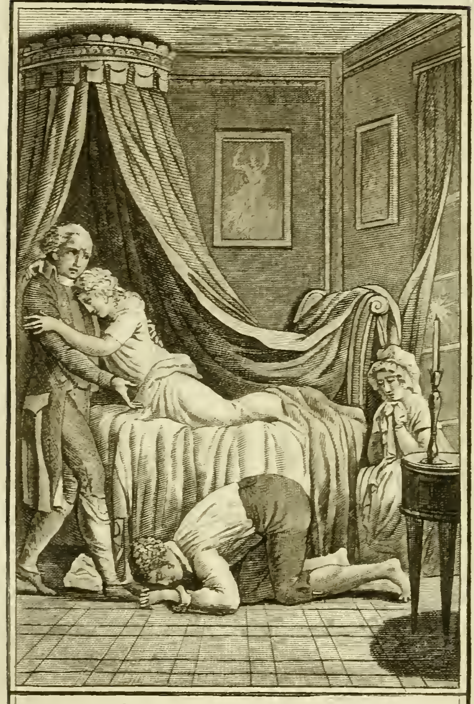
22 VOLUMES IN-12.



IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



T. 4.



Oh, ma fille ! console par un regard l'ame que tu viens de déchirer .

LE POÈTE,

OU

MÉMOIRES D'UN HOMME DE LETTRES,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'une notice biographique, et de la clef des noms des principaux personnages.

AVEC PORTRAIT, ET FIGURES A CHAQUE VOLUME.

Homo sum,
Et nihil humani à me alienum *fuit*. TER.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
EMILE BABEUF, LIBRAIRE,
RUE SAINT-HONORÉ, N°. 108.

1819.


LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

LE POÈTE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous sommes pris. — Pères, lisez et profitez. — Amans, frémissez. — Dernière ressource.

De tous les genres de bonheur qui donnent des ailes au temps, il n'y a pas un moment de doute que c'est le bonheur d'amour qui les rend le plus rapides. Cependant la prudence ne fut pas tellement écartée, qu'elle ne pût reprendre ses droits quand son heure fut arrivée. Je me r'habillai à la hâte avec l'aide d'Adélaïde. Pendant ma toilette, nous convînmes que je ferais des démarches initiatives auprès du docteur P***, c'est-à-dire, que je sonderais le terrain pour m'assurer s'il serait à propos de le mettre dans la confidence. Il fut en outre arrêté que nos conférences sur une si importante affaire ne devant pas se borner à une seule, nous nous rejoindrions au même lieu, aussitôt que j'en recevrais l'avis de mon épouse bien aimée. Les plus

tendres caresses scellèrent nos adieux. J'allai réveiller Geneviève qui dormait toute habillée sur son lit, et je quittai la maison d'Adélaïde en lui laissant mon âme et en emportant la sienne. J'arrivai sain et sauf avant l'aurore dans ma cellule, où j'achevai délicieusement la nuit dans les bras d'un sommeil encore tout parfumé du souvenir suave de mon amante et de ma félicité.

A mon réveil un peu tardif, je pensai aux habits de madame Boin et au moyen de les garder encore quelque temps. Un amant n'est pas à cela près d'un mensonge. Je passai chez elle dans la journée : c'était un déshabillé blanc qu'elle m'avait prêté. Je lui dis que nous avions pris goût à la petite fête de la nuit, mes amis et moi, et que nous nous proposions de la renouveler incessamment; en conséquence que, si elle y consentait, je garderais encore le déshabillé, et que je le lui rendrais blanc. Grande contestation. Il fallait le lui rendre tel qu'il serait; tout ce qu'elle possédait était à mon service. Enfin sa politesse me donna la certitude que je pourrais faire la fille aussi long-temps que je le voudrais.

Ce qui rend extrêmement dangereux le premier succès d'une tentative amoureuse,

c'est qu'il encourage à de nouvelles entreprises par l'espoir du même bonheur. Il arrive souvent en effet que ce bonheur se soutient pendant quelque temps; mais, pendant ce calme perfide, l'orage couve en silence, il se grossit sourdement et imperceptiblement. Tout à coup l'explosion arrive, et la foudre tombe sur l'imprudent et l'écrase d'un coup d'autant plus terrible qu'il a été moins prévu.

Il y avait près de trois mois que, nous étourdissant sur toutes les réflexions pénibles qui auraient pu affliger notre amour et altérer un peu notre bonheur, nous jouissions, dans une sécurité parfaite autant qu'indiscrète, de la douceur de nous voir une fois tous les huit jours au moins, sous mon déguisement femelle. Une seule fois une espèce de manant, pris de vin, m'accosta un peu grossièrement dans la rue, et voulut badiner avec mes appas d'emprunt. Il en fut récompensé par un vigoureux coup de poing qui le coucha tout de son long dans un lit de fange, où il dit assez plaisamment pour me faire rire: « Je parie bouteille que cette fille-là c'est un garçon, et un vigoureux encore. » C'était là le cas de la vérité dans le vin. Une fé-

licité si grande l'était trop pour être durable. Geneviève, toujours complaisante et toujours attentive, avait couvert jusqu'alors nos entrevues d'un voile impénétrable. La machine avait reçu le mouvement, et rien ne semblait devoir en deviner ou en arrêter le jeu, lorsqu'une nuit, par un de ces coups du hasard qui n'arrivent pas une fois en mille ans, qui démontent les têtes les plus fermes et les mieux préparées, dans le moment où l'amour, tout entier à son objet, s'enivrait de lui-même et avait oublié toute la terre, la porte s'ouvre; on marche doucement vers le lit, on entr'ouvre les rideaux. Adélaïde ouvre les yeux, jette un grand cri, s'abîme dans mon sein et perd connaissance...... C'était son père........ Le frisson de la mort m'a saisi..... Qu'il me soit permis de respirer.

Oh! quel pinceau essayera de rendre cette effrayante scène. Méduse a pétrifié le père et l'amant. Le froid de la mort a glacé la malheureuse amante. Tout est immobile; tout est mort comme dans les tombeaux.

Un profond soupir, suivi d'une violente convulsion, annonce le retour d'Adélaïde à la vie : elle tourne un œil égaré vers l'au-

teur de ses jours, étend les bras, s'écrie douloureusement : « O mon père ! » et retombe en palpitant dans les miens. « O ma fille ! » dit ce bon père en posant sa lumière. Il se penche sur elle, il la presse contre son cœur. « O mon Adélaïde ! lève les yeux sur moi, console au moins par un regard l'âme que tu viens de déchirer. » — « Monsieur, c'est moi seul ! » — » Ma fille, reprend cet infortuné père sans me répondre, ah ! regarde-moi, ne fût-ce que pour lire dans mes yeux le pardon que je t'accorde. » — « Le pardon ! indigne que je suis ! » — « Oui, le pardon ; reviens à toi pour en recevoir le serment de la bouche paternelle. » Adélaïde se retourne alors vers lui, se jette dans ses bras. Leurs larmes, leurs sanglots se confondent; et moi, moi je ne puis pleurer. Mon cœur est fermé, mon œil est sec et atone, ma bouche est entr'ouverte et muette; une pâleur mortelle couvre mon front, ma tête est enveloppée de nuages, tout mon corps est dans un engourdissement stupide; assis dans une attitude inanimée sur ce lit de désespoir et de honte, qui, un instant avant, avait été le trône de l'amour et du bonheur, j'entends les sanglots du père et

de la fille, comme on croit entendre dans un songe quelque bruit sourd et lointain. Je les vois dans les bras l'un de l'autre sans rien sentir qu'une oppression pénible dont je ne puis soulever le fardeau. Oh ! je crois la mort cent fois préférable à l'affreux état que je viens de peindre à l'aide d'un souvenir confus.

Enfin, j'aurais succombé sans doute à cette suspension absolue de toutes mes facultés, si l'apparition subite de Geneviève, accourue pleine d'effroi, ne m'eût tiré de cette dangereuse léthargie. A son aspect, je retrouvai la vie avec la honte et le remords. Je me précipite hors du lit fatal, et cherche derrière les rideaux un asile, que je ne trouve pas, contre la douleur et le repentir. Je me couvre à la hâte de quelques vêtemens, et je me disais à moi-même : « Ton père te pardonne, ô mon Adélaïde ! mais moi, grand Dieu ! moi qui me pardonnera ? » Je restais cependant derrière mon rempart, incertain de ce qui allait m'arriver, et dans les angoisses les plus cruelles, lorsque j'entends ces paroles, dont des millions d'années d'existence n'affaibliraient pas en moi le souvenir.

O vous ! à qui la nature a daigné accorder

le nom de père ! écoutez, et que l'exemple que je vais mettre sous vos yeux soit à jamais la loi de vos cœurs et la base de votre conduite, si vous voulez être vraiment dignes de ce nom sacré.

« Point de bruit, imprudente Geneviève, que votre crime, car c'est le vôtre, demeure enseveli entre ses déplorables victimes. » Et Geneviève, que j'entrevoyais, était assise, sanglotante, dans l'humiliante attitude d'une coupable. « Retenez vos larmes, Geneviève ; n'allez pas, par l'éclat d'un tardif repentir, ébruiter un secret qui doit mourir entre nous. » Geneviève retient ses soupirs en essuyant ses pleurs. « Hélas ! continue ce bon père, un travail important m'avait, contre ma coutume, retenu très-tard dans mon cabinet ; j'en sortais pour aller goûter un repos dont je commençais à sentir le besoin, un repos dont je ne jouirai plus.... » — « Mon père, ô mon père ! » — « Pardon, eh bien ! pardon, mon Adélaïde ! (il l'embrasse tendrement et continue) : En me retirant je vois la clef de Geneviève à sa porte ; un mouvement de tendresse bien naturel me fait désirer de voir mon Adélaïde dans les bras d'un sommeil aussi doux

qu'innocent. J'ouvre sans bruit; je pénètre, sur la pointe du pied, le sanctuaire où je crois que ma fille repose solitaire, et....» (Ici les larmes inondent le visage de ce respectable père; sa fille y mêle l'amertume des siennes, et tous deux, confondus dans les embrassemens l'un de l'autre, semblent prêts à y laisser la vie).

Enfin le digne père de famille soulevant sa tête vénérable, et fixant sur Adélaïde un doux regard où se peignaient ensemble la douleur et la tendresse, il lui prend la main, qu'il porte à son cœur, et dit avec une expression impossible à rendre:

« C'est là, ma fille, c'est là que le coup a pénétré. La blessure est bien profonde: c'est une main bien chère qui l'a faite... Mais c'est aussi là qu'est ma fille toute entière, et en s'attaquant elle-même dans cet asile paternel, elle n'a pu ni s'y détruire, ni s'en bannir. Viens donc dans mes bras; viens, pauvre victime d'une erreur bien funeste, mais irrémédiable; viens: tu t'es fait assez de mal à toi-même, sans que ton père y ajoute encore. A quoi servirait un courroux qui déchirerait ton cœur sans soulager le mien?

Ah ! que le baume du pardon coule dans ton âme affligée ! que les larmes du repentir tombent de tes yeux dans la mienne, et que cette première faute, couverte sous l'aile de l'indulgence, me soit à jamais le garant qu'elle ne sera suivie d'aucune autre. »

Il reprit dans ses bras sa fille gémissante sous le poids de sa bonté, et j'entendis la voix entrecoupée d'Adélaïde, qui laissait échapper en tremblant quelques mots. « O mon père ? je ne suis pas la seule qui ait besoin du pardon. » — « Ah, ma fille ! est-ce en ce moment qu'on trouvera une trace de fiel dans ce cœur qui ne le connut jamais ? » — « Oh ! quelque part que vous soyez, venez tomber aux pieds de mon père. »

Je m'élance à ces mots dans le désordre où j'étais ; je me précipite à genoux, la tête jusqu'à terre, appuyée sur mes deux mains jointes, en attendant mon arrêt sans pouvoir proférer une parole...O mon âme ! où étais-tu ?

« Levez-vous, monsieur, me dit ce dieu de bonté en me tendant la main (oui, le père offensé qui pardonne est la plus parfaite image de la divinité), levez-vous. » J'obéis, et me tiens dans une at-

titude qu'on se représentera sans peine : la tête courbée sur la poitrine, les yeux attachés à la terre, les bras réunis par les dernières phalanges croisées de mes mains, immobile et respirant à peine.... Adélaïde dans le lit, éclairée par la bougie posée sur la table voisine du chevet, se soutenant sur son coude, un mouchoir sur les yeux, et soupirant fortement de temps en temps...Geneviève toujours assise, les yeux agrandis par la curiosité, le cou allongé, les coudes sur les genoux, et les deux mains croisées, tenant à la hauteur de son menton le mouchoir qui avait essuyé ses justes larmes.... Enfin, le respectable père debout, demi-penché vers moi, une main élevée, et de l'autre me montrant son Adélaïde en pleurs. Tel était le tableau fidèle de cette triste et touchante scène. Après un moment de silence, il me dit sans amertume et d'un ton de voix pénétré :

« Je paye aujourd'hui bien cher l'accueil obligeant que je crus devoir vous faire, et dont vous m'aviez paru digne ; mais n'attendez pas de moi des reproches inutiles ; puisque vous avez pu séduire mon Adélaïde (et sa voix s'altéra), il faut que

vous ayez un cœur sensible : à votre âge, je ne saurais le croire faux. » Je voulus parler, je l'indiquai par un geste véhément. « Ne m'interrompez pas, je n'ai plus qu'un mot à dire. Si donc votre cœur est sensible, il vous fera les reproches que je vous épargne. Je ne puis cependant m'empêcher, afin de vous rendre plus circonspect à l'avenir, de vous présenter le tableau effrayant des effets de votre imprudence. Vous avez flétri la fleur de l'innocence dans une âme pure, qui l'est encore malgré son égarement; mais qui reste ouverte à jamais au remords rongeur, au repentir inutile, et à la douleur d'avoir affligé un père désormais inconsolable. Vous avez porté la honte et le trouble dans une famille paisible qu'habitaient l'honneur et les vertus. Vous avez violé les droits sacrés de la sainte hospitalité; vous avez substitué l'ingratitude à la reconnaissance, les orages du désespoir au calme de la félicité domestique, les angoisses du regret et du remords à la paix d'une conscience pure; en un mot, vous avez transporté l'enfer et toutes ses horreurs dans un lieu comblé naguère de tous les bienfaits et de toutes les faveurs

du ciel. Voilà vos crimes ; il sont bien grands. Je vous les pardonne : puissiez-vous vous les pardonner à vous-même. » — « Non, m'écriai-je en me replongeant à terre, et frappant le parquet de mon front hérissé, non, jamais ; c'est ici que je veux, que je dois mourir. » — « Point d'éclat, ou tout est perdu. Relevez-vous, et ne mourez point : le repentir vaut mieux que la mort, qui ne répare rien. Je n'ai pas besoin de vous indiquer votre devoir ; vous sentez que vous vous êtes interdit à vous-même l'accès d'un séjour qui gémira long-temps de vous avoir reçu. J'exige encore, pour le prix du pardon que je vous accorde, que vous me promettiez de ne point chercher, par une coupable correspondance, à nourrir dans le cœur de ma fille des sentimens qui ne peuvent plus que la rendre aussi malheureuse que criminelle, et dont la constance insensée achèverait de porter la mort dans l'âme de son père, en le forçant à devenir juge, de consolateur qu'il veut être.

» L'heure est peu favorable pour votre retraite. Mon épouse, inquiète de ma trop longue absence, pourrait sortir de son appartement pour chercher la cause de

mon retard. Que cette mère vertueuse et tendre, mais rigide, ne pénètre jamais le douloureux mystère ! c'est alors que tout espoir serait détruit pour la fille infortunée et pour le malheureux père. Je me hâte de la rejoindre : avant le jour, je viendrai vous prendre et assurer moi-même votre sortie. Geneviève, vous resterez près de ma fille. Profitez des instans qui vous restent à tous deux pour vous dire courageusement un éternel adieu ; et, quand vous aurez mesuré de l'œil de la réfléxion l'abîme où vous vous êtes plongés, appelez sincèrement à votre secours la vertu, que vous avez trop oubliée, et méritez désormais, en vous dévouant entièrement à elle, que sa main pure et bienfaisante le ferme à jamais sous vos pas. »

A ces mots, il jette un regard de tendre commisération sur sa fille absorbée, et nous laisse en proie à tout ce qu'un morne désespoir a d'effrayant et de sinistre. Nos yeux qui, deux heures auparavant, se cherchaient avec le plus avide empressement ; nos yeux où nous aimions à puiser la vie du sentiment si délicieux d'amour, restaient fixés comme ceux d'une

statue sur un objet qu'ils ne voyaient pas. Immobiles dans la même attitude où nous avait laissés le départ du généreux père, nous invitions à douter si nous avions encore quelque part à l'existence. Des soupirs rares et étouffés en naissant, étaient le seul indice que la source de la vie n'était pas tarie en nous; et Geneviève taciturne, inanimée comme nous, semblait aussi avoir perdu l'usage de toutes ses facultés. Ce fut elle cependant qui le retrouva la première. Mais à quoi servirait de s'appesantir sur des détails désespérans, qui n'ont déjà peut-être que trop navré les âmes sensibles! Toujours des douleurs, toujours des larmes, et toujours l'horreur du présent rendue plus affreuse par la perspective de l'avenir.

Disons en peu de mots que Geneviève s'accuse d'avoir laissé sa porte ouverte et maudit sa négligence; qu'ensuite elle trouve que ce qui vient d'arriver est peut-être un mal pour un bien, parce que c'est le moment ou jamais de déclarer à monsieur l'état embarrassant où se trouve sa fille: que pour cette confidence, il faut que je demande un entretien dans la matinée même à monsieur, lorsqu'il viendra

me chercher pour me faire sortir; enfin que voyant qu'il n'y a pas d'autre remède que le mariage à un accident comme celui-là, il sera bien forcé de consentir au nôtre.

Eh bien ! le croira-t-on, cette logique très-simple et très-spécieuse nous rendit l'espoir avec tous ses charmes. Nous nous confirmâmes dans l'idée que, pour mille raisons, ma demande ne pourrait être rejetée ; et une illusion suffit pour nous ramener à la paix intérieure qu'une crise aussi terrible avait si justement fait disparaître.

Nous ne nous occupâmes plus que de cette décisive entrevue. Je fis une espèce de programme de tout ce que je devais dire, j'entends que je répétai devant Adélaïde à peu près ce que je me proposai de dire à son père. Elle promit de se tenir derrière la porte vitrée, pour paraître et venir m'appuyer quand elle croirait le moment favorable. Ensuite je repris mon déguisement, duquel, pour la première fois, je sentis en rougissant le ridicule.

A l'heure convenue, le bon père vint suivant sa promesse. Étonné de ne voir qu'une fille, il cherchait des yeux, et de-

vinant enfin, il dit en soupirant et faisant un mouvement de pitié sans fiel : « O jeunes gens ! jeunes gens ! » Ensuite il me reconduisit. J'osai dans l'allée lui demander l'entretien en question. « Qu'avez-vous à me dire ? » — « De grâce, ne refusez pas de m'entendre. » — « Eh bien ! je vous attendrai à onze heures dans mon cabinet. » La porte s'ouvrit, et j'allai porter chez moi mon infortune et ma douleur.

CHAPITRE II.

Tentative inutile. — Deux affreux secrets dévoilés. — Le scalpel quitté pour le pinceau, et ce dernier pour Thalie.

Si quelque jeune homme aussi sensible, aussi sincère peut-être, mais aussi imprudent, aussi aveugle que moi, se trouve entraîné vers quelqu'*Adélaïde*, par le même penchant auquel j'eus la faiblesse de ne pouvoir résister, qu'il lise attentivement cette histoire de larmes, et surtout qu'il se représente le cortége avec lequel je rentrai dans mon asile qu'avaient déserté le repos et l'innocence.

Adélaïde mourant d'une honte qui

était la mienne, son vertueux père frappé au cœur d'une blessure incurable qui était mon crime, jusqu'à Geneviève moins coupable que moi d'une condescendence à laquelle au moins j'eusse dû mettre des bornes, et moi-même enfin dont l'âme bourrelée, le cœur flétri, l'esprit en désordre, les traits altérés, les yeux creusés par les larmes stériles d'un vain repentir, le teint pâle et livide, formaient un ensemble pitoyable de misère morale et de décomposition physique. Tels étaient les fantômes devenus mes compagnons inséparables. O mes amis! mes amis! en vain je voudrais le nier; mon bonheur fut bien grand; mes faibles organes ne pouvaient y suffire; mais quel est le bonheur que vous voudriez acheter au prix que le mien m'a coûté? Adélaïde! Adélaïde! oh que ce nom est doux! mais comme il pèse sur mon cœur! Il descendra sur mes lèvres glacées prêtes à exhaler mon dernier soupir. Ainsi le nom d'Euridice vécut encore sur celles du sensible et malheureux Orphée déjà parvenu aux sombres bords. Mais Orphée n'était point coupable, et moi.....

Voilà pourtant à peu près ce que je me

disais dans le chaos de mes réflexions incohérentes. Voilà le *caput mortuum* (1) de la fermentation amoureuse et le résultat des plaisirs de l'erreur.

Cependant un rayon d'espoir se fait jour encore à travers mes paupières découragées de ne s'ouvrir qu'aux larmes. Dix heures viennent de sonner. C'est à onze que je suis attendu. Je me recueille, je me pénètre de la dignité de la mission qui m'est confiée par un autre moi-même. Il s'agit de son bonheur ; c'est déjà beaucoup ; mais il s'agit encore de son honneur, et c'est tout.

Je me place en idée devant ma partie adverse; je fais ensemble les demandes et les réponses, et quand je me crois bien sûr de mon fait, je pars, j'arrive; on m'attendait; je suis introduit. C'était un dimanche; point de bureau; le plus grand silence autour du cabinet : nous y voilà seuls. Le bon père s'asseoit dans son grand fauteuil, et m'en désigne un autre à quelque distance de lui. La trace de mon crime était sur le visage soucieux et apâli de cet

(1) Terme technique de chimie, qui s'explique de lui-même.

homme généreux. Oh! que je sentis d'attendrissement et de remords!

Je gardais le silence : mon cœur était gros, mon œil baissé, ma respiration chevrottante: mes mains sans contenance, et toute ma personne dans le plus pénible embarras.

« Vous avez désiré me parler; qu'avez-vous à me dire? » — « Monsieur... » (Et je me jette à ses genoux.) Il me relève avec bonté et dit : « J'ai fait un effort sur moi pour vous recevoir et vous entendre. J'ai eu quelqu'indulgence pour vous; de grâce, à votre tour, ayez quelque pitié pour moi. Que me voulez-vous? qui vous amène? Abrégeons en deux mots. Quoi que vous disiez, je vous écouterai; mais encore faut-il que vous parliez. » (Ici la fermeté renaît.)

« Monsieur, je n'abuserai point d'une complaisance dont je me reconnais indigne: peu de mots suffiront à l'explication que je vous dois. J'adore mademoiselle votre fille; je suis coupable du plus grand des crimes envers elle et envers vous; je viens vous offrir à tous deux ou ma vie, ou la seule réparation qui soit en mon pouvoir.» — « Quelle est-elle? » — « Le lien sacré

de l'hymen. » (Il frémit, ses dents se joignent et font entendre un certain bruit; ses mains inquiètent tourmentent son front et son genou; son pied se soulève tour à tour du talon et de la pointe; tous les signes de l'impatience.) « Avez-vous bien réfléchi à ce que vous venez de dire, monsieur? » — « Je n'oserais pas, monsieur, me présenter devant vous, si je n'avais pas assis d'avance ma proposition sur des bases que je crois solides. » — « Quelles sont-elles? » — « Monsieùr, ou je me trompe, ou le nœud pour lequel j'implore votre consentement, exige deux espèces de bonheur, celui qui naît de la réciprocité des sentimens et celui que peut assurer la fortune. Le premier ne doit plus former ni de doute ni d'obstacle. Quant au second, d'après nos aperçus, je puis prétendre à un sort sinon brillant, aisé du moins, et l'état de mon père (le sourcil se fronce) semble m'inviter à de flatteuses espérances. » (Regard de pitié, les épaules se haussent, les mains s'élèvent croisées et retombent de même sur la poitrine.) « Est-ce-là tout, monsieur? » — Je pourrais ajouter que le docteur P***, me voyant de bon œil, peut accélérer ma course dans

la carrière de la fortune, et que dans trois ans au plus, je puis ressentir les fructueux effets de sa bienveillance. » — « Est-ce-là tout, monsieur? » — « Il ne me reste plus rien à ajouter que le serment inviolable de consacrer ma vie entière et tout mon être à ma reconnaissance et au soin du bonheur d'une épouse adorée. Je n'eusse jamais osé hasarder cette démarche, si je n'eusse pas senti en moi tout ce qu'il faut pour remplir ce serment sacré. » — « Vous ignorez donc ce qui se passe autour de vous, dans votre famille? » — « On ne m'instruit de rien; je suis à mes études, et nullement aux affaires. » — « Vous ignorez donc celles de votre père? » — Absolument, monsieur. » — « Il m'est affreux de vous affliger; mais je le dois pour vous prouver que mon refus n'est point l'effet d'un injuste caprice. Votre père est ruiné. » (La foudre a frappé.) —« Mon père est ruiné! » — « Sans ressource. » (Je reprends mes sens.) — « Votre fille est mère. » — « Misérable séducteur! » — « Écrasez votre victime : elle est à vos pieds. » (Tout ce que le renversement de toute la machine a d'effrayant; tableaux de convulsions successives, tableau impossible à faire.) Il se

lève, il se promène à grands pas; il se frappe le front, s'arrache les cheveux, se précipite sur ses deux mains contre l'angle de la cheminée, se tord les bras, se rasseoit, murmure sourdement quelques mots inarticulés, lève des yeux irrités vers le ciel en faisant entendre le grincement de ses dents, s'élance encore de son siége, et promène encore sa fureur de convulsions en convulsions. Le digne homme exhala ainsi le fiel qu'une douleur aiguë et imprévue venait de verser dans son cœur; et, ne pouvant suffire long-temps à une situation si étrangère à sa belle âme, il retombe sans force et presque sans mouvement dans son fauteuil, où il reste absorbé pendant quelques instans.

Ce fut ce moment, non pas de calme, mais d'épuisement, que choisit Adélaïde pour venir embrasser les genoux de son père. Elle s'y jette en répandant un torrent de larmes. Je suis à ses pieds ainsi que ma gémissante amie. Pour lapremière fois ce bon père la repousse; il la repousse, et la mort semble s'avancer vers Adélaïde. Elle pâlit; je m'en aperçois, je la soutiens. Un serrement de main, un coup d'œil expressif lui rendent son courage,

qu'il était bien important de ne pas perdre dans ce moment de crise.

Elle reprend la main de son père, qu'elle couvre de larmes et de baisers. « Voyez à vos pieds vos deux enfans, vos deux bien tendres enfans ! » — « Je n'y vois que mes bourreaux.... Laissez-moi, laissez-moi. » — « Mon père, ne suis-je plus votre Adélaïde ! » — « Non, fille imprudente ; non, fille ingrate ; je ne vois plus mon Adélaïde dans une insensée qui s'est environnée du déshonneur, et qui a plongé le poignard dans le cœur de son père. » — « Oh ! dit Adélaïde en tombant sur le parquet, c'en est fait, ma dernière heure est venue. » Et Adélaïde est étendue à terre sans connaissance et sans mouvement.

Son père, rendu à sa tendresse par cet effrayant spectacle, se précipite vers elle, et veut la rappeler à la vie en lui prodiguant les caresses et les noms les plus tendres : rien ne la tire de son évanouissement. Alors je ne sais quelle fureur s'empare de moi ; mes yeux s'allument, mes cheveux se hérissent, et ma bouche s'ouvre pour vomir ce qu'on va sans doute frémir d'entendre.

« Eh ! laissez-la mourir, monsieur ! à

» quoi bon la rendre à la vie pour la con-
» damner au malheur? La voilà, la ten-
» dresse de ces pères idolâtres de leurs en-
» fans; ils leur accordent tout, excepté
» le droit de disposer de leurs cœurs, ex-
» cepté le droit de se choisir une âme qui
» soit digne de la leur, et une destinée
» que cette union des sentimens les plus
» doux rendrait à jamais heureuse. Et quel
» est le motif de cette tyrannie, la pire de
» toutes? c'est la richesse, c'est un peu
» d'or. Ils mettent dans la balance de la
» vie, d'un côté le bonheur de leurs en-
» fans, et de l'or de l'autre; et soit qu'il y
» ait de ce vil métal beaucoup ou pas as-
» sez, c'est toujours lui qui l'emporte. On
» me refuse Adélaïde parce que la fortune
» a abandonné mon père; mais dites donc
» en même temps à l'amour d'abandonner
» nos cœurs! »

J'aurais parlé bien plus long-temps encore sans courir le risque d'être interrompu. Ce père généreux que j'outrageais n'était occupé que de sa fille, et n'avait pas seul ment entendu un mot de ce que m'arrachait mon délire et ma frénésie.

Enfin, à force de lui faire respirer des odeurs pénétrantes, qu'il portait habituel-

lement sur lui, M. la R.... parvint à ranimer sa fille, et de furieux qu'il s'était montré d'abord, devenu plus paisible, et même tremblant, il la fit asseoir affectueusement à ses côtés, en lui faisant sur son état les plus tendres questions.

« Ah! j'ai donc retrouvé mon père! » dit en l'embrassant cet ange d'amour et de sensibilité. — « Peux-tu croire l'avoir jamais perdu, mon enfant? Ah! il sent plus que jamais le besoin que tu as de lui. Écoutez-moi tous deux sans m'interrompre, et retenez bien ce que vous allez entendre : le moment de la colère est passé, il ne reviendra plus; mais celui de la raison est venu, et voici ce qu'elle me dicte :

» D'abord, pour trancher la grande difficulté et pour n'y plus revenir, ce qui deviendrait une lutte aussi pénible qu'inutile, votre union est impossible. Vous, monsieur, surtout, ne m'en demandez pas les raisons, que vous saurez trop tôt, et qui porteront mon excuse avec elles; mais ma fille est dans une position bien critique, dont j'ai résolu de lui sauver tous les dangers. Accorde-moi ta confiance; ô ma chère Adélaïde, tu verras que je la mérite. Je te mets dès ce moment à cou-

vert sous l'égide impénétrable de ma prudence et de ma tendresse; c'est à moi, à moi seul que je réserve le soin d'écarter de toi l'œil sévère d'une mère avec laquelle tes jours ne seraient pas en sûreté, si ton malheur lui était connu. J'ai déjà arrangé dans ma tête tous les moyens qui peuvent assurer notre secret; mais ce n'est pas assez que tu sois tranquille jusqu'à l'époque; les suites me regardent encore, et je prends devant vous le ciel à témoin que jamais je n'abandonnerai un instant le dépôt qu'il s'apprête à me confier. Mon Adélaïde sait si je connais les devoirs d'un père Je le fus, je le suis pour elle; je saurai l'être encore. Ainsi, que nulle crainte, nulle inquiétude ne trouble le cours de la nature et n'altère ta santé, que tu dois ménager plus que jamais.

» Quant à vous, monsieur, voici ce que j'ai à vous demander. Il faut que vous me choisissiez parmi les médecins de votre connaissance un homme sage, instruit et discret. Vous me l'enverrez avec un mot de vous. Ne lui faites aucune confidence; je me charge de lui dire tout ce qui sera nécessaire. Du reste je serais un barbare si je vous imposais la loi de cesser brusque-

ment vos visites; ce serait déchirer le cœur de ma fille, qui aura sans doute le besoin de vous voir de temps en temps; ce serait même une conduite impolitique qui éveillerait la curiosité. Mais j'attends de votre complaisance qu'insensiblement ces visites deviennent moins fréquentes jusqu'au moment où il sera convenable et décent que vous les supprimiez tout-à-fait. »

Un morne silence fut ma réponse à cet arrêt irrévocable.

J'avais perdu jusqu'au mouvement de mes yeux, que je n'osais porter ni sur Adélaïde ni sur son père. Enfin un transport subit dont je ne fus pas le maître, m'entraîna aux pieds de ma souffrante amie. Les larmes vinrent en abondance à notre secours. Le bon père ne s'en offensa point; il était trop sensible et connaissait trop le cœur humain pour s'opposer à un épanchement aussi naturel, que nous accompagnions de ces mots terribles : « Oh ! voilà donc la dernière fois que nous pleurerons ensemble. » Ensuite, prenant la main d'Adélaïde et la baisant avec passion, je m'écriai : « O toi, main adorable et chère, toi que je crus bien long-temps devoir être unie à la mienne, si tu deviens un

jour le partage d'un autre, que du moins il sache connaître ton prix inestimable aussi bien que l'amant malheureux qui n'a pu t'obtenir. »

A ces mots, je me lève, je serre Adélaïde contre mon cœur, je lui donne un baiser brûlant et amer, le dernier, hélas! le dernier de ma vie; et, m'élançant vers la porte, je disparais avec la rapidité de l'éclair.

Je ne veux me perdre ni moi ni mon lecteur dans le labyrinthe inextricable de toutes les réflexions qui s'entre-choquèrent, se croisèrent et se combattirent dans ma pauvre tête absolument désorganisée. Je me contenterai de la narration rapide des faits suivans. Je commençai, pour obéir au père de mon Adélaïde, par chercher, dans le nombre des élèves mes camarades, celui qui réunissait les qualités exigées, la sagesse, le savoir et la discrétion. Je trouvai ce rare assemblage dans la personne de l'estimable Lam......., mon ami, homme d'une quarantaine d'années, et qui prouva par sa conduite qu'il était celui qu'il fallait choisir. Je lui donnai donc la lettre en question. Il fut parfaitement accueilli, et rendit de grands services dans l'importante

affaire confiée à sa prudence. C'est par lui que je savais fréquemment des nouvelles d'Adélaïde, que la douleur consumait. Je la voyais bien rarement, d'après l'ordre de son père, et enfin je cessai entièrement de la voir.

Sa santé empirait tous les jours, et, malgré sa grande taille, son état pouvant se trahir d'un moment à l'autre ; le père et le médecin d'accord la transportèrent à la campagne à Auteuil, où sa mère et la famille allaient la voir tous les dimanches avec Lam..... ; et moi, jamais. La belle et infortunée solitaire était là avec Geneviève et sa douleur pour toute compagnie : pas même la consolation d'écrire. Lam... nous avait refusé net de se charger de notre correspondance. Le but du père était, en nous ôtant toute communication, d'éteindre peu à peu un sentiment qu'il oubliait sans doute que les difficultés ne faisaient que fortifier. Enfin il me fallait me contenter de ce que répondait Lam.... à mes questions éternelles sur cette intéressante amie.

Il me prit alors un tel dégoût de tout, et surtout de la médecine, que je n'avais jamais aimée, que, dans l'état d'apathie où j'étais, j'eus moins de peine à déclarer au

docteur et à mes parens qu'il m'était impossible de vaincre ma répugnance pour cette étude. On se fâcha, on gronda; tout fut inutile. Pressé sur le choix d'un autre état, je demandai le crayon. On me mit chez M. Vien, où je fis connaissance avec de bien aimables gens qui sont restés mes amis, tels entr'autres que l'habile et sage Vincent; mais je ne fis nullement connaissance avec le dessin. Je coûtai trois mois de leçons, et n'en pris guère plus de trois. Mon père, m'ayant pris sur le fait d'inexactitude, voulut confier à sa canne le soin de me faire entendre raison. J'esquivai la touchante explication, et courus me mettre sous la protection de madame de Viller...., grande amie de la comédie et des comédiens. C'est là que je fis mes premières armes; c'est là que je montai pour la première fois sur les planches; c'est là que j'eus le premier aperçu du vœu de la nature à mon égard : elle me voulait comédien et poëte, et sa volonté fut faite. Le lecteur va donc voir désormais en moi un apostat de la médecine et de la peinture; mais, en revanche, un ardent sectateur d'Apollon, des Muses et des coulisses.

CHAPITRE III.

Adélaïde mère. — Scène déchirante. — Changement imprévu de domicile. — Mon père à Saint-Cloud.

Peu de temps après mon affiliation à la troupe de madame de Viller...., je débutai dans *Rose et Colas* par le rôle de ce dernier. Un doux succès de société, mais de société choisie, sembla annoncer qu'un jour je pouvais aspirer à de plus grands. J'étais vers le milieu de ma dix-neuvième année, et j'avais pour la comédie un enthousiasme, une passion absorbante, présage ordinaire des progrès; et garant d'une vocation bien réelle pour cet état, dont les charmes, à un certain âge, l'emportent sur les désagrémens. Les raisons en seront déduites, lorsque mon sujet me conduira à détailler les uns et les autres et à les comparer.

Madame de Viller... ayant remarqué en moi une certaine facilité pour le petit bouquet à Cloris, et le petit couplet de société, prit une telle confiance en ma muse au berceau, qu'elle me chargea de composer des petites pièces dont il lui plaisait de régaler de temps en temps la nombreuse

et brillante compagnie que ses spectacles réunissaient chez elle.

J'étais un matin à faire répéter un de ces ouvrages de moment, lorsqu'un commissionnaire m'apporte un billet d'une écriture inconnue, et conçu en ces termes :

« On suivra le porteur aussitôt la pré-
» sente reçue. Arrivé où il a ordre de con-
» duire, on montera au troisième. On en-
» trera sans bruit. On restera cinq minutes,
» et l'on se retirera. »

Ce billet mystérieux me donna à réfléchir. J'étais à cent lieues de deviner ce que ce pouvait être. L'écriture ne m'indiquait rien. Le messager ne savait rien, sinon qu'il était chargé de me conduire à la porte d'un tapissier rue et place Taranne, et de me laisser là. Malgré l'obscurité de cette aventure, je me déterminai à le suivre, et dépêchai ma répétition.

Du bout de la rue de l'Université, où demeurait madame de Viller...., je ne fis qu'un saut sur les pas de mon guide jusqu'à la rue Taranne. Je ne devinais pas en ce moment ce qui me donnait tant d'ardeur ; je ne fus pas long-temps sans en connaître la cause.

Le commissionnaire me laisse à une

grande porte cochère qui était celle de la maison du tapissier. Je monte au troisième, ainsi que me le prescrivait le billet. Mais à quelle porte frapper? Il y en avait deux sur le carré. Je me hasarde à sonner à l'une d'elles. Une femme d'un certain âge, mais fraîche et proprement mise, se présente et me demande si je suis la personne qu'on attend. Je réponds qu'un commissionnaire venait de me remettre un billet, et m'avait amené jusqu'à cette maison. « C'est cela même, dit la dame en me toisant; ah! monsieur, vous êtes bien jeune; suivez-moi. » Je la suis, sans trop savoir ce que ma jeunesse venait faire là. Je traverse quelques appartemens très-bien arrangés, et je parviens enfin à une chambre où régnait la plus grande obscurité.

Du fond d'un lit environné d'épais rideaux, j'entends sortir une voix douce et faible qui pénétra jusqu'à mon cœur. « Est-ce lui enfin? » dit cette voix qui m'était trop connue pour ne pas trouver sur-le-champ le chemin de mon âme. A ces mots, et guidé par le son, je me précipite vers un lit que mon œil, plus familiarisé avec l'ombre, me permet de distinguer. J'étends les bras, je saisis une main qui ve-

nait à moi ; j'entends un petit cri d'enfant, et je me trouve contre le cœur d'Adélaïde qui venait de mettre au jour le fruit innocent de nos innocentes amours.

C'est ici que j'ai bien le droit de répéter qu'il est des situations que l'expression ne saurait atteindre. La dame qui m'avait reçu avait entr'ouvert les rideaux d'une croisée. Je vis alors le bon père assis dans un grand fauteuil au chevet du lit de sa malheureuse fille. Il me recommanda de respecter sa faiblesse et de ne pas l'accabler du poids de mes larmes et de ma douleur. Mon cœur n'avait pas d'oreilles pour l'entendre, ni de force pour lui obéir.

Un déluge de pleurs inonda la tendre mère et l'intéressant nouveau-né. Je ne pouvais me lasser de les couvrir de baisers et de larmes. Oh ! si j'avais eu ma raison à moi, que n'aurais-je point dit ! que n'aurais-je point tenté sur le cœur paternel ! Mais non ; j'aurais été trop malheureux. Le parti sévère était pris, et l'arrêt irrévocable. Je ne verrai plus Adélaïde ; mon Adélaïde ! je ne la verrai plus. L'éternité de l'absence va commencer pour elle et pour moi !

O vous, lecteurs sensibles, vous dont l'âme délicate aime à s'ouvrir à la douce

commisération, plaignez, oh plaignez-les, ces deux jeunes amans, arrachés l'un à l'autre par la tyrannie des convenances, dans le moment même où la nature vient d'ajouter ses nœuds les plus forts à ceux déjà si étroits du plus véritable amour. C'est à l'instant où Adélaïde devient mère qu'on lui enlève son époux ! C'est à l'instant où je revis dans un autre moi-même, où mon existence vient d'être doublée, qu'on me plonge dans le néant, en me condamnant à ne plus voir celle qui m'a rendu père, et l'être à qui j'ai donné le jour ! et c'est un père, un homme bon, généreux qui est père lui-même, que des considérations sèches et des vues rétrécies... Ah ! pardonne, pardonne, mortel sensible et vertueux, le murmure est sur mes lèvres parce que le désespoir est dans mon cœur. Laisse-le revenir à lui ce cœur brisé, broyé de douleurs incalculables ; laisse s'évaporer et s'éteindre le fiel brûlant qui l'abreuve et le dévore , et tu le verras, plus calme et plus reconnaisssant, oublier ta sévérité pour ne se souvenir que de tes bienfaits.

Une image ineffaçable et bien touchante se retrace en ce moment à ma mémoire, et

je ne puis me refuser au pénible plaisir d'en esquisser les traits.

Vous à la sensibilité desquels je m'adressais à l'instant, avez-vous jamais rien vu de plus attendrissant qu'une femme qui vient de devenir mère? A travers le crépuscule du demi-jour qui éclairait faiblement le lit où souffrait mon Adélaïde, il m'a été possible de la bien observer, puisque mon œil attaché sur elle la dévorait de ses avides regards. Oh! comment peindre à quel point elle était intéressante! Ces yeux fatigués de larmes et d'insomnie se fixant douloureusement tour à tour sur son enfant et sur moi; ces joues, autrefois si fraîches, pâles et décolorées; ces lèvres flétries et blanchies par l'épuisement des forces; cette belle tête où vivait et brillait de tout son éclat la santé la plus florissante, se tournant avec peine sur son pivot, et marquée du sceau livide du marasme et des traces de la souffrance. Oh! quel tableau pour tous les êtres compatissans, mais surtout pour moi, pour moi qui ne devais plus la voir, et qui n'allais emporter d'elle en la quittant que la déchirante image d'Adélaïde aux prises avec tous les tourmens de l'âme et du corps, et luttant

peut-être contre son dernier moment.

Hélas! mon adorable amie a survécu; elle a survécu à tant de maux; mais sera-ce un bonheur, si c'est pour en souffrir de plus grands encore? Ne prévenons pas des événemens qu'il faut attendre. Les momens que je viens de peindre sont assez tristes sans surcharger encore nos cœurs de peines dont le sort n'a pas encore amené l'époque.

Les cinq minutes s'étaient écoulées. Je ne pouvais m'arracher des bras d'Adélaïde, Adélaïde ne pouvait se séparer des miens. Larmes, soupirs, sanglots, exclamations douloureuses, mots sans suite et inarticulés, baisers doux, mais bien amers (c'étaient les derniers), serremens de mains, regards de désespoir, et tout ce qu'on peut se figurer de ce genre, fournit les alimens d'une conversation qui ne fut que celle de nos cœurs.

Le père inquiet en pressa le terme par un motif trop puissant pour ne pas l'être sur moi. Le sang d'Adélaïde, trop émue par ma présence, pouvait s'échauffer. Quoique l'événement eût été heureux, il lui restait des crises à essuyer et des dangers à courir. Je consentis donc à me reti-

rer. En m'éloignant du lit d'Adélaïde, en m'eloignant de cet enfant qui était de mon sexe, et que cette conformité me rendait en quelque sorte plus cher, il me sembla que je m'éloignais de la vie. Un épouvantable vide m'ouvrit son abîme, et je m'y crus quelques instans perdu. Je revins cependant assez à moi pour faire quelques questions au père, qui me répondit, en me poussant doucement vers la porte, que le médecin Lam... m'instruirait de tout. Ces questions étaient fort simples et fort naturelles. Je demandais timidement s'il me serait permis de revoir Adélaïde et le gage de notre malheureux amour. Renvoyé à Lam.. pour être éclairci sur ce point, j'allai le trouver dès le même jour. Sa réponse fut de la dernière barbarie. La voici : elle m'apprit bien des choses.

« Cessez de vous faire illusion, mon ami, me dit-il (notez qu'il m'appelait encore son ami); le moment de la raison doit être venu. Vous avez assez tourmenté un bon père, il est temps que vous le laissiez respirer. Vous ne devez plus revoir ni la mère ni l'enfant. » — « Ni l'enfant! » m'écriai-je avec amertume. — « Ni l'enfant, me répondit-il avec un flegme dés-

espérant. Un homme sage tel que M. la R... ne mettra pas le secret de l'honneur de sa fille à la merci de l'impétueuse tendresse d'un jeune homme père avant le temps, et à qui cette paternité précoce ferait faire mille extravagances dangereuses.» — « Voilà donc comme on me juge! Je suis un insensé parce qu'on m'a rendu malheureux! Me cacher mon enfant après m'avoir arraché la mère! c'est le comble de la barbarie et de l'injustice. Qu'on y prenne garde; on me fera faire quelque trait de cette extravagance que l'on craint tant; et après tout, je ne vois pas pourquoi j'aurais tant de ménagemens pour les autres, lorsqu'on en a si peu pour moi. » — « Eh bien! que ferez-vous, voyons. » — « J'irai chez M. la R.... je ferai entendre les cris de mon désespoir, je demanderai mon épouse et mon fils devant tout l'univers assemblé; et si l'on me refuse, je me poignarderai aux yeux du père inflexible, de la mère inexorable; et mon dernier soupir s'exhalera dans le lieu même où, pour la première fois, je vis Adélaïde. » — « Que vous exposerez à toutes les rigueurs de sa mère, qui ne sait rien, que vous livrerez à l'opprobre, à l'ignominie, et à tout ce

qu'ont d'infâme les brocards injurieux de la plus vile populace. Si vous n'y prenez garde, mon ami, vous vous perdrez, vous et les autres. Adélaïde est bien assez malheureuse de vous avoir connu ; déjà vous lui avez coûté assez de larmes, sans lui préparer encore de nouveaux malheurs auxquels ne survivrait pas cette chère enfant déjà trop infortunée par vous. » — « N'achevez pas, cruel, n'achevez pas. » — « J'achèverai si vous ne me promettez pas plus de sagesse et plus de calme. » — « Ayez pitié de moi. » — « Ayez pitié d'Adélaïde, et que votre amour, déjà bien coupable, ne devienne pas le plus grand des crimes, en la traînant de l'opprobre à la mort. » — « Ah ! vous me faites frémir.... Je sens qu'il vaut mille fois mieux mourir moi-même, et je mourrai ! » dis-je languissamment et d'un ton découragé. — « Vous ne mourrez point ; votre raison reprendra le dessus. Votre âge vous appelle à un état. Vous avez quitté la médecine : que vous ayez eu tort ou non, c'est toujours un malheur d'autant plus grand que, n'ayant plus de fortune à espérer de votre famille, il faut trouver les moyens de vous suffire à vous-même. Au reste, si quelque chose peut

vous donner des consolations et du courage, ce sera sans doute la certitude des soins généreux qu'une main bienfaisante doit prendre à jamais de ces deux objets que la nature et l'amour vous rendent si chers. Apprenez que le meilleur des pères a déjà tellement voilé le mystère fatal aux yeux maternels et à ceux du monde entier que ce voile est impénétrable : vous seul pouvez le soulever; mais vous êtes trop ami de l'honneur, trop plein de probité, pour vous permettre cette odieuse indiscrétion, qui perdrait tout, et à laquelle vous ne gagneriez rien que l'horreur et le mépris universels. Il a transporté sa fille d'Auteuil à Paris dans le moment de la crise, parce que tout se sait dans un village, et que tout se perd, tout se fond dans le tourbillon de la capitale. Après avoir sauvé l'intéressante mère, son projet et son serment sont de ne pas perdre un instant de vue l'innocente créature, qui, formée de son sang, lui inspire une tendresse vraiment paternelle. Ainsi, mon ami, rassuré, comme vous devez l'être, sur deux destinées qui ont droit de vous pénétrer du plus vif intérêt, ne pensez qu'au bonheur d'Adélaïde, que vous ne

devez plus troubler ; qu'aux bienfaits d'un généreux père, que vous ne devez jamais oublier, et au sort heureux que sa bonté prépare à un enfant, dont il fera peut-être un jour une source féconde de consolations pour votre avenir. » Je le quittai en répandant des larmes moins amères, et je retournai chez moi moins agité. Une autre scène m'y attendait.

J'ai oublié de dire qu'à l'époque où j'avais quitté la médecine pour la peinture, on m'avait mis en pension chez un ami très-ancien de la famille : il était tailleur de corps et fort couru, conséquemment assez à son aise. Cet homme, un des plus respectables que j'aie jamais connus, avait la candeur de l'enfance et les mœurs de l'âge d'or. Il ne faisait que diriger les travaux de ses ouvriers, et consacrait le reste de son temps à des lectures utiles; aussi était-il beaucoup plus instruit qu'on ne l'est, je ne dirai pas seulement dans son état, mais même dans beaucoup d'autres plus relevés en apparence. Sa femme, un peu tracassière, mais bonne au fond, avait infiniment soin de moi, et j'aurais passé dans cette maison des jours assez heureux, sans mes souvenirs trop récens, et qui empoi-

sonnaient tout pour mon âme, dont les blessures saignaient toujours.

En rentrant dans ce domicile, sur lequel je comptais, je vois des figures graves et contraintes qui ne sont pas d'un très-bon augure. Un instant après mon arrivée, ma mère sort d'une chambre voisine avec la maîtresse du logis, toutes deux l'air sérieux et très-affairé. Je cours embrasser ma mère, qui reçoit et me rend très-froidement mon baiser. Je reste un peu interdit, et j'allais bégayer une question, lorsqu'elle me prévient en me disant : « Il est donc décidé, monsieur, que vous ne voulez absolument rien faire? » Je ne sais que répondre; ma mère continue : « Je suis chargée de la part de votre père de vous annoncer qu'il ne peut plus rien faire pour vous. Sa manufacture (j'en parlerai dans un moment), sa manufacture absorbe toutes ses facultés pécuniaires. Il s'est fort gêné pour achever de payer votre pension, dont le quartier est échu. Je viens d'en remettre le montant à madame, et je vous déclare à regret que vous ne devez plus compter sur les secours d'une famille à laquelle vous avez refusé de donner les satisfactions qu'elle avait droit d'attendre. Vous

voilà en âge de travailler à vous secourir vous même. Votre éducation, dont on espérait d'autres suites, vous offre encore des ressources, si vous voulez en profiter. Vous avez préféré les grands seigneurs à vos parens. Que ces grands seigneurs que vous servez avec tant de zèle, vous récompensent de vos efforts : cela est juste, et probablement ils n'y manqueront pas : je le souhaite du moins. Je vous ai loué une petite chambre rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Four. Voici l'adresse, vous pouvez y aller; vous y trouverez votre malle et tous vos effets que j'y ai fait porter. Elle est du prix de quatre francs par mois. Il faudrait que vous travaillassiez bien peu, si vous ne veniez pas à bout de gagner au moins votre loyer. Quant à votre nourriture, j'ai payé encore une quinzaine à madame Math... Tachez pendant ce temps de trouver des occupations qui soient dans le cas de subvenir à des besoins que nous n'avons plus le pouvoir de satisfaire. »

J'étais demeuré muet et le cœur serré pendant ce terrassant discours, quand il fut fini, je fondis en larmes dans les bras de ma mère, qui, reprenant un ton plus maternel, chercha à me consoler, et ajou-

ta : « Il ne faudra pas, mon ami, que cela t'empêche de venir nous voir à Saint-Cloud. Ton père n'est fâché que de l'impuissance où il se trouve de te continuer ses soins. Du reste, nous te pardonnons tous deux de tout notre cœur ; nous savons que le fond est bon, et nous excusons volontiers des erreurs de jeunesse dont tu ne tarderas pas à revenir. Souviens-toi que tu nous ferais beaucoup de peine, si tu ne venais pas passer tous les dimanches avec nous. Tu peux partir le samedi au soir, et tu reviendras le lundi matin. » La douceur qu'elle mit dans ces dernières paroles me rendit la tranquillité que les autres m'avaient ôté. Il était de bonne heure ; ma mère voulut bien me conduire elle même à mon nouveau domicile chez de braves gens, nommés *Huisse*. Le mari était tailleur d'habits, la femme blanchisseuse de fin. La chambre de quatre francs était longue de douze pieds, large de six ou sept. Un lit de sangle, et un matelas épais comme une main de papier brouillard ; deux chaises, un fauteuil de paille, une chiffonnière de bois de noyer, une petite table vieille et boiteuse, des murs qui auraient été tout nus, si quelques traces de vétusté ou au-

tres, n'avaient pas tapissé ce beau lieu; un morceau de miroir triangulaire, un vase nocturne taillé en plat à barbe; voilà, autant que je puis m'en souvenir, toutes les richesses dont je pouvais jouir moyennant mes quatre francs par mois. Ma mère me fit observer que j'avais deux jolies petites croisées qui donnaient sur un fort beau jardin, et sur le derrière de la maison que nous avions occupée jadis rue du Roule; ce qui, comme on pense bien me fit un extrême plaisir. Elle me dit ensuite qu'elle avait payé un mois d'avance; et nous nous mîmes en chemin pour retourner rue Saint-Thomas-du-Louvre chez madame Math.... où je devais souper, puisque j'avais encore à y manger pendant quinze jours. Ma mère ensuite se mit en marche pour retourner à Saint-Cloud, dont il est temps enfin que je dise deux mots.

Les affaires de mon père, comme on ne me l'avait que trop bien dit, avaient pris, je ne sais comment, la plus mauvaise tournure possible; ou, pour mieux dire, le défaut d'ordre en avait précipité la ruine. Adieu les maisons de campagne, et tout ce luxe qui devait tôt ou tard entraîner notre chute. Que faire? que devenir?

Comment rester obscur à Paris, après y avoir joué un rôle trop brillant? Dans cette extrémité, un certain homme, appelé Tr. ., entrepreneur d'une manufacture de faïence au bas du pont de Saint-Cloud, vient emprunter de l'argent à mon père. Il était dit que ce qui lui restait devait avoir le sort de ce qui avait précédé. Il consent à prêter, à condition qu'il sera associé. L'autre accepte. On part pour Saint-Cloud. M. Tr... héberge la famille, pendant que mon père fait bâtir un logement à grands frais. Le titre d'associé lui déplaît: il veut être seul entrepreneur. Tr... consent encore. La faïence est trop ignoble; il faut faire de la porcelaine. On rassemble des matériaux et des ouvriers, et l'on fait de la porcelaine, et elle ne se débite point, tandis qu'on regrette la faïence connue et achalandée; et la manufacture dépérit, et l'entrepreneur, ruiné, est contraint avant peu d'abandonner sa patrie. Voilà l'histoire de Saint-Cloud.

CHAPITRE V.

Ressource dans le malheur. — Le gros sou. — Me voilà comédien de société avec les grands.

Ici commence pour moi une nouvelle existence, un ordre de choses tout-à-fait différent. Jusqu'à ce jour j'avais été, ou chez mon père, ou chez le docteur P***, ou chez madame Mathieu, c'est-à-dire toujours entouré, toujours soumis à une espèce d'asservissement bien supportable sans doute, et dont j'avais encore le secret de secouer le joug, quand l'occasion s'en présentait; mais enfin, à certaines heures fixes, il fallait me représenter en personne aux yeux inspecteurs, et rendre même des comptes de mes démarches, comptes que j'arrangeais, bien entendu, mais qu'on demandait quelquefois.

Maintenant, me voilà seul au monde, dans ma chambre de deux louis par an, libre comme l'air, un gros sou dans ma poche pour toute fortune; mais riche de moi-même et du pouvoir illimité d'en disposer à ma fantaisie.

Ce gros sou paraîtra sans doute étrange; il est de la plus exacte vérité que je n'avais

pas davantage quand mes parens ont été contraints de me retirer les secours que jusqu'alors j'avais reçus de leur bonté.

C'est de cette époque, c'est-à-dire, de l'âge de dix-neuf ans et demi à peu près, que je date pour dire que, depuis ce moment jusqu'à celui où j'écris, j'ai essayé de trouver en moi seul tous mes moyens d'existence. Il m'a fallu lutter long-temps contre les rigueurs de la détresse; mais une certaine fierté innée, qui sied bien à l'homme et qui enfante le courage, m'a soutenu dans les épreuves longues et assez rudes qu'il m'a fallu subir. J'ai végété long-temps, mais aucune action suspecte de peu d'élévation dans les sentimens n'a mêlé en moi l'amertume du remords aux angoisses de l'infortune.

Je serais pourtant un ingrat, si non-seulement je taisais les services qui m'ont été rendus, mais même si je ne mettais pas ma gloire à les publier.

C'est ici que vous aller trouver votre nom écrit par la main de la plus sincère reconnaissance, ô vous à qui celle qui m'a donné le jour n'a pas trouvé mauvais que j'offrisse une place à côté d'elle dans mon cœur et qu'elle me permît d'appe-

ler ma seconde mère. Sensible et compatissante amie, vous avez jeté sur ma jeunesse peu fortunée l'œil d'une noble et délicate bienveillance; vous m'avez ouvert et votre âme et votre maison, vous m'avez reçu à votre table à côté d'une fille chérie qui me vit et me traita en frère; tous les secours dont j'avais besoin, votre main généreuse me les a prodigués. Vous étiez pour moi l'ange tutélaire envoyé pour me protéger par la Providence qui n'avait pas résolu ma perte.

Il n'est que trop vraisemblable que votre ombre seule recevra le tribut qu'il m'eut été si doux de pouvoir vous payer à vous-même. L'ordre cruel, mais immuable de la nature, a dû vous enlever à cette terre où vos semblables sont si rares; mais la tombe qui a recueilli votre cendre sera jusqu'à mon dernier jour couverte de fleurs et arrosée des larmes d'une impérissable gratitude. La fortune m'a donné les moyens d'acquitter l'or que votre généreuse amitié consacrait à me secourir; mais le sentiment qui porta cet or jusqu'à moi ne s'acquitte pas. La vie de l'homme est trop courte pour la reconnaissance.

J'avais depuis long-temps pour amies,

à l'époque dont je viens de parler, deux dames infiniment respectables. C'étaient mesdames de la M.... mère et fille.

Le mari, mort directeur des fermes du côté de Laval, n'avait laissé à sa veuve et à sa fille que les ressources qu'elles avaient en elles-mêmes; la mère, beaucoup d'ordre et de courage, la jeune personne, beaucoup de talens, de patience et de résignation. Elle eut même la force de vouer sa jeunesse à enseigner la musique, et c'était à ce dévouement aussi pénible que généreux, que cette honnête famille était redevable de son existence peu aisée, mais supportable. On respirait dans cette maison un air moral, pour me servir de cette expression, d'une pureté qui était vraiment une espèce de baume pour l'âme, et je reste encore aujourd'hui intimement convaincu que ma longue liaison avec ces modèles de vertu sociale et de principes d'honneur, m'a garanti de bien des erreurs où la faiblesse de mon âge et la fougue de mes passions eussent pu m'entraîner.

Au fait, je ne manquai pas de raconter ce qui m'arrivait à ces deux généreuses confidentes. (J'en excepte ce dont on doit être soi-même le seul confident.)

Après mon récit moitié triste, moitié plaisant : « Eh bien ! me dit la mère, quand les quinze jours de la rue Saint-Thomas-du-Louvre seront expirés, à quel saint comptez-vous vous adresser? » — « Ma foi, dis-je en enfant que j'étais, je prierai mon patron saint Pierre de m'ouvrir un moment le paradis. Il ne me refusera probablement pas : j'entrerai, je ferai la revue des élus ; je demanderai quel est celui qui veut bien se charger de moi. Le ciel est le sanctuaire de la bienfaisance. Il pourra se trouver quelque âme charitable de saint qui me prenne en pitié. »

« Votre patron ne vous ouvrira point le paradis ; aucun élu, tant charitable soit-il, ne vous ouvrira son âme. Ne cherchez point d'âme là, mais moi je vous ouvrirai la mienne ; mais aussi-tôt que vos quinze jours seront échus (il faut en profiter puisqu'ils sont payés), vous viendrez chez moi, je vous prends en pension. Je vous nourrirai comme ma fille et moi, nous conviendrons du prix qui ne sera pas effrayant ; et vous vous acquitterez quand la fortune vous regardera d'un œil plus favorable. Cela vous convient-il? » On devine ma réponse.

J'espère que mes lecteurs sont maintenant un peu tranquilles sur mon sort. Grâce au ciel, je suis joliment logé : mon appartement est connu. Me voilà dans une bonne pension où je puis boire et manger à mon aise, moyennant six cents francs par an, payables quand je pourrai. Mon avenir se présente d'une manière assez satisfaisante quant au domicile et à l'alimentation.

J'ai le *tectum* et le *victum*; mais dans tout cela qui est peau et bon, je ne vois pas encore le *vestitum*. Ah ! vous me direz peut-être que j'ai un habit noir du deuil de mon grand-père du côté de ma mère, lequel est mort à quatre-vingt-quatorze ans chez le curé de Charenton : il y a deux étés de cela. L'habit noir a donc bientôt trois étés, et grâce aux deuils d'étiquette survenus depuis la mort de mon grand-père, je n'ai guère porté que l'habit noir. Il se pourrait donc sans miracle qu'il fût un peu mûr. Oui ; mais vous ne dites pas tout : vous ne parlez pas de l'habit noisette à boutons d'or ; habit complet, veste et tout....Ah ! je vois bien pourquoi vous n'en parlez pas : c'est qu'apparemment quelqu'un vous aura dit que je l'avais ven-

du douze francs à un marchand d'habits *galô*, pour aller les perdre à la paume. A la bonne heure : qu'il n'en soit plus question.

Mais l'habit de pluche bleue avec des olives, qui avait été l'habit de noces de mon grand-père du côté de mon père, lequel grand-père était mort de la peur du tonnerre, à quatre-ving-six ans, comme j'en avais sept ou huit à peu près ; cet habit de pluche bleu (de Prusse s'il vous plaît, bleu de Prusse) qui avait servi à mon père depuis la mort du sien, qui m'aurait servi jusqu'à la même époque, sans des accidens majeurs trop tristes pour en endolorer mon livre ; cette habit bleu de Prusse, dont la teinture était si bonne qu'elle gâtait encore mon linge, mes mains, mon menton et tout ce qu'elle approchait. Eh bien ! je l'ai, celui-là. Il a résisté à la paume et aux marchands d'habits *galô*. Je l'ai avec des olives toutes neuves et une veste, et un haut-de-chausses de velours cramoisi, doublé de pluche de soie blanche, mouchetée de cramoisi. Pour celui-là, je peux vous le montrer, c'est-à-dire, dans le temps; mais je l'avais, foi d'honnête homme, et c'était mon habit de

gala, pas des bonnes fortunes : je n'avais plus, je ne voulais plus de bonnes fortunes.

Quant au reste de mon trousseau, j'étais fort bien nippé. J'avais six chemises dont trois presque entières, deux paires de bas de soie noire et deux item de blanc, une item de gris, point du tout de fil ni de coton; ce n'était pas la mode des gens comme il faut. La demi-douzaine de cols de basin rayé à carton, c'était la mode des gens comme il faut; ainsi que deux épées, l'une d'acier de neuf francs dans le temps, l'autre de deuil de six francs aussi dans le temps; et deux chapeaux, l'un uni et l'autre bordé, qui me rappelait les plus douloureux souvenirs; c'était celui que j'avais acheté il y avait à peu près un an chez..... (Pourquoi me faire achever puisqu'on me devine?) des mouchoirs et des souliers à l'avenant. Tel était mon équipage lorsque je me trouvai seul sur la terre avec un gros sou dans ma poche. N'oublions pas *l'intacte cassette d'Herminie toujours restée avec moi.*

Ce gros sou fatigue mon lecteur et moi aussi, quoiqu'il ne soit pas lourd. Débarrassons-nous-en bien vite. Ceci est singu-

lier, mais c'est un fait que je ne raconte qu'à cause de sa bizarrerie. Un pauvre me sollicitait suivant l'usage et avec les mots sacramentels. Il ne m'impatientait pas, mais je souffrais d'être peut-être plus pauvre que lui. Il me vint une idée folle, de ces idées dont il est probable que j'ai reçu du ciel un inépuisable magasin. « Tiens, lui dis-je en lui donnant mon gros sou, te voilà au moins plus riche que moi de cela ; » car c'était toute ma fortune. — « La journée ne se passera pas sans que le ciel vous en envoie, » me dit le prophète sans le savoir; et je passe mon chemin, n'ayant pas de quoi me faire décrotter.

A quelques pas de là, je rencontre un de mes amis qui était de la société de madame de la M...., et qui est encore aujourd'hui mon ami, comme je viens de le nommer. « Où allez-vous comme cela? » — « Je n'en sais rien, » lui dis-je. — « Voulez-vous venir avec moi? » — « Volontiers. » — « Je vous rencontre à propos ; nous avons causé l'autre jour chez ces dames des moyens de tirer parti de ces belles ariettes italiennes, des Anfossi, des Maio, des Joumelli, des Traetta et autres. Je vous mène chez M. Granger, au cabinet littéraire, pont Notre-

Dame. Il s'agit de lui traduire ces beaux morceaux en français. Vous savez l'italien? » — » *Un pocò.* » — « Douze francs par ariette, et on peut à son aise en traduire une par jour. J'ai pensé à vous; nous nous partagerons la besogne. » — « *Va benè cosi ;* » et nous arrivons. Marché conclu dans la minute. Pour nous lier par un sentiment qui est quelquefois assoupi chez les jeunes gens (la fidélité à tenir parole), on offre des avances ; mon ami (1), qui n'en a pas besoin, refuse. Ma contenance indique le plaisir que me ferait une avance. Je choisis deux ariettes, je prends jour pour les rendre, et je palpe un louis.

Le prophète sans le savoir n'a pas du tout penché mon esprit vers la superstition ; mais bien mon cœur vers la réflexion douce et consolante qu'une action qui part de lui a plus souvent qu'on ne pense sa récompense.

Fier de mon louis, je le fus davantage de chercher à le gagner. J'allai avec mes deux ariettes chez madame de la M.... ; il y avait un clavecin. J'y cherchais des notes ;

---

(1) Cet ami de trente ans et plus, est le citoyen *Framery*, estimable sous tous les rapports.

je bégayais la musique. Je passai la journée à l'instrument, et le soir j'eus fini d'une manière supportable la traduction de deux airs assez difficiles que j'avais promise pour la huitaine. Je voulais les porter dès le lendemain, plus par vanité que par intérêt : ces dames prudentes me firent sentir que je manquais l'un et l'autre but ; que le payeur ne verrait en moi qu'un homme qui se fait payer trop cher une chose qu'il fait si facilement, en n'accordant d'ailleurs aucun mérite réel à bien savoir la langue italienne. Elles me persuadèrent et j'attendis. Je n'avais certainement pas plus d'esprit que ces dames ; mais à coup sûr elles avaient plus de bon sens que moi. Les ariettes italiennes durèrent quelque temps ; mais cette ressource n'était ni éternelle, ni suffisante.

Un certain abbé dont je tais le nom très-connu, m'excroqua, comme à tant d'autres jeunes gens de ma connaissance, mon temps et mon chétif talent. Il m'associa à un très-grand ouvrage, dont je ne suis pas le centième coopérateur. Il me payait 30 francs la feuille d'impression, mais ne voulait pas que j'en fisse plus d'une par mois. J'étais donc auteur à 20 sous par jour. Cela

ne pouvait guère faire ma fortune, et ne la fit pas en effet.

Qui la fera donc, cette fortune que je ne désire que parce qu'il est dur de ne pouvoir marcher tout seul dans le chemin de l'existence? Patience, elle viendra peut-être.

Cependant j'avais joué chez madame de Vill.... devant tout ce qu'il y avait de mieux en France. La manie du spectacle était telle, qu'il n'y avait pas autour de Paris, dans la belle saison, de château qui n'eût son théâtre. L'emploi de Clairval, dans lequel j'avais débuté, était extrêmement rare dans ces sociétés distinguées, où les jeunes seigneurs singeaient merveilleusement la coiffure, le costume, et même quelques gestes de ce charmant acteur; mais dans lesquels aucun d'eux n'avait pu saisir ni la finesse, ni l'intelligence, ni la grâce de son jeu délicat et consommé.

J'étais infiniment loin ce beau modèle; mais j'en avais senti quelques perfections, mais il m'avait électrisé; mais, à une immense distance de lui, j'étais dans sa route; mais, en un mot, les lauriers de *Miltiade* troublaient le sommeil de *Thémistocle*. Si l'on trouve la comparaison fastueuse, qu'on

veuille bien se souvenir que cet ouvrage est intitulé : *le poëte.*

Quoi qu'il en soit, j'avais été aperçu ; et, comme le besoin de tout temps rapprocha les distances ; comme on ne pouvait manquer décemment toute une saison de spectacle, faute d'un acteur, trouvable enfin, puisqu'il existait, non-seulement il fut résolu qu'on se servirait de mes petits talens, mais même qu'on se les arracherait..

Ceci a l'air d'une plaisanterie ; rien n'est cependant plus vrai. La maison de madame de la M.... ne désemplissait pas de messagers pour moi ; car on se doute bien que ce n'est pas dans la chambre à 4 francs par mois que j'ai donné mon adresse. Il fallut se partager, promettant tant de jours à l'un, tant de jours à l'autre, et, qui mieux est, tenir parole.

Je dois convenir que cette époque de ma vie se présente sous un aspect bien riant et bien flatteur. Ces momens ne furent pas perdus pour l'amour-propre ni pour le plaisir. Ces parties même me furent extrêmement utiles, en ce que, puisque j'étais né pour être comédien, je me pliais, je me façonnais d'avance, dans ces sociétés, à mon état à venir. J'y prenais en outre

le ton de la meilleure compagnie, et c'est quelque chose qu'une forme décente et agréable dans le commerce de la vie.

Enfin me voilà Colin en chef dans toutes les troupes où les grands veulent bien consentir à déroger, et ils y consentent tous. Ma premiere campagne fut à Épinai, au-dessus de Saint-Denis, chez le marquis du Ter ...

La fleur de la haute classe était rassemblée chez ce riche particulier qui, comme George Dandin, avait épousé une *Sotenville* avec laquelle il avait à passer des momens assez durs. C'était une mont.. Cruss..; et lui, malgré sa prétention de descendre du fameux chevalier sans peur et sans reproche, n'était que le descendant d'un médecin qu'une savonnette richement achetée, avait dit-on, fait briller d'un éclat et d'un luisant tout nouveau dans sa famille.

CHAPITRE V.

Première campagne. — Les grandes dames. — L'amour dans les châteaux. — Remords. — Visite. — Rencontre.

C'ETAIT moins pour satisfaire une compagnie de laquelle il pouvait n'avoir pas complétement à se louer, que pour faire jouir son amour-propre à lui-même, que M. du Ter...., homme aimable d'ailleurs, réunissait chez lui, les étés, tout ce qu'il y avait de mieux alors parmi les gens du haut parage.

Son château, situé sur les bords de la Seine, était superbe; il y avait une salle de spectacle, comme il serait à désirer que bien des villes, qui ont habituellement des comédiens, en eussent. Elle était trop vaste pour un théâtre particulier, et même en y recevant tous les habitans du lieu et ceux des villages voisins, il était encore difficile de la remplir.

Quoiqu'il en soit, le séjour que j'ai fait dans cette belle maison peut me retracer d'agréables souvenirs, que je vais rappeler en passant

Ce serait une grande erreur de croire

que ces dames de la première volée, dont l'abord est si dédaigneux, la contenance si fière, le maintien si altier, le ton si arrogant, n'aient pas, comme les autres, quelques instans où elles descendent de leurs échâsses pour se mettre au niveau des faibles mortels. Quelquefois la divinité s'humanise, et l'encens que lui offre (les nuits) l'homme adorateur auquel elle veut bien se communiquer, lui est infiniment plus doux que celui que la bassesse et la flatterie brûlent le jour à ses autels, qu'elles infectent au lieu de les parfumer.

O bosquets mystérieux d'Épinai ! de combien de secrets charmans l'amour nocturne ne vous a-t-il pas rendus dépositaire! Combien de fois, moi profane, n'ai-je pas vu vos feuillages odorans, et les voûtes impénétrables de vos ombrages touffus, se transformer pour moi en sanctuaires de volupté, et devenir les témoins muets des plus doux épanchemens du cœur, et des scènes multipliées des plaisirs les plus ravissans!

Qu'elle était adorable, cette naïve Isabelle, dont quelques heures auparavant un public choisi venait de me voir l'heureux Dorlis, et qui, dans l'ombre d'une belle

nuit d'été, daignait descendre sous ces berceaux discrets, pour y réaliser dans mes bras la douce union des âmes tant vantée par sa prude mère madame Gertrude.

Dix-huit ans, la fraîcheur des roses, la taille des nymphes, un bel œil noir où étincelait le désir, une bouche riante, dont les lèvres colorées et un peu épaisses, annonçaient un feu intérieur qui se communiquait; une peau et des formes comme il en faut à Vénus pour mériter son nom; une tendresse expansive, un gout vif, mais délicat pour le plaisir; telle était l'intéressante organisation de la charmante actrice de société, que, malgré son rang et ses titres pompeux, l'amour transporta de dessous le dais sur la fougère, et mit pour un instant dans les bras d'un berger, qui ressemblait moins à Endymion qu'elle ne ressemblait à Diane.

Je dis pour un instant; car, sur trois mois à peu près que duraient ces spectacles de campagne, je ne pus guère être que six semaines à Épinai, et une fois de retour à la ville, l'aimable liberté des bois et des champs fait place en gémissant aux chaînes des usages et des froides conventions de l'étiquette. Cet esclavage est mortel

pour l'amour entre une femme du rang d'Isabelle et un homme du mien. Aussi, comme je prévoyais que mon bonheur ne serait pas de longue durée, je pris le parti très-sérieux d'en jouir dans toute sa plénitude, et j'avais de quoi être bien parfaitement heureux. Je me rappelle encore avec un frisson voluptueux de certains détails de mes jouissances dans ces bosquets fortunés. C'était à peu près la première fois que les bois étaient les confidens et le théâtre de mes plaisirs. Il ne faut pas compter le labyrinthe avec Herminie, ni le berceau avec la dévote. Dans ces momens, qui eurent certainement leur douceur, le jour n'avait pas encore entièrement quitté l'horizon. Ici, c'était au sein de ces belles nuits enrichies du crépuscule amoureux que fait régner l'armée des orbes célestes, en voyageant silencieusement dans les vastes plaines du l'air. Rien d'imposant, rien qui aille au cœur comme ce majestueux spectacle. C'est alors qu'on éprouve une émotion délicieuse et involontaire ; c'est alors que le besoin d'aimer se fait impérieusement sentir. Heureux, mille fois heureux les amans bien épris qui se cherchent et se rencontrent sous ces

ombrages, qui sont vraiment alors les temples que la nature prit plaisir à construire pour l'amour! Chaque pas qu'ils font l'un vers l'autre redouble la secrète agitation qui les tourmente doucement. O! comme il est électrique, le moment où les deux mains se rencontrent! comme le cœur palpite! comme la respiration est tremblante! comme il est savoureux, le premier baiser! comme sa suite est énivrante!

Le voyez-vous, ce bosquet où l'amour nous a conduits? Sa statue en marbre, du ciseau de Falconet, est au milieu. Le dieu est assis; son carquois est à côté de lui, et l'enfant malin, avec un doigt en l'air contre sa bouche qu'anime un fin sourire, tire furtivement du carquois la flèche dont il se propose de vous percer. Le trait est tout prêt; le projet du dieu fripon sera bientôt rempli. Mais observez bien le lieu; remarquez que le bosquet est assez vaste, que la statue est entourée d'un gazon frais, touffu et d'une verdure très-foncée. Remarquez que le dôme des branches hospitalières qui nous prête un abri, n'est pas tout à fait fermé, et que le milieu, entr'ouvert, laisse descendre un rayon de ce beau

crépuscule *stellaire* sur cette pelouse rembrunie. Faites attention que les vêtemens d'Isabelle sont blancs, que les divins appas qu'ils recèlent le sont bien plus encore. L'Amour ne souffrira pas long-temps ces intermédiaires jaloux entre Isabelle et lui; et s'ils ont une fois disparu, représentez-vous, si vous le pouvez, l'extase qui doit naître du ravissant spectacle offert à mes yeux dévorans, et du charme de l'opposition des couleurs. Oh! quels transports! quel délire! O nuit! prolonge ton cours; souviens-toi de ce que tu fis pour Jupiter s'enivrant d'amour dans les bras d'Alcmène! Et vous, astres discrets, qui roulez paisiblement sur nos têtes, suspendez un instant votre course majestueuse; arrêtez-vous pour contempler tous les charmes de mon idole : aucun ne vous sera caché, aucun n'échappera à mes brûlantes caresses. Ce sein d'albâtre qui repousse, en soulevant ses boutons de rose, la main ardente qui les presse, ces appas que palpe une autre main furtive, et incertaine si c'est sur un corps effectif, ou sur les plus beau marbre de Paros, qu'elle promène ses doigts tremblans de volupté. Ah! le doux mouvement d'amour vient

de m'avertir que ces appas célestes sont sensibles à mes attouchemens incendiaires! Viens dans mes bras bel ange! viens, livre à mon ardeur tous ces charmes ravissans dont chacun sollicite un hommage à part. Offre à mes regards avides, à ma bouche enflammée, toutes ces formes enchanteresses, tous ces contours dessinés par les Grâces; que leur blancheur éblouissante se purpurise sous le feu de mes baisers. Oh! tu partages mon délire, tu secondes mes transports! Isabelle, adorable Isabelle! heureux, mille fois heureux Dorlis! O ma tendre et sensible amie! la connais-tu maintenant, la délicieuse union des âmes?

Et la malheureuse la souffrante Adélaïde? Quelques mois sont à peine écoulés, et déjà l'amante infortunée, la mère et l'enfant innocent sont loin de la mémoire et du cœur d'un perfide amant. Va, tu ne fus jamais digne d'Adélaïde.

Rends-la-moi, censeur impitoyable, rends-la-moi, mon Adélaïde, et tu verras si son amant est digne d'elle. Mais non, homme froid et barbare pour le seul plaisir de l'être, tu sais que tu ne peux pas me la rendre; mais tu n'en trouve pas

moins un charme cruel à me tourmenter. J'ai perdu mon Adélaïde ; je l'ai perdue pour toujours; jamais douleur plus affreuse n'entra et n'entrera dans mon cœur ; mais plus cette douleur est déchirante, plus elle s'acharne après moi, plus je dois faire d'efforts pour en diminuer la violence, à laquelle il me serait impossible enfin de ne pas succomber. Et toi qui m'accuses, âme sèche et intolérante, que fais-tu lorsque les tourmens d'une maladie aiguë t'arrachent le repos, et te défendent de respirer un seul instant des jours et des nuits ? que fais-tu ? N'as-tu pas recours à quelque remède qui puisse engourdir tes douleurs, et endormir ton implacable ennemi ? Si ton bonheur a voulu que ce remède t'ait procuré ce sommeil salutaire dont tu as si grand besoin, quel nom donnerais-tu à celui qui, de gaieté de cœur, et ne pouvant te rendre la santé que tu as perdue, viendrait te réveiller et te rendre à tes souffrances ? quel nom lui donnerais-tu ? celui d'un barbare, d'un méchant, qui met sa joie et sa jouissance dans les tourmens d'autrui.

Eh bien! c'est ce que tu viens de faire avec moi. Eh ! laisse-moi du moins rêver le re-

pos que je ne puis plus goûter, homme sans indulgence! Si j'ai cru m'assoupir un instant sur des roses, laisse-moi, par pitié, ma bienfaisante erreur, et ne me rends pas, en m'éveillant, aux épines qui ne cesseront de déchirer mon cœur tant que mes yeux seront ouverts sur mes infortunes.

Tout ce que je viens de dire là est fort bien; j'ai grande raison de demander le calme; il m'est certainement nécessaire. Mais personne n'est venu me l'enlever; je n'ai point eu d'autre censeur que moi-même. Les reproches que je me suis fait faire par un tiers sont ceux de ma conscience. La manière dont je lui ai répondu prouve seulement la vérité de ces deux vers que j'avais placés dans un ouvrage dramatique, perdu avec quelques autres dans un vol qui m'a été fait en revenant de Russie, il y a seize ans.

L'esprit flatteur, adroit, et par qui tout s'excuse,
Est aux gages du cœur, et le cœur en abuse.

Sans doute Adélaïde me sera toujours chère, sans doute son nom réveillera toujours en moi les plus tendres sentimens et les plus douloureux souvenirs; mais je ne dois plus voir cette amante adorée. Si je lui

eusse offert le sacrifice de ma vie, à coup sûr elle ne l'eût pas accepté. Pouvais-je consentir à vivre sans Adélaïde à la condition de n'exister plus pour personne? La mort, dans ce cas, n'eût-elle pas été cent fois préférable ?

On voit avec quelle franchise je conviens de mes torts. Cette bonne foi ne les excuse pas; mais avoir le courage de les avouer, c'est déjà un crime de moins. Il faut désormais me regarder comme un voyageur qui porte et adore toujours dans son âme le dieu de son premier culte, mais qui se trouve comme forcé de rendre hommage aux idoles des différens pays où ses voyages le conduisent.

Pour me mettre tout d'un coup à mon aise, sans toutefois sauter insolemment à pieds joints sur l'opinion respectable du lecteur, je dois l'avertir que mon cœur, depuis Adélaïde, garda bien long-temps le silence; que dans cet intervalle mes sens seuls obtinrent la parole, et ne manquèrent pas de cette éloquence qui convient à un certain genre d'auditeurs.

Ainsi je ne m'enfoncerai pas dans ce dédale d'anecdotes, amusantes peut-être, mais presque toutes les mêmes, à quelques

nuances près, toujours dépendantes du moment. Souvent agacé, trop faible pour me défendre, familiarisé avec l'air voluptueux dont l'atmosphère de tous ces châteaux est imprégnée; tantôt cueillant un lys à tête superbe et d'une odeur enivrante; tantôt une simple marguerite des champs fraîche et inodore; tantôt sous des lambris dorés avec la maîtresse, ou à la belle étoile avec la suivante; sans cesse en haleine parce que rarement on me la laissait reprendre, j'ai passé, cette année, l'été le plus brûlant et le plus fatigant dont il me soit possible de me souvenir.

C'est dans ce temps de fermentation que j'ai pu faire un cours d'observations curieuses, dont je trouverai peut-être un jour le temps d'amuser ma plume et les amateurs du genre érotique. On y verra la différence frappante des jours et des nuits de châteaux; la confusion des rangs, le mélange des conditions, la réunion des contraires; et, dans toute cette désorganisation, un seul et même mobile, qui n'est point l'amour, mais le libertinage, la dépravation des êtres et des goûts, le délire d'une imagination corrompue, et la soif du désordre plutôt que l'amour du plaisir.

Je me hâte de retourner à Paris, où m'attendent de nouvelles aventures d'un genre trop bizarre pour que je puisse les passer sous silence. Il est décidé que le calme ne saurait être un instant le compagnon de ma mobile existence : je ne sors d'une crise que pour être en butte à tous les tourmens d'une autre, et celle que je vais raconter à regret n'aurait point trouvé sa place ici, sans l'influence funeste qu'elle a eue sur une partie de ma vie.

Quoique j'eusse quitté la médecine ; quoique cette incartade et quelques autres eussent motivé le ressentiment du docteur P*** contre un étourdi qui semblait se dévouer à la dissipation, à la paresse et à l'inutilité, il me conservait encore de l'attachement et me permettait d'aller quelquefois lui rendre visite.

J'apprends un jour qu'il est retenu au lit par une maladie cruelle, que je connaissais moi-même, et que, par cette raison, je plaignais plus volontiers dans les autres, mais surtout quand j'en voyais atteint celui que, dès l'enfance, j'avais appelé *mon bon ami*. C'était la colique néphrétique, justement nommée par les médecins *la reine des douleurs*. Je me transporte sans délai

chez lui. Il était à peu près quatre heures après midi. L'habit noir était de jour. J'arrive; on m'annonce, j'entre.

Au pied du lit du docteur était assise sur un fauteuil une belle dame, qui n'était pas de la première jeunesse, mais dont la figure, sans être régulière, était d'un esprit, d'une finesse; et l'œil d'une expression, d'une vivacité, d'un brillant et d'une malice inconcevables. Du reste, petite de taille, blanche de peau; ni grasse, ni maigre, et parfaitement bien vêtue en deuil, car c'était le costume général du moment.

Madame Gayot (c'était son nom) me fit une demi-révérence protectorale, mais accompagnée d'un sourire d'heureux augure. Je lui rends un salut respectueux, et me place, par l'ordre du docteur, près de son chevet.

« Quel est cet aimable jeune-homme? » (la dame était née un peu badine.) — « C'est, répondit le docteur (à qui sa néphrétique laissait un moment de répit), c'est, comme vous dites fort bien, un fort joli jeune homme que je voulais faire médecin pour l'amour de lui et du prochain; mais il a jugé à propos, après deux ans et plus d'étude, de jeter le froc aux orties,

et de me planter là, moi, tout ébahi, tout *métagrobolisé*, comme dit fort bien mon intime ami François Rabelais. »

Tel était véritablement le style du docteur dans ses gaietés.

CHAPITRE VI.

Nouvelle connaissance. — Le chat. — La louve. — Morisse. — La cassette renvoyée. — Rendez-vous accepté.

A QUOI la belle dame repart : « Oh! oh! y a-t-il long-temps de cela? » — « Non, il y a six à sept mois; je ne me rappelle pas bien. » — « Et avait-il des dispositions? » — « C'est-là ce qui me fait damner; c'est qu'il avait tout ce qu'il faut pour être aussi bon médecin que moi et peut être meilleur. » — « Ah, docteur! » — « Non, je ne plaisante pas. Parlant facilement, pas plus bête qu'un autre, ce qu'il faut d'effronterie, entêté comme une mule avec les hommes; souple et courtois avec les dames, galantin, doucereux, je vous dis qu'il aurait fait son chemin; mais non, monsieur n'a pas voulu; cela m'a fait de la peine dans le moment; mais ma foi, après tout, tant pis pour lui; mon deuil en est

fait. Je serais bien bon de me chagriner pour les lubies de ce jeune seigneur-là. » — « Eh? qu'est-ce qu'il fait à présent; car encore faut-il faire quelque chose? » — « C'est votre avis, n'est-ce pas, madame?» — « Mais c'est celui du bon sens. » — » Eh bien! madame, ce n'est pas le sien, et tel que vous le voyez, monsieur ne fait rien autre chose que de jouer à la paume; valeter chez vos petits grands seigneurs, qui lui font balayer leurs mauvais et prétentieux théâtres, et en font ce qu'on appelle un apprenti baladin. » — « Je conçois que la comédie est plus gaie que la médecine, et dans cet état là-il y a des ressources. » — « C'est-à-dire que vous lui conseillez de se faire comédien. » — « Je ne dis pas cela. Je dis que c'est un état qui offre des ressources quand on a du talent : en a-t-il?» — « Vraiment, s'il faut les en croire, il a tout ce qu'il faut pour faire un histrion, et vous verrez qu'il finira par là. » — « Non, je veux changer sa destinée et le rendre à la médecine; mais, avant de s'essayer sur les hommes, il faut qu'il fasse quelques expériences un peu moins importantes.

» Vous connaissez M. Bibi, mon très-aimable chat qui a les reins cassés : il faut

que monsieur entreprenne cette cure-là, et s'il réussit, en voilà suffisamment pour ressusciter vos espérance. »

Quelle chute, bon Dieu! après un entretien assez sensé jusque-là, quoique fort impatientant pour moi!

Cette chute burlesque en annonce quelques autres, et la belle dame n'avait pas que les reins de son chat dans la tête, quand elle fit cette assez mauvaise plaisanterie. Après quelques instans de conversation badine sur cet intéressant sujet, je demandai, comme un novice, l'adresse de mon malade. Il me fut répondu que cela ne se disait pas; qu'il fallait le deviner. Je sentis mon inadvertance, et je pris congé; mais j'avais la dame au chat dans la cervelle: ce n'était pas aux jambes qu'elle me l'avait jeté.

Je trouve dans la cour le bon Saint-Georges, cocher, ou pour mieux parler, maître-Jacques du docteur. Ce digne homme m'avait vu naître, et nous avions l'un pour l'autre une véritable affection. Il me vient dans l'esprit de lui demander l'adresse de la belle dame au chat. Il m'en apprit beaucoup plus que je n'en prétendais savoir, et pourtant il ne m'en dit pas encore assez, soit par oubli, soit par res-

pect pour la bienséance et par délicatesse.

Je sus de lui que cette dame se nommait, comme je l'ai dit, madame Gayot; qu'elle était femme d'un consul de France à Alicante; que M. le docteur l'avait tirée d'une maladie très-sérieuse, et qu'elle lui était fort attachée; enfin qu'elle demeurait rue Pavée au Marais, non loin de celle des Trois-pavillons, au petit hôtel d'Hérouville. Avec cela seul, j'aurais été content, et je m'en retournai gaiement dans la ferme résolution d'entreprendre le traitement de M. Bibi, et de voir si être médecin des chats me conviendrait mieux que d'être médecin des hommes. L'air mutin et sarcasmatique de cette femme spirituelle m'avait réellement stimulé, et je voulais voir un peu ce qu'elle avait dans l'âme avec sa provocation.

Qu'est-ce que je risquais? Rien du tout. Je m'amuse à faire trois ou quatre mauvais couplets sur le chat, et dès le lendemain ils sont en route, avec mon adresse chez madame de la Mag.... Un exprès chargé de recevoir la réponse, si l'on m'en accordait une, revient en effet muni d'une invitation tout joliment tournée de me rendre le lendemain à telle heure auprès de mon

malade. Je n'ai garde d'y manquer. On m'attendait sous les armes. L'heure indiquée était six heures du soir. On me demanda si mon temps était à moi. Je répondis affirmativement; et, sans autre préambule, il fut décidé que j'accepterais une collation en forme de souper, et qu'après avoir mangé un morceau, on me renverrait de bonne heure.

Je vis le chat : il était beau, mais incurable. La fracture de ses reins le forçait à garder le lit où il faisait une très-bonne figure. Du reste, bien soigné, bien nourri, il pouvait vivre long-temps malgré son accident. Nous soutînmes quelques instans une conversation plaisante sur M. Bibi; mais il tardait à sa maîtresse de la tourner sur un autre sujet un peu plus intéressant pour elle. Comment faire? On commença par les lieux communs. Je fus interrogé sur mes amours : je protestai que je n'en avais point; on n'en voulut rien croire. On me questionna sur ma virginité; on assura que depuis long-temps ce fardeau ne m'incommodait plus, et puis comment je m'y étais pris, comment j'embrassais mes belles, si c'était comme cela, et l'on m'embrassait, et le jour tombait, et la femme de cham-

bre (mademoiselle Morisse) avait ordre de ne paraître que quand on sonnerait, et l'on promenait une main curieuse sur mon genou, et cette main faisait du chemin, et le diable est bien malin; et à fin de compte, au lieu d'un chat, ce fut une assez jolie chatte que je me vis dans la douce obligation de médicamenter.

Par bonheur, je portais avec moi d'habitude toute la pharmacie convenable à ce genre de maladie. Mais comme elle est violente chez les Génoises (la chatte en était une)! Oh! quelle chaleur de sang! quelles convulsions! quel délire! J'avoue que je n'avais rien vu jusqu'à ce moment. Je n'avais été qu'un navigateur en eau douce. Pour cette fois je pus me former une idée des bourrasques de la mer agitée Observons que la signora *Lupa* (nom italien qu'elle me dit être son nom de famille, et qui, en bon français, signifie *louve*); observez, dis-je, que la signora ne s'embarquait que pour des voyages de long cours; que la voile devait toujours être déployée, la manœuvre toujours en activité, et que ce ne fut qu'après une course double des courses ordinaires, qu'il me fut permis de relâcher au cap tranquille.

Contente de mes talens pour son genre de navigation, la patrone du bâtiment que je venais de monter sonna et fit venir une collation commandée en connaisseuse. Un pâté aux truffes, des artichaux à la poivrade, de l'excellent rocfort, des vins d'Espagne, bien chauds, bien nourrissans, tout cela annonçait des desseins, et leur exécution devait avoir lieu avant mon départ. Je m'en doutai et opérai en conséquence. Morisse, fort jolie chambrière, d'une vingtaine d'années, paraissait être au mieux avec sa maîtresse. Elles se faisaient des signes d'intelligence dont le fin mot n'était pas difficile à deviner; car c'était toujours moi qu'on regardait en souriant. L'une disait : « Êtes-vous contente ? » L'autre répondait : « Oui. » Quand Morisse crut qu'il était décent de se retirer, elle desservit, laissa sur une console du vin de Madère avec quelques pâtisseries, et disparut.

Ce fut alors qu'il fut question de se rembarquer; mais je trouvai doux de laisser la dame faire elle-même toute la manœuvre préliminaire. Je me prêtai à tout de la meilleure grâce du monde. On me débarrassa de ce qui m'était incommode, on mit en évidence ce qui devait y être; des caresses

brûlantes furent de la partie, et, à dire la vérité, ce petit jeu très-stimulant me donna des forces pour la traversée.

Tout se passa le mieux du monde. La signora Lupa était, comme je l'ai dit, de petite taille, mais bien proportionnée. Elle n'avait ni trop ni trop peu d'embonpoint. Sa peau était fine et blanche. En total, c'était sous ces rapports une femme désirable, et son extrême soin d'elle la rendait encore plus appétissante. Mais son véritable charme était dans cette ardeur inextinguible qui ne vous donnait pas un moment de relâche. Elle était tellement à ce qu'elle faisait, que la foudre tombant en éclats à ses côtés ne l'aurait pas dérangé d'une ligne.

Tout en jouissant de cette pétulance de passion, je me disais en moi-même : « Cela sera bon de temps en temps; mais il ne faudrait pas en faire une habitude. »

Enfin l'heure de se séparer arriva, et, quoique j'eusse besoin de repos, ce ne fut pas sans regret que je quittai mon amoureuse chatte. Il fut convenu que je continuerais mes visites à M. Bibi; que je ferais mes ordonnances pour lui, et que j'appliquerais les médicamens à madame; mais

que j'avertirais des jours, afin qu'on pût se tenir prêt à me recevoir. Me voilà parti, et réfléchissant en route sur cette nouvelle aventure si brusque, si imprévue, et dont les commencemens avaient quelque chose d'engageant.

En effet, jusque-là tout allait bien. Je ne voyais rien que de fort joli à visiter de temps en temps une femme toute aimable, qui se livrait toute entière à moi, qui me faisait manger de bonnes truffes, boire d'excellens vins d'Espagne ; qui me prodiguait mille caresses, mille friandises d'amour, qui m'offrait des charmes tout-à-fait séduisans, et en un mot qui me comblait de toutes les voluptés ensemble. Elle était, si vous voulez, un peu hardie ; mais, de bonne foi, ce n'est pas dans certains momens qu'on se souvient beaucoup des principes de la pudeur. Elle était exigeante : oui ; mais c'était à moi à m'arranger de façon à ne pas outre-passer mes forces, ce que je pouvais, soit en ne rendant pas nos entrevues trop fréquentes, soit en me ménageant dans ces petits rendez-vous. Tout bien calculé, cela me faisait une fort jolie petite intrigue, hein ! n'est-ce pas?

Cependant la licence effrénée qui ac-

compagnait les élans amoureux de la brûlante italienne n'étaient pas toujours de mon goût. J'ai constamment pensé qu'un peu de délicatesse ne gâtait rien dans ces momens de volupté, où l'abandon ne doit pas aller jusqu'à l'oubli brutal de soi-même. Ce qui me déplaisait le plus, c'était l'obscénité grossière de ses propos. Au lieu d'être dans un sanctuaire de Vénus desservi par les Grâces, je me trouvai transporté dans un lieu de débauche et dans les bras d'une crapuleuse bacchante. Mon courage y perdait, et conséquemment mes forces. Une pareille liaison ne pouvait pas durer, car il fallait des force à la Louve, et je voulais une autre sensibilité que la sienne : or, elle m'ôtait les unes, et je ne pouvais pas lui donner l'autre.

J'aurais cent fois préféré sa jeune suivante Morisse. Son air était doux et décent, sa taille bien plus haute que celle de sa maîtresse, aussi blanche, quoique brune; elle avait des formes bien autrement prononcées, et j'avouerai franchement qu'elle m'inspirait de vifs désirs. Hélas! faute de s'entendre, on perd souvent des momens bien doux. Ce n'était pas là mon défaut, quand je voulais, je voulais bien, et j'allais

droit à mon but, persuadé qu'au pis-aller je ne risquais qu'un refus qui ne me chagrinerait pas à en mourir.

D'après ces principes, et très-curieux de me *défatiguer* un peu de l'avide maîtresse au risque de me fatiguer avec la fraîche et appétissante soubrette, je lui dis bien bas, un soir qu'elle me reconduisait : Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir d'être un instant, un seul instant tête-à-tête avec l'aimable Morisse? » — « Si vous voulez venir après-demain dans l'après midi, madame va à la campagne, je serai seule. » Nous étions en ce moment près de la porte. J'éteignis la lumière, je donnai un baiser, oh! très-significatif à la jolie et docile Morisse qui me le rendit avec usure. Mes mains prirent de délicieux à-comptes, et je m'en retournai cent fois plus satisfait, avec l'espoir de posséder bientôt la suivante, que je ne l'étais de la jouissance complète de l'insatiable dame et maîtresse. Rendez-vous à quatre heures. Si je fus exact, c'est ce qu'il ne faut pas demander. Mais le jour d'avant celui où je devais trouver avec Morisse d'autres plaisirs que ceux dont je commançais à me rassasier, je fis par hasard une dé-

couverte dont je ne dois point omettre le récit.

Il y a long-temps que je parle d'une cassette qui m'a été laissée par la belle et généreuse Herminie. J'avais eu souvent envie d'y toucher : elle m'en avait donné la permission et confié le secret. Jamais je n'avais osé : je ne sais quoi me retenait. Enfin, la veille de mon rendez-vous avec Morisse, ne sachant que faire le matin, j'ouvre ma malle par pur désœuvrement, j'aperçois la jolie boîte à carreaux d'ivoire et d'ébène. Je balance long-temps : son poids m'effrayait; enfin une réflexion me détermine. « Si c'est ce que je crains, me dis-je à moi-même, j'ai des moyens pour me débarrasser de la boîte. » Cela dit, je l'ouvre : Le dessus me présente une lettre cachetée; sous la lettre était une boîte de galuchat verd, dont la charnière et la garniture avec le cercle étaient en or. Je pousse le bouton du ressort; je vois le portrait d'Herminie supérieurement peint en miniature et entouré de beaux diamans; ensuite, sous une couche de coton, étaient rangés quatre étuis de bois de violette, contenant chacun cinquante louis.

Quelle fortune imprévue! Oui, sans

doute c'en était une, et elle venait même fort à propos, car il s'en fallait de beaucoup que je fusse riche. La lettre était courte : en voici la substance :

« Jamais les dons du cœur ne furent humilians, mon tendre ami; j'ose donc espérer que tu ne seras point offensé de celui de ton Herminie. Pourquoi faut-il que des raisons bien absurdes, mais impérieuses, me défendent de te consacrer une fortune qui me pèse, puisque je ne puis la partager avec toi ? Je sais bien que tu n'as pas besoin de mon image. J'aime à croire, je suis même sûre que rien ne l'effacera de ton cœur; mais le portrait de ce qui nous est cher ne saurait manquer de nous être cher lui-même. Je t'avoue à présent que j'emporte le tien, que j'ai fait moi-même de mémoire à ton insu. Il est parfaitement ressemblant, mais moins bien que dans l'âme toute à toi de ta tendre et fidèle Herminie.

» P. *S*. J'ai un pressentiment que le peu que je confie à cette petite boîte te sera un jour de quelque utilité. »

Je ne sais pas ce qu'eût fait un autre à ma place; quant à moi, mon parti fut bientôt pris. J'écrivis une lettre pleine de

reconnaissance et même d'amour; car pouvais-je penser à Herminie sans que ce doux sentiment, qui avait si long-temps habité mon cœur avec elle, y reparût et s'y réveillât avec autant d'énergie que de sincérité? Ma lettre faite, je tâchai de dégager le portrait de son cercle de diamant: j'en vins à bout sans rien endommager. Je conservai la précieuse image, et remettant l'entourage brillant dans la boîte avec ma lettre, je la refermai; je l'enveloppai soigneusement; je la cachetai, ficelai comme une pièce intéressante pour l'état, et je m'élançai, léger comme un oiseau, jusqu'à la poste, où j'allai trouver notre ami Tav....eau. Je remis entre ses mains la boîte sacrée, en le priant de vouloir bien la faire remettre à son adresse à Rennes par le courrier qui nous avait déjà si bien servis. Je voulais cacher ce que contenait la boîte; mais Tav....eau me dit que la poste étant tenue à des responsabilités, ne pouvait se charger de rien sans en avoir connaissance; que la déclaration qu'il demandait était une sûreté pour moi comme pour elle, et qu'elle était indispensable. Je me vis donc contraint à dévoiler un mystère auquel j'aurais voulu

pouvoir conserver son obscurité. Le bon Tav...eau m'embrassa les larmes aux yeux et voulut trouver du mérite à une action qui me paraissait toute simple. Bref, le courrier fut appelé : je lui donnai ma nouvelle adresse, chez moi-même cette fois-ci. Il se chargea de la boîte, bien recommandée par l'honnête Tav...eau, et je partis, après lui avoir fait tous mes remercîmens.

Je conviens que de ma vie je ne me suis senti si soulagé; il me semblait que je respirais plus librement, que mon sang circulait avec plus d'aisance; et j'éprouvais une certaine satisfaction intérieure cent fois préférable au plaisir que m'auraient fait la possession et l'emploi de cet or, que je ne pouvais regarder comme légitimement acquis, quoique ce fût un don volontaire et qui n'avait jamais été sollicité. Me voilà donc plus leste de moitié pour mon rendez-vous du lendemain avec la jeune et jolie brunette.

CHAPITRE VII.

Les femmes classées. — Délicieuse entrevue. — Orgie interrompue. — Nouveau tête-à-tête, nouveaux plaisirs.

Avant d'entamer cette historiette, je veux me mettre à mon aise, et prendre tout d'un coup mes coudées franches sur un certain chapitre.

J'ai connu dans ma vie beaucoup de fort honnêtes gens auxquels on reprochait un penchant un peu décidé pour ce qu'on appelle la classe inférieure des femmes. On entend par la classe inférieure des femmes, les grisettes, petites ouvrières, filles de boutique, coiffeuses, blanchisseuses de fin, femmes de chambre, servantes d'auberges, etc.

Toutes ces dames mériteraient bien un article à part, et il y aurait de quoi s'étendre. Je parle des honnêtes gens auxquels on faisait une espèce de crime du goût qui semblait dominer en eux pour ce genre de femmes; je ne sais même pas trop si on ne m'a pas agrégé à ces sectateurs de la galanterie subalterne.

J'ai le projet, dans un autre ouvrage,

de couler cette matière à fond. Pour le moment, je me borne à dire en bloc que l'homme, sensible seulement aux charmes physiques des femmes, peut trouver dans cette caste moyenne de quoi satisfaire bien agréablement ses désirs; que moins le cœur est en jeu, plus l'esprit est tranquille, et plus les sens sont heureux; qu'avec les êtres ci-dessus détaillés, on n'éprouve ni la tyrannie, ni l'exigence, ni les tons, ni les grands airs, ni les fausses jalousies, ni les ténébreuses noirceurs, ni les révoltantes dilapidations, ni les tourmens de toute espèce auxquels vous condamnent les femmes de la classe supérieure; despotes insolentes, égoïstes, barbares, perfides et fausses comme des courtisans, sèches d'âme comme des agioteurs, avides comme eux, coquettes ruineuses, lubriques comme des impératrices romaines, et n'ayant de véritable supériorité sur les autres que celle de tous les vices, et de l'effronterie impudente avec laquelle elles les affichent.

Je confesse donc bien hautement que j'aime mieux dix grisettes qui me donnent toutes les satisfactions que je puis désirer d'elles en me laissant ma liberté et mon argent, que l'ombre d'une seule de ces gran-

des dames, qui ne font que des dupes, des esclaves et des malheureux.

Cette petite digression qui peut n'être pas sans quelque utilité, me ramène tout naturellement à la gentille Morisse qui m'attend à coup sûr. Elle ne m'attendra pas long-temps. Quatre heures sonnent : me voilà.

Morisse ne me fit pas languir à la porte qui se referma précipitamment sur nous et fut verrouillée d'importance. Le temps, qui était très-beau, nous invita à descendre dans un charmant jardin dont je n'ai point encore parlé, et qui était le plus agréable ornement de cette maison isolée, que madame Gayot appelait son hermitage. Une superbe allée impénétrable aux rayons du soleil, et, ce qui vaut mieux, aux regards des voisins, nous offrait son ombre fraîche et mystérieuse. Elle était terminée à chaque bout par un berceau extrêmement touffu, où les bancs de gazon, placés sans doute par des mains prévoyantes, n'avaient pas été épargnés. Ce fut sous l'un de ces berceaux que le premier baiser fut donné et rendu, mais sans autre conséquence. Un peu de conversation préliminaire en

nous promenant, main dans la main, nous occupa quelques instans.

Morisse, femme de chambre, et partant confidente d'une Italienne qui avait souvent de singuliers secrets, ne pouvait guère être d'un scrupule bien imposant. Elle avait eu soin de se mettre en habit de combat, et son joli costume bien frais, bien blanc, mais bien léger, annonçait qu'elle avait pensé à tout.

En effet, après quelques phrases insignifiantes et quelques tours de promenade, je crus devoir faire sentir que, venant d'un peu loin, j'avais besoin de m'asseoir un moment, et nous entrâmes sous le berceau dont l'abri nous parut le plus favorable. L'entretien commença sans que les paroles fussent prodiguées. Un autre langage, au moins aussi intelligible, s'était emparé de la conversation, à laquelle cependant la bouche, les lèvres et l'organe même de la parole, prenaient, ainsi que les mains, une part très-animée et fort touchante; les mains surtout : que de charmantes découvertes on leur permit de faire! quelle fermeté! quelle fraîcheur! quel velouté! J'en suis fâché pour la signora Louve, mais sa femme de chambre valait mieux dans son

petit orteil, qu'elle dans la réunion de tous ses membres; et je ne conçois pas quelle était sa politique d'offrir à ses amis une comparaison à la quelle elle devait si peu gagner.

Quoi qu'il en soit, forte et robuste, pleine de séve et de santé, brûlante de desirs secrets qui couvaient long-temps sans se satisfaire,et dans l'âge nerveux qui donne, avec l'envie du plaisir, l'énergie nécessaire pour le bien goûter, Morisse ne recula pas l'instant de s'y livrer avec un jeune homme qu'elle convoitait tacitement depuis long-temps, comme me le dit son premier mot au moment de mon premier triomphe : « Vous voilà donc enfin dans les bras de » cette pauvre Morisse qui vous aime » tant ! »

Je défie toutes les déclarations d'amour, tant fleuries, tant brillantes soient-elles, d'approcher de l'éloquence et de la naïveté de celle-là ; aussi la sensation qu'elle me fit éprouver eut-elle assez de puissance pour me conduire au but beaucoup plutôt que je ne l'eusse voulu; mais à mon âge rien n'était plus réparable. Je me gardai même de quitter la place pour deux bonnes raisons; la première, c'est que je m'y trou-

vais bien ; la seconde, c'est que la conquête de cette place, quoiqu'elle n'en fût pas à son premier assaut ni à sa première capitulation, m'avait assez coûté pour me faire désirer de m'y maintenir quelques instans.

Morisse était loin de se donner pour un enfant qui vient de naître ; mais elle m'offrit vraiment de ces difficultés précieuses qu'un preux chevalier, vu la rareté, ne rencontre jamais sans plaisir. Le mien fut extrême, et je le savourai avec toute la friandise d'un gourmet délicat et exercé qui sait ce que vaut la chose. Le temps que je mettais à l'examen ne déplaisait pas plus à ma compagne qu'à moi, et ne l'ennuyait pas davantage. Cependant une agitation involontaire, des mouvemens plus pressés annoncèrent au gourmet que l'ivresse devait succéder à la dégustation, et cela arriva. Cette ivresse, comme on sait, ne dure qu'un moment, grâce à la bienfaisante nature, qui n'a pas voulu que l'homme trouvât la mort dans le plaisir ; mais les momens qui suivent ne sont pas perdus pour qui sait les employer.

Avec la maîtresse, une fois le voyage terminé, rien n'invitait prodigieusement à parcourir, à observer le pays. Avec la

suivante c'etait tout autre chose, tout était bon à voir et à détailler. Le berceau qui nous voilait à tous les yeux me laissait l'usage des miens, et je me mis avec transport à en profiter. Jamais topographie ne fut plus intéressante que celle-là. La complaisante Morisse, bien sûre de n'y rien perdre, me laissait promener mes regards et mes mains par tout le terrain, et à chaque pas j'y découvrais de nouveaux charmes. Les lieux les plus secrets étaient ceux qui en offraient davantage, et l'hommage des plus ardens baisers en accompagnait toujours la contemplation. La taille de Morisse, extrêmement cambrée, donnait à la chute de la colonne qui soutient le corps une grâce, une tournure si agaçante, que, ne pouvant résister à l'ardeur que tant de charmes allumaient en moi, je la disposai de manière à ce que je pusse revenir à mon premier poste par ce joli chemin couvert, dont l'entrée est masquée par deux montagnes de neige dont la forme, l'éclat, l'élasticité embrasent les sens et centuplent la volupté.

Ma compagne faisait les honneurs de chez elle avec un empressement, un zèle bien dignes de toute ma reconnaissance.

Il n'y avait pas de mouvemens qu'elle ne se donnât pour me convaincre qu'elle connaissait les devoirs de l'hospitalité, et jamais hôte ne fut mieux traité. Il est vrai de dire que tant de soins, tant de complaisances étaient généreusement reconnus, et loyalement payés avant de quitter le délicieux asile, et il résultait de cette réciprocité de bons procédés une satistion et une confiance mutuelles dont on ne tardait pas à se donner de nouvelles preuves. Les heures s'écoulent comme des momens dans ce petit jeu; jeu, comme dit le bon ami Lafontaine :

Qui lasse un peu plus qu'il n'ennuie.

Il fallut cependant songer à prendre plus que du repos. Le moment de la collation était arrivé, et l'aimable Morisse, maîtresse absolue dans la maison en l'absence de la dame, n'avait eu garde d'oublier un article aussi important.

Nous fîmes donc dans sa jolie chambrette, où tout était préparé avec une grâce, une propreté charmante, le plus aimable petit repas qu'aient jamais fait deux tourtereaux bien fatigués de plaisirs et d'amour.

Mais, en bonne conscience, était-ce à vingt ans, auxquels je touchais alors, qu'on est long-temps fatigué d'amour et de plaisir! Les bonnes choses que je dévorai, le bon vin dont je me restaurai, les baisers multipliés dont j'assaisonnais la douce collation, m'eurent bientôt rendu des forces, et celles-ci rendent bien vite le courage. Le petit lit élégant et presque vierge de Morisse nous appelait d'une manière si séduisante, que nous nous y laissâmes entraîner. Je remis ma jolie victime sur ce nouvel autel. Rien ne nous pressait: je mis au sacrifice tout le temps qu'il fallait pour que le moment de sa consommation fût le complément de toutes les félicités célestes.

J'ai vu bien des temples d'amour dans ma vie; j'ai bien souvent été le grand-prêtre de ces temples. Dans tous, les cérémonies du sacrifice ont été différentes, quoique le sacrifice fût intrinsèquement le même, et cela dépendait entièrement des victimes. Les unes douces, languissantes, plus à l'âme qu'aux sens, se laissaient immoler avec une touchante et intéressante résignation; les autres, ardentes, impétueuses, provoquaient les coups, vo-

laient au-devant du trait, et s'en perçaient souvent elle-mêmes. Morisse tenait le milieu entre ces deux genres, et en donnait alternativement les plaisirs.

La nuit qui s'approchait me fit craindre le retour de la *Padrona*. Nous nous séparâmes à regret; et, comme on pense bien, avec la promesse de nous revoir aussitôt que cela serait possible. Je donnai ma véritable adresse à Morisse, en cas qu'elle pût une fois par hasard disposer d'un moment, ou m'écrire un mot d'avis.

J'en reçus en effet un cinq jours après; mais il était de la signora, qui m'invitait à souper. Mon dessein, ni celui de Morisse, n'était nullement que je rompisse avec elle. Je répondis donc, avec un feint empressement, que je me rendrais à l'ordre bien flatteur que je recevais. C'était un dimanche; ce jour, qui fait époque dans ma vie, me sera éternellement présent, et l'on va voir s'il m'a été possible de l'oublier.

Arrivé à l'heure indiquée, je fus reçu avec le plus grand enjouement. Il était assez tard; la soirée était superbe. Il fut arrêté que nous souperions sur-le-champ,

et qu'après souper nous descendrions au jardin. Ce qui fut dit fut fait : le repas fut délicieux, et j'avoue que, pour abréger du moins les suites indispensables de la promenade, je le prolongeai le plus qu'il me fut possible. Les propos furent d'une gaieté qui passa les bornes de la plaisanterie ordinaire : les jeux même s'en ressentirent. L'effrénée Italienne alla jusqu'à exiger de la complaisante Morisse qu'elle fît avec elle, sous mes yeux, une comparaison détaillée de ses charmes les plus secrets. Morisse s'en défendit beaucoup ; mais démêlant dans mes regards une certaine ardeur impatiente de revoir ce que j'avais déjà vu avec tant de plaisir, stimulée par sa lubrique maîtresse, qui lui disait qu'elle faisait l'enfant, que nous étions seuls, qu'il n'y avait pas de mal à rire un petit moment, que cela n'offensait personne, et valait mieux que de déchirer son prochain, et autres belles raisons de cette force-là ; Morisse, dis-je, se résigna. Son beau corps fut mis en évidence, tourné, retourné en tous sens par l'effrontée Messaline, qui s'exposait elle-même à l'impudique examen. Quelle pouvait être la politique de cette femme inconcevable,

en me présentant de semblables tableaux? Elle était digne d'elle, mais sûre.

Depuis quelque temps, elle s'apercevait que mes premiers feux s'étaient visiblement ralentis. Son caprice, comme parlent ces femmes à parties licencieuses, n'était pas encore passé. Elle avait imaginé, pour me ranimer, de m'offrir des images incendiaires qui reportassent la vie et la sève amoureuse dans mes sens attiédis. Certes, elle ne pouvait mieux faire pour réussir que de choisir Morisse, et de l'engager à me laisser parcourir des yeux ces charmes enchanteurs dont je n'avais encore joui qu'une fois, c'est-à-dire, assez pour me pénétrer du désir impatient d'en jouir encore.

La dame, qui m'observait, ne tarda pas à s'apercevoir de l'effet de sa ruse : mon trouble l'avertit qu'il était temps de descendre au jardin, où elle m'entraîna. Là, sans scrupule et sans cérémonie, elle chercha elle-même le ministre des secours dont elle avait besoin. Ses attouchemens soutinrent mon courage, sa main me conduisit rapidement au lieu qu'elle avait aussi rapidement préparé. La chaleur de ce brûlant asile, la présence encore récente

des charmes de Morisse, les transports très-actifs de ma compagne agile, et enfin l'imagination, la grande souveraine de tout ce qui respire, tout concourut à me plonger dans un tel délire, et ma dévorante Louve en prit tellement sa part, que nous fûmes contraints d'avouer tous deux que jamais nous n'avions éprouvé de sensations plus délicieuses, ni de plus énivrante volupté. Pour mon compte, rien n'était plus vrai : qu'on juge du bonheur de la signora. Un torrent d'expressions de son genre, et que je me garderai bien de répéter, un raffinement de caresses plus singulières les unes que les autres, et qui se portaient avec une fureur sans frein sur toutes les parties de mon corps indistinctement, tout annonça que, pour cette fois du moins, un mortel était parvenu à contenter une femme qui souvent avait défié les dieux de la satisfaire. Quel triomphe pour un enfant ! c'est le nom mignard qu'on accorde aux jeunes gens qui n'ont pas encore vu quatre lustres entiers : ce fut celui qu'elle me donna, en m'assurant que j'étais un joli enfant, et qu'elle était bien contente de moi.

On croira sans peine que, dans la dis-

position où nous étions tous deux, nous n'en serions pas demeurés là, si Morisse ne fût accourue, tout essoufflée, avertir madame que monsieur venait d'arriver et l'attendait dans son appartement. Madame me quitte précipitamment en me disant de ne pas m'ennuyer, qu'elle ne tardera pas à revenir.

Je reste seul avec Morisse. Une courte question sur le monsieur est suivie d'une courte réponse. C'était l'ami de madame; mais leur liaison était un secret, ainsi que le nom du monsieur, qu'elle avait ordre exprès de ne jamais dire à moi ni à d'autres. Comme j'étais extrêmement peu jaloux, ou, pour mieux dire, point du tout, je n'insistai pas, et, très-satisfait d'être avec ma jolie Morisse sans crainte d'être interrompu, je laissai monsieur bien tranquille avec madame.

Je remerciai la belle enfant de la complaisance qu'elle avait eue pour pour moi, plus que pour sa maîtresse, de se prêter à son caprice pendant le souper. Elle me jura bien que, sans moi, elle n'aurait jamais consenti; que madame avait des penchans et des goûts singuliers; que tout était bon pour elle dans ses accès de frénésie amou-

reuse, qui étaient fréquens; mais qu'elle avait montré sa répugnance une bonne fois pour toutes; que, malgré ses refus, madame la gardait parce qu'elle savait toutes ses affaires, et qu'elle restait parce que d'ailleurs c'était un excellente condition. Après cette petite explication, je ne tardai pas à offrir à Morisse l'hommage d'une ardeur qu'elle-même avait allumée, et le berceau hospitalier fut encore le théâtre d'une scène bien autrement douce pour moi que la précédente, malgré le charme que j'y avais trouvé.

CHAPITRE VIII.

Manière affreuse d'apprendre un secret. — Je connais enfin mon vrai père. — Ma mère au désespoir. — Héroïsme d'une servante.

La séance de l'appartement se prolongeant, celle du jardin se prolongeait aussi, et nous ne pensions guère à compter les heures, lorsqu'une voix du dedans se fit entendre, et appela Morisse. Elle me dit: « Ah! madame m'appelle; c'est sûrement pour reconduire monsieur le docteur. » Et elle échappe rapidement à mon dernier

baiser, qui s'arrêta de lui-même à ce mot imprévu, *monsieur le docteur.*

Je ne sais pourquoi mon cœur se contracte tout à coup. Je suis assez vite Morisse, qui était partie en courant. J'arrive près de la porte du jardin qui était en face de celle de la rue, et je me poste de manière à pouvoir, sans être vu, voir quel était ce docteur qui allait sortir. Funeste curiosité!

On descend, et l'on parle dans l'escalier. Je reconnais une voix familière à mon oreille depuis mon enfance. Mon sang commence à se glacer. Morisse paraît avec un flambeau au bas du degré et ouvre la porte.... à qui, grands dieux!... au docteur P*** lui même, qui embrasse tendrement la Louve infernale, sort et remonte dans sa voiture, que j'entends s'éloigner l'instant d'après.

C'est alors que je tombe dans un état dont je n'ai jamais bien pu me rendre compte. Toutes mes facultés morales et physiques furent enchaînées. Je ressemblais parfaitement, je crois, à ces idoles d'Égypte si bien peintes dans les livres saints, et je serais resté long-temps dans cette étrange stupeur sans l'arrivée de

Morisse, qui, allant fort vite et me heurtant brusquement, me fit tomber et partagea ma chute, heureusement peu dangereuse. Ce petit accident me rendit à moi-même; mais la réaction de cet engourdissement fut terrible.

Elle venait me chercher de la part de madame. Je monte en fureur. « Tu t'ennuyais.... » — « Monstre! » — « Qu'est-ce qu'il dit donc? » — « Femme perfide! » — « Est-ce qu'il est fou? » — « Je ne le suis plus. » — « Plus que jamais, à ce qu'il me paraît. » — « Quel est l'homme qui sort d'avec vous? » — « Qu'est-ce que cela te fait? » — « Épargnez-moi ce toi, cette odieuse familiarité, qui n'est plus de mise entre nous. Quel est l'homme qui sort d'ici? répondez. » — « Mais je voudrais bien savoir de quel droit ce grossier personnage ose me faire des questions. Dis donc, Morisse, a-t-on jamais rien vu de pareil? » — « Morisse, plus honnête que vous, me dira que c'est le docteur P***. » — « Quoi, Morisse vous avez dit?... » — « Pas un mot, madame. » — « La prudente Morisse n'a point trahi vôtre infâme secret : c'est moi qui l'ai découvert; c'est moi qui viens de voir le docteur P*** sor-

tir de chez vous. » — « Ah, ah! monsieur espionne! Eh bien! M. P*** est mon médecin; est-ce qu'il ne m'est pas permis de voir mon médecin à présent? » — « Il est votre ami, femme sans honneur et sans foi; il est le mien, je suis le sien; je n'ai rien sur la terre de plus sacré, de plus cher que lui; et c'est lui dont vous m'avez fait le rival; c'est lui que vous m'avez forcé à trahir en me tendant les plus coupables piéges.... Oh! que n'ai-je perdu la vie au moment où j'ai mis le pied sur le seuil de cette maison infernale! » — « Mais voyez donc le bruit qu'il plaît à cet extravagant de faire, parce que j'ai eu la bonté de me compromettre avec lui. Morisse, mets-moi cet écervelé à la porte, et que je ne le revoie de ma vie ni de mes jours. » — « Femme vile et méprisable, je n'ai pas besoin qu'on m'ouvre la porte de chez toi (j'étais au comble de la fureur); je la pulvériserais si elle refusait de me faire un passage; je ne puis être trop tôt loin de toi. Mais je te déclare que je vais de ce pas chez le docteur lui avouer mon crime involontaire, lui détailler toutes les circonstances, toute la noirceur du tien, et mourir à ses pieds d'une honte qui est la

tienne, et d'un remords que tu n'éprouveras jamais. Adieu. » — « Adieu donc.... Écoute encore un mot avant de partir. Tu as un méchant talent pour faire de méchans vers. Puisque tu prends la chose au tragique, fais moi de cela une bonne tragédie, bien noire, bien épouvantable; il y a de quoi, le sujet prête, et tu pourras l'intituler : *le Fils rival de son Père.* » — « Que dit-elle? » — « Comment! que dit-elle, est-ce que tu ne sais pas que tu es le fils du docteur? tu ne t'es donc jamais miré? »

A ces mots écrasans, la terre sembla tourner autour de moi; mes cheveux se dressèrent sur mon front; mon sang se coagula dans mes veines; je chancelai un instant, et j'allais tomber de mon haut sur le parquet, si Morisse, qui s'en aperçut, ne m'eût saisi le bras et placé sur un siége voisin, où je restai sans pouls, sans voix et sans mouvement.

Je crois, qu'ainsi que moi, le lecteur en a assez de cette effroyable scène. Je vais en peu de mots lui en raconter les funestes suites.

Les soins de Morisse me rendirent quelqu'usage de mes facultés repoussées jusque

dans leurs derniers retranchemens. Ma rage revint avec elles. Ironie soutenue et exécrable d'une part, fureur et imprécations de l'autre; voilà l'idée de l'horrible crise. — « Il saura tout, disais-je, ét il punira.... » — « Qui toi. » — « Tous deux. » — « Toi seul, insensé que tu es. Quels droits supposes-tu donc sur moi à ton bon homme de père? Je lui rirais au nez, s'il osait seulement me dire un mot de cette niaiserie-là, et je lui dirais moi-même qu'il m'a plu de voir et de comparer les talens du père et du fils. Je voudrais bien savoir ce qu'il répondrait à cela. »

Tels étaient les argumens de cette mégère, qui me conseilla de garder un silence prudent pour tous, et que je quittai hors de moi, dans un état également difficile à concevoir et à peindre. Ce fut l'excès seul de mon emportement qui me donna la force de me rendre chez moi. J'y arrivai à plus de minuit, dans un état convulsif qui fit bientôt place à un entier abattement, dont la suite salutaire fut le sommeil. Le lendemain, quand ma tête fut un peu reposée, les événemens de la veille me parurent un songe; mais la faiblesse qui me restait de la violence et de la durée de ma

colère, ne m'en persuada que trop la réalité.

Il est encore problématique aujourd'hui, ce point de question, savoir si j'ai bien ou mal fait de me taire avec le docteur. Je persiste à penser que j'ai bien fait; car comment aller dire à quelqu'un : « Une femme » m'a tendu un piége dans lequel j'ai donné. » Cette femme, qui a voulu être ma maî- » tresse, était la vôtre, et je l'ignorais. » Cette femme vient de m'apprendre que » vous étiez mon père, et je l'ignorais. Je » quitte pour jamais cette femme, comme » de raison, et je vous prie, ô mon père! » de me pardonner un crime qui ne sau- » rait être le mien. »

Car voilà pourtant à peu près, en dernière analyse, tout ce que j'aurais pu lui dire. Qu'en serait-il arrivé? qu'il aurait été fâché que j'eusse connu sa maîtresse, et qu'il lui aurait pourtant fait grâce sans me pardonner; qu'il aurait été fâché que je connusse ma véritable naissance, puisqu'il m'en faisait un mystère; mais qu'il aurait fait grâce à l'indiscrète et coupable maîtresse, sans pardonner au fils innocent. En voici la preuve.

C'est à son dernier moment, arrivé beau-

coup trop tard, que la Louve, pour mourir comme elle avait vécu, se confessa au faible docteur de la niaiserie, c'était son mot, qui s'était passée entre elle et moi. Bien entendu qu'elle rassemblait toutes ses forces et toute sa connaissance pour arranger un roman vraisemblable, et qu'elle lui dit que je savais qu'elle était sa maîtresse et que j'étais son fils. Le bon docteur n'eut pas l'esprit de lui répondre : « Mais si cela n'arrêta point un jeune homme fougueux et plein du feu de son âge, cela devait vous arrêter, vous, femme raisonnable et mûre. Pourquoi donc avez-vous succombé? »

Il ne lui a pas porté cette botte, apparemment parce qu'elle se mourait, et qu'un médecin doit toujours ménager un mourant. Il est vrai que, s'il lui eût fait cette observation si simple, elle lui eût observé elle-même qu'elle se confessait, et à cela il n'y avait plus le petit mot à dire.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain qu'il se laissa encore conduire par son cocher, convaincu d'avoir partagé ainsi que moi, les faveurs et le lit de la signora, et qu'il garda treize ans entiers un ressentiment très-vif contre son fils, certainement bien moins coupable que le cocher;

car celui-ci savait que la signora qu'il conduisait tous les jours était la maîtresse de son maître; au lieu que j'ignorais absolument qu'elle fût la maîtresse de mon père, puisque je ne me connaissais pas ce père-là.

C'est à cette époque, c'est par cette hideuse circonstance, c'est à l'âge de près de vingt ans, que j'ai su quel était le sang qui coulait dans mes veines; et, s'il en eût été temps encore, cette découverte imprévue m'aurait fait rentrer dans la carrière abandonnée de la médecine; mais une autre destinée se préparait pour moi : c'était bien probablement la mienne, et rien ne pouvait m'y soustraire.

Je ne revis plus Morisse qu'une seule fois; et, malgré l'espèce d'attachement que j'avais pris pour cette jeune fille, je fus bien aise de terminer doucement avec elle : sa présence me rappelait des choses que je devais désirer d'oublier.

Je m'en souviendrai cependant toujours; mais d'autres affaires vont m'occuper, et je leur dois un autre genre d'attention.

Quelques jours après la rencontre du docteur chez la signora Lupa, j'étais dans ma cellule, profondément endormi : le sommeil était mon seul consolateur, et

j'en prolongeais les instans le plus qu'il m'était possible. Tout à coup je suis réveillé en sursaut par un bruit assez fort qui se fait à ma porte. J'ouvre les yeux : il était grand jour. « Qui est là? » — « Ouvre : c'est moi. » Je reconnais la voix de ma mère ; je passe en hâte une mauvaise robe de chambre, et je cours ouvrir. Ma mère entre, et referme soigneusement la porte. Elle me parut extrêmement triste ; ses yeux fatigués et un peu rouges annonçaient des larmes récentes et amères. Elle s'asseoit et garde un morne silence, en fixant la terre dans une attitude douloureuse. Je me place à côté d'elle, je lui prends les mains, je l'interroge avec le plus tendre empressement ; enfin elle parvint à pouvoir me répondre, et ce qu'elle me dit est encore de tout son poids sur mon cœur. « Mon ami, il y a deux jours que ton père n'a mangé. » — « Grands dieux ! » — « Ses ouvriers, qui ne sont point payés depuis long-temps, menacent de lui faire des affaires, et ne veulent plus travailler. Tout ce dont on pouvait disposer est épuisé. J'ai recours à toi, mon enfant. » — « Eh! que puis-je? » — « Tes amis, les grands que tu connais. » — « Mes amis! les grands! Ah! ma mère,

ne perdons point de temps. Où passez-vous la journée? » — « A Paris.... Heureuse si je puis repartir ce soir avec quelques secours pour ton malheureux père. » — « Voulez-vous m'attendre à dix heures précises au couvent de la Merci? » — « J'y serai. » — « Je m'habille et je sors. » — « Va, mon enfant, tâche de soulager ton père, le ciel te bénira. » — « Je vais tout tenter. » Ma mère m'embrasse et sort : je me hâte moi-même de partir.

Il est bien vrai que j'avais une montre d'or; mais elle était en gage chez Barnéond, rue des Écouffes au Marais. Je cours à la paume de Barnéond ; je trouve la femme, impitoyable créancière s'il en fut. Je lui expose le fait, et mon exposition, accompagnée de larmes, eût fendu le cœur à tout autre ; mais le cœur de madame Barnéond était bronzé. « Payez, on vous rendra votre montre. » — « Mon père a besoin de ma montre. » — « Qu'il paye ce que vous devez.... Ah bien oui! c'est bien moi qu'on enjôle comme cela. Ces petits messieurs viendront nous affronter ici, user nos balles, nos raquettes et notre temps, sans avoir un sou vaillant, et puis il leur viendra un père qui aura besoin des nantissemens dont

nous avons eu la précaution de nous pourvoir. Bernique. » J'étais au désespoir. Le petit mari, le meilleur des hommes arrive. Je le mets au fait, je l'attendris, et il ordonne à sa femme, avec sa petite voix bien douce, d'aller chercher ma montre. « Qu'est-ce qui nous paiera? » dit la méchante femme.—« Celui qui paie les bonnes actions, » dit l'honnête homme. Ma montre m'est rendue : je vole à la Merci; j'y trouve ma mère, et je lui remets ma montre, plus content que si l'on m'en eût donné une de diamans. « Je vais faire d'autres courses, lui dis-je; voulez-vous bien être à cinq heures précises chez moi ce soir? » — « Je n'y manquerai pas. »

Je cours au fauxbourg Saint-Germain; chez tous ces grands seigneurs, mes camarades de théâtre. Dans les différens châteaux que je venais de parcourir, je trouve des bouches pleines de mots, et des cœurs vides de sentimens. Je reviens le cœur plein de douleur, et les mains vides de secours.

Pendant ces courses fatigantes et nombreuses, l'heure du dîner était arrivée. Je me trouve, accablé de lassitude et de besoin, dans la rue des Boucheries. J'entre chez un fameux traiteur extrêmement achalandé,

où j'avais très-souvent mangé, et où j'étais fort connu.

Une jeune et jolie fille, nommée *Louison*, y était alors, et elle avait un talent incroyable pour gouverner cette maison, dont les détails étaient infinis. Elle seule conduisait tout avec une intelligence vraiment étonnante. Chaque fois que j'y avais été, elle m'avait servi avec un air d'affection qui avait provoqué la mienne, et ce ne fut pas sans plaisir qu'elle me revit; mais ce plaisir dura peu. Elle s'aperçut bien vite que j'avais un fonds de chagrin, et me questionna avec intérêt. Quelques larmes qui roulèrent dans mes yeux furent ma réponse. Elle me dit : « Vous ne seriez pas bien dans la salle, venez dans un cabinet. » Je la suivis. « Que voulez-vous pour dîner ? » — « Je n'ai pas faim, ma chère » (je mentais). — « Il faut manger. Je vais vous apporter quelque chose qui vous fera manger malgré vous; » et elle me sert avec une attention et un soin extrêmes. Enfin : « Qu'avez-vous ? » me dit-elle. Je refuse long-temps de répondre; mais, ému par ses questions touchantes, je suis trahi par ma sensibilité, et je révèle tout mon secret. Quand je lui dis que mon père n'a-

vait pas mangé depuis deux jours, que ma mère m'attendait à cinq heures, qu'elle me reverrait sans les secours que j'avais cru pouvoir lui promettre, elle pâlit, baisse les yeux, les relève, se croise les mains, s'écrie : « Ah ! mon Dieu ! est-il possible ? pas mangé depuis deux jours ! » Elle s'asseoit et fond en larmes. Ensuite elle se lève, me prend la main, la serre contre son cœur. « Achevez de dîner à votre aise. Il est encore de bonne heure : rien ne vous presse. Quand vous aurez dîné, allez chez vous. Où demeurez-vous ? » Je lui donne mon adresse. « C'est bon : j'y serai avant quatre heures et demie. » Et la voilà partie. Je dîne à la hâte, et m'en retourne chez moi attendre Louison et ma mère.

Louison arrive à l'heure dite. « Je m'échappe : j'aurais voulu pouvoir ne pas venir ; mais je n'ai personne de confiance, j'ai été obligée de venir moi-même. Je voudrais être plus riche. » Elle jette sur mon lit un gant de peau blanche, et elle veut s'enfuir. Je l'arrête. « Laissez-moi, j'ai affaire. » — « Louison, généreuse Louison ! » — « Il faut que je m'en aille. » — « Comment reconnaître....? » — « En ne me refusant pas, et en me plaignant de ne pou-

voir pas davantage. » — « Ange du ciel ! » et je la tenais encore contre mon cœur. Ma mère arrive, fronce le sourcil : « Je vous dérange. » — « Nullement, madame. Adieu, monsieur. » — « Voyez, ma mère ! cent écus que cette fille généreuse.... » Ma mère l'embrasse en pleurant. Louison s'enfuit, et ma mère consolée retourne à Saint-Cloud.

CHAPITRE IX.

Louison. — Ingratitude des grands. — Générosité. — Délicatesse. — Retour de la cassette. — Lettre d'Herminie.

L'ÊTRE qui a reçu de la nature une de ces organisations subtiles et délicates, qui s'électrisent facilement à l'aspect des charmes d'un sexe enchanteur, ne peut manquer d'être infiniment sensible à l'héroïsme d'une belle action. S'il éprouve un plaisir vif à détailler dans toutes ses circonstances le bonheur qu'il a dû quelquefois à l'amour, il n'en a pas moins à s'étendre sur le tableau touchant d'un acte généreux ; et son âme, dont la sensibilité est applicable à tout, jouit bien plus particulièrement encore dans ce dernier cas, parce que la bien-

faisance et la générosité sont plus directement de son ressort que les jouissances de l'amour et les plaisirs des sens.

D'après ces vérités incontestables, je vais causer un instant de Louison avec mon lecteur, qui, à coup sûr, n'en sera pas fâché.

Il est bon de savoir d'abord qu'il n'existait rien à cette époque entre Louison et moi qu'une innocente réciprocité de politesses, plus signifiantes que celles d'usage, parce qu'elles naissaient d'une certaine sympathie, qui, dès le premier moment, agit, comme on sait, sur des êtres *homogènes*, pour me servir de cette expression. Du reste, aucune particularité, aucun aveu; rien qui annonçât seulement l'aurore d'une liaison sentimentale. Louison, fort jolie, extrêmement appétissante, encore plus obligeante, avait tout d'un coup obtenu de moi ce sourire de l'âme, qui indique le plaisir qu'on trouve à voir un être qui nous va, qui nous convient, et qu'on croit connaître de tous temps, quand on le voit pour la première fois. Il est très-vraisemblable que j'avais à peu près fait la même impression sur elle. Mais rien de plus intime, je l'atteste, et pour cause. Je dira

plus, c'est qu'il n'y avait point eu de projets de part ni d'autre, et peut-être encore moins de la sienne que de la mienne.

Cela posé et indubitable, quelle idée n'aimera-t-on pas à se faire d'une jeune fille de l'état de Louison, qui, par pure sensibilité, avec le plus entier désintéressement, sans aucun espoir de récompense quelconque, autre que celle qu'elle trouvait dans son cœur, voit des larmes dans les yeux d'un fils, apprend l'infortune du père, et se sépare sans effort, sans ostentation, sans regret, du fruit de longues et pénibles épargnes! Oh! combien d'individus ont vu des couronnes sur leurs têtes auxquels il manquait le cœur de Louison!

Mettons maintenant à côté d'elle ces prétendus grands seigneurs, pour lesquels cependant j'avais fait quelque chose : et je n'avais absolument rien fait pour ma généreuse bienfaitrice.

Voyez-les m'entourer dans leurs châteaux, me combler de caresses intéressées, d'éloges insipides, de signes de familiarité, pour que je leur fasse répéter leurs rôles, ou que je me charge d'un mauvais *bouche-trou;* ou bien que je leur fasse des vers, des couplets pour leurs belles, ou même

des petites scènes pour une fête ou quelqu'à-propos imprévu. Comme ils sont bas! comme ils rampent gauchement! quel contraste ignoble avec leur morgue et leur hauteur habituelle! Mais ils ont besoin de moi, rien ne leur coûte. Voici qu'à mon tour j'ai besoin d'eux; je crois, dans un cas pareil à celui dont j'ai parlé, pouvoir sans humiliation demander un service à ceux à qui j'en ai rendu; ce n'est cependant qu'en tremblant que je me présente et que je m'explique. L'un est au désespoir : il a fait une acquisition qui l'a laissé à sec; l'autre a prêté à une parente tout ce dont il pouvait disposer; un troisième s'écrie : « Ah! que n'êtes-vous venu hier! que je m'en veux de m'être mis à découvert! » Celui-ci propose d'attendre une huitaine, et mon père n'a pas mangé depuis deux jours! celui-là tout bonnement me fait refuser sa porte; tous enfin trompent mon espérance, m'éconduisent au nom de la plus lâche ingratitude, et Louison me sauve! J'ai fait là une douloureuse école, mais elle est pardonnable : je n'avais que vingt ans, et mes yeux inexpérimentés n'avaient vu que l'écorce brillante de cette fausse grandeur. Je n'ai su qu'à ce moment que ces êtres si

fastueux ressemblaient aux statues de leur jardins qu'on aurait couvertes de leurs pompeux vêtemens.

Dès le lendemain de cette aventure, je retournai à l'auberge de Louison. Je lui portais un titre qui pût dans tous les temps lui répondre de sa somme si généreusement avancée. Je dînai dans le cabinet de la veille. Louison, toujours attentive, m'y servit parfaitement bien ; mais, toujours délicate, refusa absolument mon billet. Elle faisait à ce sujet un raisonnement fort simple, et pourtant bien peu commun. Voici le dilemme qu'elle employait pour me prouver que ce papier lui était absolument inutile. « Ou vous pourrez vous acquitter un jour, ou vous ne le pourrez jamais. Si vous le pouvez, vous le ferez, j'en suis sûre : je n'ai donc pas besoin de votre billet. Si vous ne le pouvez pas, à quoi voulez-vous qu'il me serve? me croyez-vous capable d'en faire usage pour vous forcer à donner ce que vous n'auriez pas? j'espère que vous avez une meilleure idée que cela de moi. Quant à ma famille, dont vous me parlez, elle n'a rien à voir ni à prétendre dans le produit de mon travail. Je n'ai pas tant à me louer d'elle que vous le croyez bien ,

et je vous déclare que si j'étais riche et prête à mourir, j'aimerais mieux vous faire mon héritier qu'un seul de mes parens. »

Je ne pus m'empêcher de sourire et l'embrassai bien tendrement. Elle me rendit mon baiser en me disant : « Comme il est doux de voir dans la joie ceux qu'on a vus la veille dans les larmes! » — « Surtout quand on les a essuyées de sa propre main, dis-je en prenant la sienne, et en y imprimant un baiser brûlant de reconnaissance. La sensible Louison se jeta à mon cou : nos bouches et nos pleurs se confondirent; mais pour cette fois c'étaient ceux du bonheur. Oh! une bonne action est le parfum de l'âme.

La loi que je me suis imposée d'être vrai, m'ordonne d'avouer que la bienfaisance d'une part et la reconnaissance de l'autre nous avertirent, Louison et moi, qu'un autre sentiment couvait en nous depuis longtemps à notre insu, et cet événement nous mit dans la confidence de nos cœurs.

Ce ne fut pas tout d'un coup que la chose se déclara; mais nous nous voyions très-souvent, et chaque entrevue ajoutait tellement à ce besoin secret que nous avions l'un de l'autre, que quand nous avions

passé un jour sans nous voir, nous nous disions le lendemain que la veille il nous avait manqué quelque chose.

Cependant une délicatesse mutuelle nous tenait en respect. Je puis juger des raisonnemens de Louison par les miens à moi-même. « Je m'aperçois bien, me disais-je, que Louison a de l'amitié pour moi, et je sens que j'en ai infiniment pour elle ; mais en pressant son cœur de s'entendre avec le mien, n'est-ce pas encourir un reproche bien grave, et que je ne pourrais m'empêcher de me faire moi-même ? Louison m'a prêté son argent : faut-il que je lui demande encore sa personne ? Jusqu'ici ce n'est qu'un service que tout honnête homme peut accepter : si je vais plus loin, j'aurai donc l'air de me faire payer de mon amour ? »

Oh ! cette idée me révoltait au-delà de l'expression. De son côté Louison, qui me l'a avoué depuis, raisonnait à peu près dans le même sens, et se disait : « Si je laisse apercevoir à M. D*** le penchant qui m'entraîne vers lui, comme il croit m'avoir quelque obligation, il n'osera me faire sentir que son cœur ne peut être à moi ; il feindra un sentiment qu'il n'aura pas, et j'aurais l'air de me faire payer d'un

léger service que je suis trop heureuse de lui avoir rendu. »

Ainsi le service même qui avait rapproché nos cœurs était précisément ce qui éloignait nos personnes, et jamais peut-être les dix-huit ans de la jolie Louison et mes vingt ans n'auraient eu un instant de liaison étroite ensemble sans l'événement qui suit.

Un matin, comme je me préparais à sortir, je vois entrer dans ma chambre un homme que je reconnais pour le courrier de Rennes. Après les premiers complimens, je suis on ne peut pas plus étonné de le voir tirer de sa poche un paquet qu'il me remet et qui n'était rien autre chose que la boîte. Ce digne homme avait fait à Rennes toutes les perquisitions imaginables. On y avait bien connu madame de K...lec ; mais elle n'y était plus depuis long-temps, et on la croyait partie pour les îles, où elle avait des possessions, avec ses deux enfans.

Avec ses deux enfans ! je ne lui en connaissais qu'un. Je le dis à mon courrier : il n'en savait pas davantage. Il avait cru devoir alors me rapporter la cassette, et je crus devoir la reprendre. Je voulus payer

le brave messager : il me dit en souriant qu'il était plus que récompensé de sa peine, et me quitta. L'air dont il venait de parler de sa récompense me fit naître quelques soupçons qui ne tardèrent pas à être éclaircis.

J'ouvris précipitamment la boîte : je trouvai tout dans le même état où je l'avais mis, à ce qu'il me semblait; mais quand j'eus ôté les quatre étuis, je trouvai dessous un lit de coton qui n'y était pas avant le renvoi de la boîte, un papier plié en carré, et quelque chose de solide dedans. J'ouvris, et le papier contenait une lettre avec le portrait d'un enfant mâle de l'âge de quatre ans à peu près, et beau au-delà de toute idée comme de toute expression. Le mélange des traits de cet enfant qui semblait tenir beaucoup d'Herminie et un peu de moi, me donna tout d'un coup la clef de certains mots énigmatiques, ou échappés à cette adorable femme dans nos conversations, ou contenus dans ses lettres.

N'essayons pas, non, n'essayons pas de peindre la millième partie des sensations qui firent de mon cœur une espèce de cahos d'amour paternel, de tendresse, de

reconnaissance. Tout ce qui pouvait s'y débrouiller le plus facilement, c'était une de ces joies enivrantes qui viennent par étouffantes bouffées, et qui vraiment avoisinent la démence. On sent bien que le principe de cette joie n'était nullement le retour de l'or et des diamans auxquels je ne pensais seulement pas; mais la douceur d'être père, d'avoir un gage de la tendresse de mon Herminie, le portrait de l'intéressante créature, tracé peut-être de la main même de sa mère, de cette femme si généreuse, si délicate, si aimante. Oh! tout cela me transportait hors de moi et m'ôtait jusqu'à la force d'ouvrir sa lettre. Je la lus enfin.

« O mon sensible ami, je m'attendais à » recevoir tôt ou tard le message qui me » parvient aujourd'hui. Je connaissais assez » l'elévation de ton âme pour être sûre » qu'une noble fierté me renverrait ce que » ma tendresse prévoyante t'avait offert. » Te voilà donc quitte envers toi-même : » aussi n'est-ce plus à toi que j'adresse » cette boîte, que j'ai eu tant de plaisir à » voir revenir entre mes mains. Ecoute » bien ce qui va suivre. »

» Pardonne, mon digne ami, l'aveu que » je te fais aujourd'hui : il eût été inutile

» dans le temps et n'eût servi qu'à t'affli-
» ger gratuitement.

» Apprends donc que mes visites à la
» campagne de ton père eurent encore un
» autre motif que l'amour. Je voulais voir
» par moi-même si ce qu'on me disait de
» son luxe et de ses dissipations était vrai.
» Sans que tu t'en doutasses, je m'infor-
» mais de tout ce qui pouvait t'intéresser.
» Je n'eus pas de peine à prévoir, ainsi que
» tout Paris, la ruine prochaine de ton
» père. Ce fut alors que je déposai la boîte
» entre tes mains. Relis attentivement le
» *post-scriptum* de la lettre qui y était ren-
» fermée, tu y verras un aperçu de ce que
» je pensais.

» Maintenant que tu as rempli un de-
» voir, il faut, mon ami, en remplir un
» autre qui n'est pas moins sacré.

» J'ai eu un entretien sérieux avec le
» courrier chargé de la boîte. Voici ce qu'il
» m'a appris, et ce que tu dois savoir en-
» core mieux que lui et moi. Ton père est
» dans une crise déplorable, et par sa faute.
» Je t'afflige ; mais je te dois la vérité. Son
» malheur est sans remède : le courrier le
» sait de l'ami de ta famille, M. Tav...eau
» son supérieur, qui lui parlait du renvoi

» généreux que tu me faisais de la boîte,
» dont tu n'osais pas te servir, même pour
» secourir tes parens, parce que ce qu'elle
» contenait ne te semblait pas t'appartenir.

» Eh bien! mon tendre ami, disposes-en
» maintenant comme de ta propriété; c'est
» ton fils, c'est ton joli enfant qui t'en prie
» par l'organe de sa mère. Vois-tu dans son
» portrait qu'il m'a été si doux de tracer
» pour toi, vois-tu comme il joint ses petites
» menottes, vois-tu comme son œil a l'air
» suppliant! Eh bien! mon ami, c'est qu'il te
» prie instamment de ne pas dédaigner le
» petit présent qu'il t'envoie.

» Quant à l'usage, c'est sa mère qui va te
» le prescrire et qui veut être obéie. Je te
» connais, mon ami; tu n'aurais rien de
» plus pressé que de porter tout à ton
» père, que je ne nommerai plus impru-
» dent, puisqu'il est malheureux. Mais,
» songe que ce serait porter des alimens à un
» incendie dévorant; et, en croyant faire
» du bien, tu ne ferais qu'irriter le mal,
» parce que ton père ne ferait pas, de ce
» que tu lui sacrifierais, l'usage que dicte-
» raient et la raison et le besoin de ses af-
» faires.

» Voici donc la conduite sur laquelle je

» compte, au nom de notre amour cimenté
» par la nature, au nom de la mère et de
» l'innocent enfant.

» Tu conserveras pour ton usage la moitié
» de la somme contenue dans la boîte. Les
» diamans valent au moins deux mille écus:
» tu les échangeras contre de l'argent, qui
» te devient plus nécessaire, et tu garderas
» cet argent (songe que ceci est un ordre).
» Surtout le plus gand secret avec tout le
» monde.

» Aussitôt que tu auras revu le courrier,
» tu te transporteras à la manufacture de
» ton père (tu vois que je suis instruite);
» tu demanderas un entretien au chef des
» ouvriers; tu t'informeras de ce qui leur
» est dû; tu l'acquitteras en tout ou en
» partie avec les cent louis consacrés à ton
» père, comme nous en sommes convenus.
» Tu te feras donner des quittances de tout
» ce que tu auras payé aux ouvriers. Si les
» cent louis ne suffisent pas, l'à-compte
» qu'ils auront reçu leur fera prendre pa-
» tience. S'il y a de l'excédant, tu passeras
» chez les fournisseurs de la maison; tu ver-
» ras ce qu'on peut devoir en pain, en ali-
» mens, en choses de première nécessité, et
» tu diras aux fournisseurs de venir à telle

» heure, ils n'y manqueront pas : tu seras
» présent ; ton père, gêné comme il est,
» souffrira à leur aspect ; tu lui remettras
» alors une somme suffisante pour conten-
» ter ou pour apaiser cette autre espèce
» de créanciers : tu diras tout bas à ton
» père que tu as trouvé des amis, et tout
» haut, pour ne pas l'humilier devant ce
» monde, que tu as reçu telle somme pour
» lui.

» Par ce moyen, en remplissant le de-
» voir d'un bon fils, tu seras sûr au moins
» que l'emploi de ton argent aura été utile.
» Au lieu que si tu allais porter à ton père
» une somme aussi considérable, il ne paie-
» rait point, ou presque point, et dissipe-
» rait, suivant sa coutume, en frivolités,
» des deniers si nécessaires à l'arrangement
» de ses affaires. Quelque temps après, tu
» en feras encore autant d'une portion du
» produit des diamans ; mais, passé cela,
» je t'ordonne expressément de mettre des
» bornes à ton dévouement, et de garder
» pour toi le reste du présent de ton en-
» fant.

» Comme il est joli, mon tendre ami !
» comme il est déja sensible ! comme il
» promet d'être bon un jour ! Hélas ! chère

» idole de mon cœur (car tu l'es toujours),
» conviens que ce n'est pas sans raison que
» j'ai tant desiré d'être mère! Quelle serait
» aujourd'hui ma consolation, si je n'avais
» pas sans cesse sous les yeux cette image
» vivante de tout ce que j'aime? Il n'a con-
» nu que le sein et le lait maternels, ce joli
» amour; aussi aime-t-il bien tendrement
» sa bonne maman. Oh! si tu pouvais un
» jour, si le sort.... Qui sait?.... Pourquoi
» fermer son cœur à l'espérance?..... Ce
» serait alors qu'il ne manquerait plus
» rien au bonheur de ta bien fidèle et bien
» tendre HERMINIE.

» *P. S.* Il me serait bien doux de renouer
» un commerce de lettres avec le père de
» mon Théodore; mais je ne l'exige pas.
» Tout ce dont je te prie, c'est de te sou-
» venir de ton amie dans le cas où la for-
» tune te condamnerait à de trop rudes
» épreuves; et, si tu consens à m'écrire, de
» me faire parvenir tes lettres par l'hon-
» nête courrier qui a la confiance de ton
» ami et qui mérite la nôtre. Ce brave
» homme a pris, je crois, de l'attache-
» ment pour nous et nous servira bien.
» Mille et mille tendres baisers de la part
» d'H...., de Théodore qui les donne à

» ton Herminie pour toi. Sans adieu ; » oui, sans adieu, mon ami. Je ne puis » finir ma lettre, je ne puis te quitter. » Auras-tu autant de plaisir en la lisant » que j'en ai à l'écrire ?... Mon digne mes- » sager attend. Allons.... finissons.... Toute » à toi jusqu'au dernier soupir. »

Je pense que tout le monde trouvera, ainsi que moi, qu'il serait difficile de réunir plus d'âme, plus de générosité, plus de bon sens, plus d'amour, plus de véritable héroïsme sous tous les rapports, qu'on n'en rencontre dans cette intéressante épître. Il n'y avait pas un seul mot qui ne fût marqué au coin de la raison la plus sage et de la délicatesse la mieux calculée. Tout était à sa place, tout était prévu ; je n'avais qu'à suivre la marche indiquée, et c'est bien aussi ce que je me proposai de faire. Je commençai enfin à regarder la boîte comme ma propriété. Je passai, sans exagération, plus d'une heure à lire et relire cette lettre, chef-d'œuvre de sensibilité ; à baiser et rebaiser les portraits de l'adorable mère et du charmant enfant. Jamais, non, jamais tant de bonheur à la fois n'avait assiégé mon âme : elle n'y pouvait suffire. Que de jouissances délicieuses,

ô mon cher lecteur ! comptons, je vous en prie, comptons-les ensemble. Je vais payer Louison d'abord, hein ! n'est-ce pas? je le dois, je le veux. Ensuite la bonne madame de la Magd.... De là je loue un cheval, je m'en vais à Saint-Cloud, chez mon père, et demain les cent louis. Oh ! demain ! que ne suis-je à demain.

CHAPITRE X.

Dettes payées. — Partie de paume. — Bonheur imprévu. — Je pars. — Rencontre. — Nouvelles de ma sœur. — J'arrive.

Madame de la Magd.... demeurait rue du Four Saint-Honoré, à deux pas de chez moi. Mon opération de ce côté fut prompte : je devais peu de chose, et j'éludai les questions sur la ressource qui me mettait en état de m'acquitter sitôt. L'intérêt que cette digne bienfaitrice prenait à moi la rendait curieuse jusqu'à la surveillance; mais s'étant souvent aperçue que ses questions, un peu trop fréquentes, me donnaient un peu de noir dans l'humeur, elle eut le bon esprit de sentir que le plaisir qu'elle avait de me donner à manger ne lui donnait aucun droit d'entrer dans

mes affaires; elle se renferma dans son cercle, et voulut bien n'en plus sortir.

Ayant terminé avec elle, je courus chez Louison, que je ne trouvai point. Alors j'allai jouer à la paume rue Mazarine, jusqu'à l'heure du dîner.

Serait-il donc vrai, ce proverbe qui dit qu'un bonheur ne va jamais sans un autre? Pourquoi pas? Mais ce n'est point ici la place d'une dissertation.

J'arrive chez Masson. Une grande partie s'arrangeait : il manquait un joueur. Masson, me voyant arriver, s'écrie : » Voilà notre homme. » — « De quoi s'agit-il? voyons. » — « De primer avec monseigneur le duc d'Orl..., contre, etc. »

C'était une partie de cinq cents louis. Je dis tout bas à Masson : « Je ne joue pas d'argent. » — « Jouez toujours. Tenez vingt-cinq louis de pari : on est là pour vous. En cas de perte, il ne vous en coûtera rien; si vous gagnez, vous êtes d'un quart dans le pari. » — « A la bonne heure. »

La partie se fait : nous gagnons (j'étais de la jolie seconde force d'amateur). M. d'Orl. gagne deux mille louis en trois parties que nous emportâmes de suite, et

deux cents louis de pari, parce qu'on avait poussé en voyant la veine de notre côté, et que tout avait été tenu. Il me revenait donc cinquante louis pour mon quart et pour ma sueur; car j'avais mis tout mon savoir et toutes mes forces en jeu.

J'étais à me chauffer dans la chambre des joueurs, lorsqu'un page vient me dire que monseigneur m'attendait dans l'appartement où il se délassait. Je représente que je suis dans un désordre qui ne me permet pas de me montrer. Il faut obéir : j'arrive, et je reste seul avec le duc d'Orl.

« Vous avez joué comme un ange, monsieur, me dit avec franchise et loyauté cet homme justement aimé; je serai enchanté que vous soyez de nos parties quand vos affaires vous le permettront. » Ensuite, s'avançant vers une table couverte de louis, tant découverts qu'en rouleaux, il prend un de ces derniers, et me le donne, en me disant : « Vous m'avez fait gagner deux mille louis : ce n'est pas trop, je crois, de vous en offrir le vingtième, que je vous prie d'accepter. »

Une reconnaissance muette, et force révérences, voilà ma réponse. Je me retirai avec mes cent louis, qui, joints à

mon gain du pari, m'en formaient cent cinquante. La tête me tournait : de ma vie je n'avais vu tant de louis. Je me hâtai de me sécher, de me rhabiller; et je courus chez ma généreuse Louison, impatient de lui raconter ma dernière bonne fortune, l'autre devant rester sous le voile du plus sombre mystère.

Je mourais de fatigue et de faim. L'or dont j'étais chargé me pesait beaucoup. Du plus loin que je vis mon obligeante petite amie, je lui criai : « Un cabinet. » Elle sourit, et en prit le chemin : je ne tardai pas à la suivre.

Là sans autre forme de procès, je l'embrasse de toutes les forces de mon âme, et vidant mes poches, plus chargées qu'elles ne l'ont jamais été depuis, je lui dis : « Tiens, vois, mon ange, comme tu m'as porté bonheur : voilà ce que je viens de gagner ! » — « Pas possible ! » — « Très-possible ; » et je lui raconte le fait. — « Que je suis donc heureuse de ne pas m'être trouvée ici ! » — « Ah ça ! mon enfant... » — « Je vois que vous allez me faire du chagrin. » — « De te rendre ce que tu as bien voulu m'offrir dans le moment le plus douloureux de ma vie ! As-tu eu du cha-

grin en me prêtant ton argent? » — « Oh, dieux! » et le bonheur était sur toute sa jolie figure. — « Eh bien! pourquoi en aurais-tu quand je te le rapporte? » — « C'est que.... » — « Quoi! c'est que? » je n'en avais pas besoin sitôt. » — « Ma bonne et digne amie, le voilà, ton argent; mais je ne te rends pas l'image de celle qui me l'a prêté, ni le souvenir de la bonne action. C'est là! ajoutai-je en pressant mon cœur, c'est là qu'ils sont tous deux pour n'en jamais sortir. » Nous nous jetâmes spontanément dans les bras l'un de l'autre; nos larmes d'attendrissement se confondirent; et peut-être sentîmes-nous en ce moment au fond de nos cœurs, que le lien du service rendu, qui se relâchait en quelque façon par l'acquit de la somme, en resserrait secrètement un autre cent fois plus doux. C'est ce que la suite expliquera.

« Ce n'est pas tout, lui dis-je, il faut que j'aille ce soir chez mon père. Tu vas me donner bien à dîner, car j'en ai grand besoin; ensuite tu me feras venir un bottier avec des bottes toutes faites, à peu près à la taille de ma jambe; ensuite tu enverras un garçon de l'auberge me

louer un bon cheval pour deux jours; coûte qui coûte; ensuite tu voudras bien me garder ces cent louis-là jusqu'à ce que je te les redemande. « La pauvre enfant ne voulait pas de cette dernière commission. On pouvait la voler.... Ne pouvait-on pas me voler bien mieux encore? et ne pouvais-je pas me voler moi-même en faisant quelque étourderie? Enfin je vins à bout de ses scrupules. J'eus un bon dîner, de bonnes bottes, un bon cheval; j'embrassai Louison, et je partis pour me rendre chez mon père.

Il était encore de bonne heure. Je me pavanais dans le bois de Boulogne sur mon cheval, qui était assez beau pour un cheval de louage, lorsque je vois venir d'assez loin, sur un palefroi bien plus beau que le mien, un preux chevalier bien armé et suivi de son écuyer.

Je me crus au temps de Galaor et d'Amadis; mais comme je ne cherchais point les aventures, je détournai mon dextrier de la route du chevalier qui venait droit à moi, et je pris un autre sentier. Le preux croise le chemin, et vient dans le même sentier que j'avais choisi. « Allons, dis-je en moi-même, voilà qui est

fini, je vois qu'il en faut découdre; » et je me recommande à Dieu et à ma dame, et je me raffermis sur les arçons. Dans cette contenance fière, je m'avance. Or, comme le chevalier inconnu n'avait ni casque ni visière, je ne fus pas médiocrement surpris de voir en lui, quand je suis à une distance convenable, mon compagnon de fortune dans les jardins de Popincourt. Il m'avait distingué le premier, et voilà pourquoi il avait pris le même sentier que moi pour venir à ma rencontre.

On juge bien que la plus grande politesse fut déployée de part et d'autre dans cette entrevue inopinée. Il paraissait reprendre le chemin de Paris, et me demanda civilement où je portais mes pas. Je lui dis que j'allais passer un jour ou deux chez mon père. A ces mots il soupira, et m'offrit, n'étant pas pressé, de m'accompagner un bout de chemin.

L'air triste qu'il venait de prendre tout à coup me fit accepter sa proposition avec empressement: j'étais envieux d'en savoir la cause. Il ne me fit pas attendre. Il dit à son écuyer, c'est-à-dire à son domestique, d'aller au pas dans une autre route voisine, ne se souciant pas d'être entendu ; et

quand il crut pouvoir parler, il me dit, le cœur un peu oppressé : « Avez-vous des nouvelles de mademoiselle votre sœur ? » — « Aucune depuis son évasion du couvent de Popincourt. » — « Ah, M. D***! me dit d'un ton pénétré cet aimable jeune homme, quel être inconcevable ! quelle tête en démence, que celle de la malheureuse Sophie ! Vous ignorez donc absolument son sort ? » — « Absolument. » — « Eh bien ! apprenez qu'elle est encore une fois à la Salpêtrière. » — « Eh ! comment cela, grand Dieu ? » — « Le voici. Vous savez qu'elle trouva le moyen d'escalader les murs de son couvent ? » — « J'en sais trop, » dis-je en donnant un libre cours aux larmes amères que m'arracha le souvenir de cet affreux événement. — « Pardon, me dit-il affectueusement; je renouvelle des douleurs bien fraîches encore ; mais je n'en parlerai que le moins qu'il me sera possible. La nuit même de notre second rendez-vous, rien n'était facile comme l'évasion des deux amies ; je le représentai à votre sœur : si elle m'eût écouté, aucun malheur ne serait arrivé, et la terre posséderait encore un ange adorable que le ciel lui a envié. » — « Oh

par pitié, par grâce, épargnez-moi. » — « Je me tais... Votre opiniâtre et romanesque sœur trouva que cette évasion était trop aisée : il lui fallait du gigantesque, du merveilleux ; elle trouvait ignoble de n'avoir aucun risque à courir, et puis elle colora son refus du prétexte que son amie n'était pas encore bien décidée à la fuite. Il fallut donc y renoncer pour cette fois.

» Enfin, vous savez le reste jusqu'à sa désertion inclusivement. Je lui avais loué une maison isolée et charmante dans un des beaux environs de Paris. Nous menions, dans ce délicieux séjour, une vie à laquelle les béatitudes célestes sont à peine comparables; mais cette vie était uniforme. Sophie, la capricieuse Sophie la trouva d'un insipidité, d'une monotonie, d'un ennui à périr ; et, au bout de quelque temps, ce fut des scènes très-sérieuses. J'étais jaloux ; je l'avais enfermée dans un sérail : bientôt je la cacherais dans les catacombes. Que sais-je enfin ? Je l'aimais, ou plutôt j'en étais idolâtre, et je le suis encore, quoique je sente parfaitement qu'il n'est pas en elle de me rendre heureux, ni moi, ni d'autres. Après bien

des représentations inutiles sur la publicité de sa dernière aventure, sur les dangers auxquels elle s'exposait en reparaissant dans le monde, et mille autres bonnes raisons, il fallut céder. Elle voulut être conduite à l'un des grands spectacles de Paris. Encore, si elle eût consenti à se placer dans des loges grillées : on arrive enveloppée de coiffes, on s'en retourne de même et l'on ne risque rien. Mais non, c'était l'évidence qu'il fallait à son amour-propre. Les premières loges les plus en vue, où elle se faisait encore remarquer à dessein par un étalage de parures, de gestes animés et de conversations bruyantes avec toutes ses voisines et voisins. Le moyen de n'être pas enfin découverte ! Je souffrais le martyre ; chaque spectacle était un supplice pour moi. »
— « Mais que ne vous opposiez-vous....? »
— « Le pouvais-je ? » — « Les invectives les plus insultantes, les menaces les plus alarmantes; des cris, des fureurs inconcevables, voilà ce que je recueillais de mes sages remontrances. Un mot d'ailleurs répond à tout : un autre l'aurait quittée peut-être, et il eût bien fait : mais je l'ai-

mais, j'en étais fou, et la vie eût été pour moi le néant sans elle.

» Enfin, elle en fit tant, elle commit tant d'imprudences, qu'un soir, comme nous allions rentrer à notre campagne, nous la trouvons investie. Le mot fatal est prononcé. Sophie est arrêtée : elle m'ordonne de la secourir ; et, malgré le nombre, je n'avais pas eu besoin de sa provocation pour essayer de la sauver ; mais l'homme sage qui commandait la troupe, me dit avec beaucoup de ménagement : « Monsieur le comte, épargnez-vous une rébellion inutile : vous êtes généralement aimé et estimé ; ne perdez pas, croyez-moi, par une imprudence qui ne vous servirait à rien, deux sentimens si favorables ; conservez-vous pour mademoiselle, et soumettez-vous à une juste autorité. » Alors il s'approche de mon oreille, et me dit tout bas où il la conduisait ; puis, reprenant la parole : « Mon devoir est de mener mademoiselle à sa destination ; le vôtre sera de l'en tirer si vous pouvez, par le crédit que vous avez, et que vous ferait perdre une plus longue résistance. » Un discours aussi sensé me rendit à moi-même. Je consolai la mal-

heureuse captive de tout mon pouvoir; mais vainement. Elle me demandait à grands cris où on la conduisait ? — « Vous le saurez. » Elle voulait que je l'accompagnasse; elle fut refusée, et elle partit en vomissant les plus terribles imprécations.

» C'est ainsi que je perdis cette femme, qui, avec mille moyens de plaire, aurait pu se faire l'existence la plus fortunée, mais dont l'imagination ardente, toujours en délire, toujours agitée par je ne sais quel mauvais génie, finira par faire le plus misérable des êtres. Vous comprenez bien que j'ai déjà tenté l'impossible pour la tirer de ce lieu infâme. Amour à part, la compassion seule m'en aurait fait une loi; mais je n'ai pu réussir à rien. Il faut la mainlevée de ses parens, qui, pour cette fois, sont puissamment en force contre elle. Je ne vois que vous qui puissiez venir à son secours. » — « Comment cela ? Ce serait, malgré tous ses torts, une grande douceur pour moi, qui ne puis m'empêcher de l'aimer et de la plaindre. » — « Je vous reconnais bien là, me dit-il en me serrant la main; je vous ai cherché dans tout Paris; je n'ai pu vous décou-

vrir, votre adresse m'étant absolument inconnue, ainsi que vos sociétés. » (Il fallut le croire; puisqu'il le disait; je n'étais pas difficile à trouver, étant répandu dans toutes les sociétés de son rang. Non, je pense qu'il ne m'avait point cherché, bien convaincu qu'au fond de mon âme je ne pouvais approuver la conduite de ma sœur; et s'il m'a abordé dans le bois de Boulogne, c'est, ou qu'il a cru ne pas pouvoir faire autrement, ou par une inspiration subite.) Quoi qu'il en soit, il continua :

« Puisqu'on vous a laissé ignorer le sort de votre sœur, il est très-vraisemblable qu'on vous suppose bien loin d'approuver la sévérité dont on use à son égard. » — « Vous avez deviné, et l'on a raison; je n'approuve pas plus cette sévérité que les torts qui la provoquent; mais que puis-je faire? voyons. » — « Vous pouvez dire que vous venez d'apprendre la nouvelle détention de votre sœur dans un lieu d'opprobre, qui flétrit la famille encore plus qu'elle; car la famille agit de son plein gré, et la déplorable victime obéit à la force. Vous n'aurez pas de peine à trouver dans votre âme sensible les argumens con-

venables pour plaider et gagner la cause d'une sœur, bien coupable, sans doute, mais bien opprimée, et peut-être trop rigoureusement punie. » — « Vous avez eu raison, monsieur, de compter sur mon empressement à la servir; et j'engage ma parole de tout tenter pour changer son sort. Maintenant, comme il est probable que vous serez bien aise d'avoir quelques nouvelles du succès de ma médiation; quel qu'il soit, où et à qui pourrai-je les adresser? » — « Au comte de F....ol, place Vendôme. » — « Mille grâces. » — « C'est moi, monsieur, qui remercie mon étoile de m'avoir conduit aujourd'hui au bois de Boulogne, pour y promener mes tristes rêveries. Vous voilà près de la maison paternelle; je vous quitte, et j'emporte avec moi une lueur d'espérance qui me fuyait depuis bien long-temps. »

A ces mots, il se sépare de moi, et j'emploie le reste du chemin que j'avais à faire, à réfléchir au moyen de délivrer ma sœur de son odieuse prison. Je pensai d'abord à profiter de la crise où se trouvait mon père, pour lui arracher la grâce désirée; mais je ne tardai pas à rejeter cette idée avec une espèce d'horreur. Grand Dieu! mettre un

prix au service que je me trouvais si heureux de rendre ! Faire violence à mon père, et lui dire avec une audace révoltante : « Délivrez ma sœur, ou je vous laisserai périr. » Je frémis d'en avoir eu la pensée. L'insinuation, la douce instance de l'amitié fraternelle, les moyens de l'âme enfin, voilà ceux qui convenaient à la négociation et les seuls qui me convinssent à moi-même, et ce fut à ceux-là que je m'arrêtai. Je me promis aussi de faire valoir l'observation du comte de F....ol, sur la tache que l'opprobre du lieu de détention ne pouvait manquer d'imprimer à la famille; enfin je disposai mon plan dans ma tête, me préparant à saisir l'occasion la plus prochaine et la plus favorable pour le mettre à exécution, et j'arrivai un peu avant la nuit noire chez mon père, où je fus reçu avec tendresse, mais où j'eus la douleur de voir sur tous les visages des traces d'une consternation profonde et d'un chagrin qui avait déjà fait de funestes progrès.

Mon cœur se serra; je vis le moment où, sans égard pour les sages conseils d'Herminie, j'allais me livrer à toute ma sensibilité, et faire un mal irréparable pour donner une consolation d'un moment. Par

bonheur la réflexion vint à mon secours. Je pris néanmoins un air ouvert, et je dis que je venais avec empressement, parce que j'avais des nouvelles assez bonnes à donner avant peu, et que je ne quitterais probablement pas Saint-Cloud sans y laisser un peu plus de tranquillité.

Le ton franc et consolateur que j'avais pris, rendit un peu de sérénité à ces fronts chargés des nuages de l'affliction. On trouva le moyen de préparer un fort bon souper. M'étant informé à la jardinière, qui avait suivi mon père à Saint-Cloud, de ce qui pouvait manquer, elle m'avoua qu'il n'y avait pas de vin. Je lui donnai de quoi en avoir tout d'un coup une certaine quantité; du reste, des œufs, de la salade, du fromage, une volaille qu'on tua sur-le-champ (mon père avait toujours une basse-cour); tout cela forma un fort honnête repas, pendant lequel on me remercia beaucoup de ce que j'avais fait quelques jours auparavant. Je coupai cette gênante conversation par des questions sur la manufacture. On me répondit que les ouvriers, ayant reçu un à-compte, avaient repris leurs travaux et avaient promis de prendre patience. — « Étaient-ils exacts? Viendraient-ils le len-

demain ? » — On me l'assura ; et j'allai prendre du repos, avec la douce certitude qu'on en prendrait aussi dans la maison un peu plus que de coutume.

Je ne pus cependant, avant de m'endormir, arrêter le cours de certaines réflexions sur l'état actuel de ma famille, comparé à sa splendeur passée. Ce qui les rendait plus douloureuses, c'est que la joie que j'allais répandre dans la famille n'était qu'éphémère ; que je n'apportais vraiment qu'un palliatif; mais ce palliatif était quelque chose ; et enfin la douceur du moment présent fit taire en moi les craintes de l'avenir.

CHAPITRE XI.

Affaires arrangées. — Contentement universel. — Tentative inutile. — Retour à Paris. — Louison dans ma cellule.

Instruit de l'heure à laquelle les ouvriers se rendaient aux ateliers, je me levai de grand matin ; et comme leur chef y était toujours le premier, que d'ailleurs il logeait dans la maison, j'allai le trouver.

C'était un nommé Gouffier, un honnête homme, qui avait jadis eu chez mon père

l'inspection des ateliers des fleurs artificielles dont j'ai parlé dans la première partie. Il était en tout point digne de la confiance qu'on avait en lui. Son caractère doux et prudent avait retenu quelques mutins qui entraînaient les autres aux voies de rigueur et à la désertion. J'allai donc causer avec lui, et, lui disant ce dont il était question, je fus bientôt mis au fait de tout ce qu'il m'importait de savoir. Je vis tous les comptes, et ce qui avait été payé et l'arriéré.

Qu'on juge de ma satisfaction, lorsque je vis que cet arriéré n'était que de deux mois, et ne se montait en tout qu'à quarante louis. Je fis venir tous les ouvriers les uns après les autres; je les payai, moyennant leur quittance pour solde; je grondai un peu ferme ceux que je sus avoir été les boute-feu; je leur fis sentir que mon père était un honnête homme qui les avait toujours comblés de bontés; que s'il éprouvait, comme tant d'autres, des momens de malheurs il ne fallait pas le rendre plus malheureux, en l'abandonnant; que refuser de travailler c'était agir contre eux-mêmes, en le mettant dans l'impuissance de s'acquitter avec eux; enfin je leur dis

beaucoup de fort bonnes raisons; mais je crois que la meilleure de toutes fut mon argent. Je les quittai, après leur avoir fait promettre le secret jusqu'à nouvel ordre.

Je me rendis ensuite au lever de ma mère et de mon père. Je leur fis entendre que la journée ne se passerait pas sans qu'il y eût un peu de mieux dans leur situation. Nous déjeunâmes fort bien. Je demandai la permission d'aller faire un tour dans le village et dans le parc. Je l'obtins facilement et je partis.

J'avais demandé sans affectation à la jardinière les noms de tous les fournisseurs; je m'y rendis, suivant le plan tracé par ma sage et prudente Herminie. Je demandai tous les mémoires : le tout se montait à peu près à 800 francs. Je les leur fis quittancer, et je les acquitai, en leur disant que mon père, ayant touché quelque argent de ses débiteurs à Paris, m'avait chargé de venir les payer. Je les invitai à continuer à le fournir, ce qu'ils promirent solennellement, par la grâce efficace du bienheureux argent; car j'avais su que quelques-uns d'entr'eux avaient déjà refusé, entre autres le marchand de vin et le boulanger. Je retins ensuite quelques bonnes choses, que

je promis d'envoyer chercher aussitôt mon retour à la maison, où je me rendis bien content, avec tous mes mémoires. Je dis tout bas à la jardinière d'aller chercher ce que j'avais retenu et de tâcher de nous faire dîner de bonne heure, parce qu'il fallait que je repartisse pour Paris, et qu'avant je voulais bien régaler toute la maison. Il était déjà un peu tard; il n'y avait pas de temps à perdre; mais madame Niboreau était une cuisinière expéditive. On ne manqua pas de lui offrir chez les fournisseurs tout ce dont mon père avait besoin; et, comme j'avais demandé le secret pour un moment, elle ne savait à quoi attribuer tant d'accueil et de bonne volonté. Au reste, ce secret demandé, qui avait l'air d'un enfantillage, puisqu'il ne s'agissait que de surprendre mon père agréablement, avait un but plus important; je voulais faire tourner au profit de ma sœur la joie que mes parens ne manqueraient pas de ressentir de ce petit coup de théâtre.

Enfin nous voilà à table. La jardinière a promis en riant un bon dîner et tient sérieusement parole : mais il fallait de l'appétit pour faire honneur à ce bon dîner. Je trouvai un moyen tout simple de le faire

venir. Mon père trouva sous sa serviette la liasse de tous les mémoires que je venais d'acquitter. Il parcourt tous ces papiers et les donne à ma mère. Ils ne savent tous deux s'ils dorment ou s'ils sont éveillés. Oh! à coup sûr, ce moment est un des plus beaux de ma vie. Ils se regardent en silence pendant quelques instans; puis tournant les yeux sur moi, ils voient les miens baignés des larmes d'une joie pure, qu'il m'avait été impossible de retenir. Alors, le dirai-je? Eh! pourquoi ne pas le dire, puisque cela est vrai, puisque cela fait honneur à mes dignes parens et à l'humanité? Eh bien! mon père et ma mère se lèvent tous deux, comme s'ils s'étaient donné le mot, et se précipitent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, dans mes bras, en me baignant de leurs larmes paternelles, et presqu'à genoux devant leur trop heureux fils, qui se lève et tombe lui-même tout en pleurs à leurs pieds. O sublime! ô délicieuse scène! je la renouvelle en la décrivant, et mon papier est arrosé des garans de l'attendrissement que ce touchant récit réveille en moi.

On sent bien qu'il ne s'agit point ici du devoir que j'ai rempli. Je ne parle que de

l'explosion reconnaissante des auteurs de mes jours. Ah! dînons; mes amis, dînons; réparons nos forces affaiblies par l'excès du bonheur et de la joie qui le suit.

Jamais repas ne fut plus agréable. Mon père et ma mère n'osaient pas me questionner ouvertement sur cette ressource imprévue; je crus devoir dissiper toute incertitude à cet égard, en leur racontant ma partie de paume de la veille. Je leur dis qu'il me restait encore à-peu-près vingt-cinq louis, et que je leur priais d'en accepter vingt, parce que quatre ou cinq me suffiraient.

Il y eut contestation. On voulait au moins un partage égal. Enfin je l'emportai; et la joie vint enfin rasséréner pour quelque temps des cœurs qu'une longue tristesse avait bien douloureusement flétris.

Mon père quitta un instant la table; et je ne devinais guère le motif de sa courte absence. Ce ne fut qu'au dessert que j'en fus instruit. Madame Niboreau apporta dans la salle à manger, une provision de bouteilles et une assez grande quantité de tasses, dont il ne manquait pas dans une manufacture de porcelaines. Quand elle eut mis tout en ordre, je vis arriver à la file

tous les ouvriers de la manufacture, le chef à leur tête, que mon père avait fait avertir de venir boire à la santé de son fils.

J'aimerais beaucoup mieux que ce fût un autre que moi qui racontât ce fait. Je ne puis cependant le passer sous silence, ne fût-ce que pour payer à mes parens le tribut de reconnaissance que mérite la sensibilité avec laquelle ils reçurent l'hommage de la mienne. On voulut que le reste du jour fût une fête; et il fut décidé que je ne repartirais pour Paris que le lendemain. J'y consentis d'autant plus volontiers, que d'abord je n'avais aucune affaire pressante qui m'y rappelât, et ensuite que je ne voulais pas partir sans savoir à quoi m'en tenir sur le chapitre de ma sœur.

Ce fut le lendemain, après le déjeuner, que j'entamai la conversation sur elle, par la question toute simple : « Sait-on ce qu'est devenue mademoiselle Sophie? »

Les sourcils se froncèrent; on m'invita à ne pas empoisonner la joie que j'avais apportée dans la maison, par le souvenir impur de cette fille indigne de sa famillle et du jour. Je demandai grâce pour l'intérêt que j'y prenais; et voyant qu'il fallait frapper un coup décisif pour obtenir l'aveu

que je désirais, c'est-à-dire, celui de sa punition et du lieu qui la renfermait, j'avouai ingénument moi-même que je savais tout de l'avant-veille, en cachant seulement la circonstance qui m'avait mis dans le secret. « Eh bien! oui, me répondit-on avec fureur, c'est là qu'est renfermé le monstre, c'est là que le monstre périra. »

Ce fut alors que je me souvins de saint Jean-Chrysostôme et du scélérat Eutrope, qui seront sans doute tout étonnés de se trouver ici. Comme le patriarche, je me mis à tonner contre tous les crimes de ma sœur; je les peignis des plus noires couleurs, je les exagérai même; et je vis avec une satisfaction intérieure que ma diatribe faisait son effet, et disposait les cœurs et les esprits à me croire.

Quand j'eus bien dit que je ne connaissais pas de châtiment capable de punir le *monstre*, comme on l'appelait, je déroulai le tableau de l'infamie de celui auquel elle était condamnée. « Vous aurez beau dire que vous l'avez rejetée de votre sein; que, quand on a du mauvais sang, on se le fait tirer; que vous ne la reconnaissez plus pour être de la famille, elle n'en est pas

moins, et tout le monde n'en sait pas moins qu'elle en est. Dans le cloaque même où elle est justement plongée, on se dit : C'est mademoiselle D***, la fille de monsieur et madame D***, et votre nom est inséparable du sien. Ce n'est pas pour elle que je parle, son souvenir me fait trop de mal; et vous ne savez pas, vous ne saurez jamais les coups affreux qu'elle m'a portés : c'est votre intérêt seul qui m'anime. Enfin c'est la voix publique qui m'a fait connaître son sort; on se dit tout haut : La D*** est à l'hôpital : il faut qu'elle soit bien coupable, ou que ses parens soient bien cruels. Tout cela est dur à entendre. On le dit devant moi, parce qu'on ignore que je suis son frère : mais je n'en suis pas moins au supplice. » — « Mais que faut-il donc faire de cette mégère abominable ? » — « Je n'ai point de conseils à donner; mais je tenterais, moi, moi, je tenterais un dernier effort. Je la tirerais de ce séjour d'horreur, et (vous allez me prendre pour un insensé) je lui ferais respirer l'air de la maison paternelle. » — « Juste ciel ! » — « Je le sais bien ; je vous ai bien dit que je vous ferais une proposition révoltante; mais je dis ce que je ferais; que, si elle osait in-

fecter encore cet air pur que je lui aurais généreusement rendu, alors je m'en assurerais pour le reste de ses jours. Je l'enfermerais, mais non pas à la Salpétrière; il est d'autres maisons aussi sûres, aussi sévères, et moins humiliantes pour les coupables et pour les familles. »

« Après tout, elle est bien jeune encore. » — « Vieillie et enracinée dans le crime. » — Cela serait bien fâcheux, à dix-neuf ans à peine. » — « Cela n'est que trop vrai. » — « Au reste, ce que j'ai dit m'a été inspiré par un motif qui trouvera grâce devant vous, j'espère. » — « Mon bon ami, nous te rendons justice. Trop heureux que le frère sensible nous console de cet être que nous n'osons plus nommer ni notre fille ni ta sœur! N'en parlons plus. » — « N'en parlons plus. Je vous demande la permission de prendre congé de vous. » — « Tu ne veux pas dîner avec nous? » — « Cela m'est impossible; dès hier je suis attendu à Paris pour une affaire importante; mais je ne tarderai pas à revenir savoir si la manufacture vous donne à l'avenir quelque satisfaction. » On ne me retint pas davantage. Resté seul un instant avec ma mère, pen-

dant qu'on préparait mon cheval, je crus pouvoir, sans indiscrétion, lui demander ce qu'elle avait eu de la montre. Elle me dit qu'elle ne l'avait point vendue, mais mise en nantissement pour sept louis; ce qui était une faveur, quoi qu'elle en valût bien au moins douze; mais que c'était chez une personne de connaissance. Je lui laissai voir le désir que j'avais de la retirer. Elle voulut bien me donner un mot d'écrit pour la personne. Après quoi je partis comblé des caresses et des bénédictions de ces chers parens, que je quittais avec moins de peine, puisque je les laissais un peu consolés; et je dirigeai ma course vers Louison.

Quoique j'eusse en apparence manqué mon objet dans l'affaire de ma sœur, j'avais toutefois donné l'éveil à la réflexion; et il se pouvait que le premier feu de l'emportement calmé, on en revînt à des idées plus indulgentes. Dans tous les cas, j'avais tenu parole; je m'étais mis à l'abri du reproche, en plaidant avec une chaleur, peut-être même un peu hardie, la cause embarrassante d'une fille vraiment coupable contre des parens justement irrités. On verra ce que devint cette affaire.

Je profitai de mon cheval en arrivant à Paris, pour aller sur-le-champ retirer ma montre et faire quelques autres courses, après lesquels je me rendis où mon cœur m'appelait. Je revis ma jolie Louison avec un tel plaisir, que je pris le parti d'être de bonne foi avec moi-même, et de m'avouer que j'avais pour elle un attachement aussi vif que sincère. Mais cela ne suffisait pas; il fallait oser le lui avouer à elle-même, et mon dessein n'était pas de remettre cet aveu bien loin. La chère enfant ne me laissa pas douter du plaisir que lui causait mon retour. Elle me donna comme à l'ordinaire, un dîner charmant. Nous bûmes ensemble dans le même verre; je ne pus commander à un certain trouble, dont elle s'aperçut sans frayeur. Le cabinet était commode pour une conversation, mais voilà tout. Le cœur nous battait pourtant bien fort à tous deux. Enfin elle me tira d'affaire, en me disant : « A propos, vos cents louis m'embarrassent; si vous êtes assez aimable pour me donner demain à déjeuner, mais de bonne heure au moins pas de paresse, je vous les reporterai. » Ce fut un coup de lumière. Je la serrai dans mes bras, en lui donnant les plus doux

baisers; et il fut arrêté que le lendemain, entre sept et huit au plus tard, ma charmante petite Louison serait chez moi.

Oh, les femmes! voilà ce qu'elles ont d'adorable : dans une affaire où un homme est embarrassé, ce sont toujours elles qui qui trouvent l'expédient convenable et le secret de lever toutes les difficultés. Aussi ma joie était si grande que je faisais mille folies, que toute la raison de ma petite consolatrice ne pouvait réprimer. Je m'en allai le plus tard que je pus d'auprès d'elle. Il me semblait qu'il y avait une éternité de là au lendemain. J'allai promener mon impatience aux Italiens. Je revins souper chez madame de la Magd...., et je me retirai plein de la plus riante espérance.

Exacte au rendez-vous, Louison vint réaliser par sa présence les songes couleur de rose dont cette douce espérance m'avait bercé. A sept heures et demi précises, je la vois arriver fraîche, svelte, dans un costume agaçant, et, des pieds à la tête, appelant l'amour et le désir.

L'agrément de ma chambre de quatre francs, quelle que fût d'ailleurs sa physionomie mesquine et misérable, était une solitude absolue et un très-commode éloi-

gnement de tout voisinage. Relégué sur le derrière de la maison, je m'appartenais en propre, je ne dépendais de personne, et tout mon monde dépendait de moi. Il n'y a pas de mal sans un peu de bien. Au reste, comme ce n'était pas pour ma chambre que Louison était venue, peu nous importait à tous deux qu'elle fût grande ou petite, ronde ou carrée, bien ou mal meublée. Le grand point était d'y être à notre aise et en sûreté, et nous y étions. J'avais dès la veille, avant d'aller à la comédie, fait préparer un bon petit déjeuner à la hussarde. Ma Louison n'était pas de ces poupées à café, à thé, à chocolat, et à toutes ces niaiseries dont les femmes ne reviendront jamais, quoique très-sûrement elles fassent plus de mal que de bien. D'excellent vin blanc et rouge, dont on boit modérément, mais qu'il est bon d'avoir, un pâté de jambon de chez Lesage, que j'avais envoyé chercher par un affidé, du saucisson de Boulogne, du beurre de Gournai, du fromage de Brie et de Rocfort, des biscuits de Savoie et des confitures, une demi-bouteille de vieux Malaga; voilà le menu de notre déjeuner, dont la description seule suffit pour don-

ner de l'appétit: Mais il était bien matin; et cet appetit n'était pas encore venu. Comment faire pour l'éveiller? Il règne dans ma cellule un joli demi-jour bien doux: mon lit que j'avais fait changer, n'était plus un méchant grabat, mais une belle couchette avec de bons matelas et de beaux rideaux; tout cela me faisait venir des idées bien gentilles. Que ferons nous de ces idées-là. Voyons:

CHAPITRE XII.

Les Louisons sont rares. — Un an de bonheur. — Un instant le détruit. — Louison quitte Paris avec son père.

A quoi bon reculer l'instant, puisqu'il faut qu'il arrive? Est-ce qu'on ne voit pas bien que Louison n'a pas encore, plus que moi, l'appétit qu'il faut pour déjeuner, et qu'elle pourrait fort bien, ainsi que moi, en avoir un autre plus pressé à satisfaire?

Mais il faut mettre de l'ordre à tout. D'abord Louison, en dépositaire fidèle, me rend mes cent louis que je serre dans ma commode. Je ne puis décemment me dispenser de l'embrasser pour lui prouver ma reconnaissance du service rendu: mais

mon baiser étant de la même nature que ma reconnaissance, et tout semblable à un baiser d'amour, la prunelle de Louison, en le recevant, s'enfuit sous sa paupière. Nous sommes debout près de mon lit; mais les genoux de Louison fléchissent, et c'est fort heureux que le lit se trouve si voisin; car, qui sait? Louison aurait bien pu tomber par terre. Je vois bien que c'est une défaillance; il est si matin, le grand air; c'est très-naturel; je m'empresse à la secourir, c'est tout naturel : mais ce qui n'est pas si naturel, à l'âge et dans la profession de Louison, c'est qu'en appliquant les secours où le besoin réel existait, je trouve une résistance, à laquelle, malgré toute la bonne opinion que j'avais d'elle, je ne me serais, je l'avoue, jamais attendu. Cette charmante découverte, en doublant mon amour et mon bonheur, double mes forces et mon courage. La victime a beau gémir et palpiter sous le couteau sacré, l'instant est marqué; il faut que le sacrifice s'achève, il faut que le sang pur de l'intacte innocence coule arraché par les efforts brûlans de l'amour devenu cruel. Que dis-je, cruel? l'obstacle presque invincible le rendait furieux. Jamais, non, jamais, il

ne m'avait fallu tant d'énergie, tant de tenue dans mes idées. Enfin mon opiniâtreté d'une part, la résignation de l'opprimée de l'autre, les secours qu'elle ne dédaignait pas d'accorder au forcené sacrificateur, tout s'unit pour le faire enfin triompher; et le cri déchirant de la défaite annonça l'instant de la sanglante victoire.

Il faut être de bonne foi. Je l'avais payée cher, cette victoire précieuse; j'étais presqu'aussi blessé que l'intéressante immolée. Mais quelles délices! comme je buvais amoureusement les perles de ses larmes! comme j'étanchais délicatement la fraîche et souffrante blessure! Elle souriait et pleurait en même temps, la douce amie; elle me passait son joli bras autour du cou, approchait sa tête de la mienne, me prodiguait mille baisers; et me disait, avec une naïveté faite pour exciter le sourire: « Il est donc bien vrai qu'il faut finir par là quand on aime. » — « Hélas! oui, ma belle! en es-tu fâchée? » — « Oh! non, mon ami, non, » en me baisant bien fort; « mais j'ai tant souffert, oh! j'ai tant souffert, que, si c'était à recommencer, tiens, je ne sais pas si j'aurais le même courage, et je t'aime

bien pourtant. » — « Sois tranquille, bonne amie, nous recommencerons; mais alors les épines ne seront plus que des roses. »

Un examen scrupuleux de toutes mes nouvelles possessions suivit cet entretien. Je portai mon attention sur tous les entours du champ de bataille pour voir et constater le ravage du combat. Dieux! grands dieux! que de charmes! quelle peau! quelles proportions! toutes les glaces du nord viendraient se fondre auprès de tant d'appas. Que de réflexions me faisait naître ce charmant spectacle! Voilà donc, me disais-je en couvrant de mes baisers de flamme tout ce corps adorable, voilà donc ces femmes que l'opinion dédaigne! ces femmes qu'on dit faire une classe à part, une classe subalterne! O reines du monde! je vous ai déjà prouvé par une action héroïque la supériorité de l'âme de Louison sur les vôtres.... Faites tomber les vêtemens fastueux qui vous couvrent : paraissez comme Vénus sortant du sein des flots à côté de Louison, dans le même appareil, et l'on verra quelle sera la Vénus de Louison ou de vous.

Nous avions assez bien gagné notre déjeuner pour y penser enfin. Nous nous

mîmes en train, et nous y fîmes complétement honneur. Les caresses les plus tendres, les discours les plus aimables l'assaisonnaient. J'avais osé exiger de ma nouvelle amie, qu'elle quittât en déjeunant le voile importun qui me cachait sa gorge. C'était une de ses perfections; et pour la consistance, et pour la blancheur et la finesse, j'en ai très-peu vu qui lui fussent comparables; aussi mes yeux, ma bouche et mes mains, ne pouvaient s'en détacher. L'amour faisait de moi un grand enfant, et me remettait à la mamelle. Oh! qu'ils sont jolis ces déjeuners de tourteraux où l'on se donne la becquée en se becquetant, et que l'on assaisonne de toutes les petites friandises d'amour! mais comme leur suite est plus douce encore!

Cet amour pétillait dans nos yeux étincelans. Nos sens disposés, par la douleur même à la volupté, brûlaient de voler à une seconde jouissance, qui promettait plus de douceur que la première, qui n'avait été qu'une impétueuse irruption.

Il tardait à Louison autant qu'à moi de voir l'effet de cette nouvelle expérience, et nous fûmes bientôt disposés de manière à pouvoir la tenter. J'avais, pour mille

raisons, choisi un autre arrangement, dont nous ne tardâmes pas à sentir le bienfait. Je mentirais, si je disais que mon retour dans ma conquête fut exempt de douleur; mais des précautions, des linimens, des efforts infiniment moindres, l'avantage de la position, tout nous mit en pouvoir de goûter le bonheur d'amour dans sa plus délicieuse extension. Ce fut alors que Louison m'avoua qu'elle connaissait la douceur d'aimer et d'être aimée ; elle m'avoua qu'elle sentait par tout son individu comme un baume céleste qui circulait dans tous ses membres, et qui, la brûlant dans certains lieux surtout d'un feu délicieusement dévorant, lui faisait croire qu'elle ne tenait plus à la terre, et que quelque chose de divin se passait en elle. Ce n'étaient pas tout-à-fait là les expressions de Louison (qui parlait bien d'ailleurs), mais c'était le sens de ses idées.

Ce fut ainsi que nous employâmes les deux heures dont cette bonne amie pouvait disposer. Nous fîmes les plus jolies conventions du monde ; et nous nous arrangeâmes pour donner à notre douce liaison de la durée et de la consistance. Il fut résolu que je changerais de logement,

et c'était bien mon projet ; que ce serait le plutôt possible, mais dans mon quartier actuel, qui était celui de mes affaires ; que Louison viendrait m'y voir le plus souvent qu'elle pourrait ; que, de mon côté, j'irais le plus fréquemment possible à son auberge ; mais qu'il y aurait une rupture prompte et irrévocable, si jamais je parlais de reconnaissance et surtout d'argent. Telle était l'âme noble et élevée de cette prétendue fille d'une classe subalterne. J'osai cependant parler d'un petit présent de pure amitié, que je ne voulus point spécifier. Après bien des contestations, il fut arrêté que, quand je le présenterais, on verrait si l'on pouvait le recevoir.

Ensuite Louison se retira bien contente de bien des choses, et surtout de la promesse que je lui fis d'aller dîner chez elle ce jour même.

On se doute bien de la tendresse et de la forme de nos adieux. Rien n'y fut oublié. Resté seul à dix heures à peu près, j'écrivis à Herminie pour lui rendre compte de ma conduite; et, après ce qui venait de se passer, ma lettre n'en fut que plus tendre.

Le lecteur expérimenté ne s'embarrasse plus de ces espèces de contradictions. Je sors des bras de Louison, et j'écris une lettre tendre à Herminie. Tout cela se contrarie au premier coup d'œil; mais en faisant attention que le sentiment indélébile que je conserve pour Herminie n'est plus de l'amour, mais une amitié profondément établie sur les bases d'une ancienne et violente passion, d'une estime et d'une reconnaissance sans bornes, tout se conciliera; et l'on trouvera tout simple qu'Herminie et Louison, habitent chacune et ensemble dans mon cœur la partie de ce cœur qui convient aux sentimens différens qu'elles m'inspirent.

Ma lettre faite, j'allai la porter à notre honnête courrier. Je fis une visite à l'aimable ami Tav....eau, et à l'heure d'usage je me rendis auprès de la jolie enfant, qui était devenue une portion de moi-même.

Je ne crois pas qu'il y ait, sous le ciel, rien de plus doux que la première entrevue de deux amans de bonne foi, qui viennent de s'unir l'un à l'autre, pour la première fois, par les liens les plus étroits de l'amour. J'en parle d'après mon expé-

rience : je ne connais pas d'expression qui approche seulement de ce que ce moment fait éprouver. Il semble que, d'eux-mêmes, les deux cœurs s'élancent l'un vers l'autre : la paillette de fer ne vole pas à l'aimant avec plus de rapidité. La bouche est muette ; mais quelle éloquence dans les yeux ! comme leurs regards sont pénétrans ! comme ils absorbent, pour ainsi dire, l'objet aimé ! C'est bien alors que l'on n'existe véritablement que l'un par l'autre, et comme cette existence est suave et savoureuse ! Ce que je dis est si certain, que, si dans cet instant de volupté calme et ravissant l'un des deux amans quitte l'autre seulement pour une minute, celui qui reste tombe dans une espèce d'abattement involontaire, comme si la meilleure portion de son âme venait de lui être enlevée.

Il n'est pas moins certain que, pour éprouver tout cela, il faut que cette âme soit pour quelque chose dans le lien ; il ne faut pas que les sens tout seuls en fassent les frais ; et quand on voudra se rappeler le chemin qui nous a conduits, Louison et moi, au rapprochement le plus intime, on sera forcé de convenir

que les sens n'ont fait qu'achever un ouvrage bien sincèrement commencé par le cœur.

J'ai passé dans cette innocente liaison une année entière de délices, que le plus léger nuage a respectée. J'aime à compter tous les bienfaits de cette union qui fut trop tôt rompue, et toujours (ainsi que ma destinée le portrait) par un coup funeste à celle qui avait associé son sort au mien, comme on le verra bientôt. Tout le temps qu'elle a duré, satisfait d'un bonheur facile, pur et sans mélange, je n'avais pas besoin d'aller chercher ailleurs des jouissances dont la source, toujours douce, était dans ma jolie compagne. Mon cœur étant plein de bonheur, mon esprit étant tranquille, et je pouvais me livrer au travail avec ce calme qui lui est si nécessaire. Rien de délicieux comme mes repas, servis avec tant de zêle, de choix et de grâces par une jolie enfant toute à moi, dont les attentions soutenues, l'entretien gai, mais touchant et alimenté par un joli esprit naturel, augmentaient et renouvelaient sans cesse le charme. Que dirai-je de nos entrevues, pas assez rares pour faire sentir la privation, pas assez fréquentes pour en-

traîner la satiété? Ajoutons à cela cette liberté absolue que me laissait la confiante et délicate Louison : incapable d'éprouver la jalousie, parce qu'elle m'estimait, elle était incapable de me la faire connaître, parce qu'elle était estimable. Louison ne sortit jamais un instant de sa place, parce qu'elle se croyait honorée de mon amour, et je ne lui fis jamais sentir le moindre intervalle entre nous, parce qu'elle ne fut jamais tentée de le franchir. Et mille petits soins domestiques, celui de me bien choisir les alimens, les vins que je prenais dans sa maison, qui étaient toujours des meilleurs et que je payais moins cher; celui de mon linge et de tous les petits détails d'un ménage de garçon; en voilà bien assez pour prouver qu'il n'y avait pas d'homme plus heureux que moi sur la terre, et l'on n'aura pas de peine à me croire quand je dirai que le regret de la perte de ce bonheur n'a pu entièrement s'éteindre.

J'avais promis un petit présent : ce fut un anneau avec un joli diamant. L'anneau fut accepté, le diamant refusé : et il fallut en passer par là. Je fis donc faire deux anneaux d'or avec nos noms dans la

brisure, et ce fut là tout ce que Louison voulut de moi pendant une année entière. Terminons tout d'un coup cette trop heureuse année par l'événement annoncé.

Louison ne m'avait pas caché qu'elle avait quitté son pays, qui était Berney en Normandie, pour cause de mécontentemens qu'elle avait eus dans sa famille. Son père était fermier assez peu délicat d'un propriétaire qui ne l'était pas davantage. Il avait été question d'un marché très-lucratif pour le père avare, avec la condition qu'elle, Louison, servirait de pot-de-vin. Cette horreur, venue à sa connaissance, lui avait fait prendre le parti de la fuite.

Il y avait deux ans à peu près qu'elle était à Paris, et n'avait habité que cette seule maison où elle était. Quelque temps après son arrivée, la fille de confiance, qui l'avait prise en amitié, l'avait mise au fait; et en quittant la maison, parce qu'elle allait se marier, elle l'avait proposée pour la remplacer. Beaucoup d'intelligence, de zèle, et surtout de fidélité (qualités qu'elle n'avouait pas, excepté la dernière qui était de rigueur), en avaient fait un trésor pour cette maison, dont les

détails étaient très-compliqués. Elle y vivait heureuse, surtout depuis qu'elle s'était liée avec moi, lorsqu'un jour je la trouve moins gaie que de coutume et même triste. Je lui demande avec empressement la cause de l'altération que je remarque en elle. D'abord ce n'est rien, ensuite c'est peu de chose, enfin c'est que, la veille, il est venu dîner à l'auberge un homme du pays qui l'a reconnue, et qui partait le jour même pour y retourner. Elle ne doute pas que cet homme n'aille dire à son père que Louison est retrouvée, et que ce dernier ne revienne sur-le-champ la chercher pour la remmener à Berney. J'éloigne le plus qu'il m'est possible une idée qui n'était pourtant pas sans vraisemblance. Elle me dit qu'elle croit aux pressentimens, et qu'elle en a un très-fort. Pour me prouver la vérité des pressentimens, elle me jure qu'elle en avait eu de tout ce qui lui était arrivé avec moi. On ne combat point ces sortes d'opinions. Je me bornai donc à lui conseiller, si elle craignait quelque chose, de quitter la maison et de venir demeurer dans la mienne, ou bien que je lui louerais une petite chambre dans mon voisinage. Loger avec

moi n'était pas acceptable; quitter l'auberge lui paraissait un parti bien dur; louer une chambre à ne rién faire cela n'entrait nullement ni dans son esprit, ni dans sa manière d'être. « D'ailleurs, ajoutait-elle, inspirée par son pressentiment, si mon père a à me trouver, il me trouvera en quelque endroit que je me cache. » Tout cela ne remédiait point au mal qui, comme elle l'avait prévu, ne manqua pas d'arriver.

Au bout d'une douzaine de jours, que nous avions passés de notre mieux, en éloignant l'idée de la visite fâcheuse qu'elle craignait de son père, je la vois entrer un matin chez moi d'un air un peu affecté, mais plus ferme que je ne m'y serais attendu, vu le sujet qui l'amenait.

« Je viens vous faire mes adieux, » me dit-elle; et malgré la contenance assurée qu'elle avait essayé de prendre à ce terrible mot d'adieu, son cœur se gonfla; elle se jeta sur un siége, et se mit à fondre en larmes. Je n'étais pas plus courageux qu'elle : cet adieu me semblait bien prompt, bien dur, et nous pleurâmes ensemble.

Insensiblement nous nous apaisâmes. Elle m'apprit que son père était en effet venu la veille ; mais que, préparée depuis long-temps à cette visite, elle avait étudié en secret un rôle qu'elle avait joué à merveille.

« Eh ! c'est vous, mon père ? que je suis donc enchantée de vous revoir. Ah bien ! vous venez bien à propos. Nous pourrons nous en aller ensemble, car ces jours-ci je devais retourner au pays ; demandez. » — « Cela est vrai, » dirent les aubergistes, qu'en effet elle avait prévenus de son prochain départ. « Eh bien ! dit le père, c'est comme un coup du ciel, car justement je venais te chercher. » Enfin, d'après la présence d'esprit de ma jolie amie, tout s'était passé à merveille, et elle partait le lendemain. Les larmes, le désespoir, tout cela n'aurait pas retardé son départ d'une seconde. Je m'en abstins donc ; mais je crus devoir faire prendre une autre tournure à nos adieux. Qu'ils furent expressifs ! qu'ils furent touchans ! que de charmes j'allais perdre ! mais que d'hommages ils reçurent avant notre séparation ! Elle exigea que je vinsse encore dîner ce jour-là chez elle pour nous

voir plus long-temps, et le lendemain elle partit.

CHAPITRE XIII.

Mariage de Louison. — Mademoiselle Camille. — Entrée dans une grande famille. — On me marie. — Me voilà commis.

Quelques semaines après son retour à Berney, elle me marqua que, se sentant dans un état qu'elle avait prévu depuis nos adieux, elle avait comme donné son consentement à un mariage qu'on lui avait proposé dès les premiers jours de son arrivée, et dont elle ne m'avait pas parlé de peur de m'affliger; mais quelle était, quoi qu'il arrivât, décidée à ne rien faire sans mon aveu; que le prétendant était un bon et riche laboureur, d'une cinquantaine d'années; mais sans infirmités, et assez amoureux d'elle pour lui rendre au moins supportable une existence qu'il ne lui était plus permis de passer avec moi; que dans cette alliance elle trouvait à peu près tout ce qu'elle pouvait désirer, m'ayant perdu; enfin qu'elle attendait ma réponse. Je n'eus rien de plus pressé que de l'engager, pour mille raisons, à former

ce lien ; je lui recommandai le dépôt dont elle me parlait. Peu de temps après elle se maria, et, comme la raison le voulait, notre correspondance cessa ; mais je fus long-temps à souffrir du vide que son absence m'avait laissé. Il est de fait que je restais de toutes manières dans une bien ennuyeuse solitude ; et la société des dames de la Magd... ne me rendait pas, à beaucoup près, malgré ses douceurs, toutes celles que *Louison* avait emportées avec elle.

Une insouciance, voisine de l'apathie, un dégoût presque général des femmes et des plaisirs, même de ceux du spectacle, faisaient de mon existence celle d'une espèce de fantôme qui errait machinalement au milieu des vivans. Mon âme, composée de ressorts naturellement très-élastiques, ne pouvait pas en perdre long-temps l'usage. Nous allons voir ce qui le lui rendit.

Nous étions dans le temps de Pâques. Tout le monde sait qu'alors les spectacles étaient remplacés par les concerts spirituels, que l'affluence des virtuoses les plus distingués dans tous les genres, le choix de la meilleure musique connue en ce

temps, et la réunion de tous les talens, tant de la première que des autres classes, rendaient très-intéressans et très-dignes d'être aussi courus qu'ils l'étaient en effet.

Mademoiselle de la Magd...., très-bonne musicienne, y chantait habituellement dans les chœurs, et quelquefois seule avec succès. J'avais l'honneur d'être le chevalier de la mère et de la fille, et cet honneur me valait le plaisir d'entrer librement à ce spectacle, où j'en avais souvent beaucoup, étant toujours passionné pour la musique.

Dans le nombre des chanteuses des chœurs, il y en avait de vieilles et laides, et de jeunes et jolies, ou approchant. Une de ces dernières, amie de mademoiselle de la Magd..., et que je reconduisis avec elle après le concert, était une nommée mademoiselle Camille L..... grande brune de seize à dix-sept ans, fort bien faite, très-mince, très-haute en couleurs, peau un peu bise, assez beaux cheveux, de belles dents, l'œil vif et spirituel : en total ce qu'on appelle la beauté de la jeunesse ou du diable, était la sienne.

Je m'amusais assez de son babil, qui

était toujours gai et souvent un peu méchant ; mais dans ce dernier cas, je me permettais de lui en faire l'observation. Elle prenait bien mes remontrances. Sûre de me trouver toujours chez les dames de la Magd...., qui demeuraient en face de sa maison, elle y faisait de plus fréquentes visites. Enfin il paraissait démontré que j'avais eu le bonheur, comme on dit, de lui donner dans l'œil.

Il y avait encore un autre concert, nommé des Associés, rue des Déchargeurs. Ces dames en étaient des piliers; j'en devins un comme elles, et je ne sais comment cela se fit ; mais je me trouvai, sans m'en être douté, le tenant de mademoiselle Camille L.... Tout le monde se le persuada si bien que je finis par le croire moi-même: je veux cependant être le dernier des hommes, s'il m'était jamais arrivé de lui dire sérieusement en toutes lettres : « Mademoiselle, je vous aime. »

Pour bien entendre ce qui va suivre, il faut des renseignemens que je vais donner

Comme cette aventure est précisément celle qui a décidé ma destinée à se prononcer ; comme c'est elle qui m'a conduit

à la place que j'ai occupée dans le monde, il paraît assez naturel de désirer beaucoup de clarté dans tous les détails, et je vais satisfaire à cet égard une juste curiosité.

Mademoiselle Camille L.... était fille d'un des premiers secrétaires de la police, alors entre les mains savantes de M. de Sart.. M. L.... en était aimé, parce qu'il connaissait bien sa partie et remplissait convenablement ses fonctions. La famille de cet homme utile était composée de son épouse et de cinq enfans, dont un garçon, élevé au collége de Louis-le-Grand, autrefois Beauvais, le même où j'avais étudié, et quatre filles.

L'aînée, petite brune, courte, ramassée, très-en chair, et très-fournie de sourcils, de cheveux, même d'un duvet qui semblait appeler le rasoir sur son menton, était d'un esprit médiocre, d'un sang très-ardent, et capable d'accorder beaucoup à ses sens impétueux.

La seconde, bègue, sourde, borgne, attaquée d'un vice scrofuleux, bavarde, méchante par imbécillité, dévote par ennui, était la pourvoyeuse de la maison, et aurait, au besoin, pu devenir dans quel-

que couvent la servante d'une sœur converse.

La troisième était mademoiselle Camille, dont j'ai esquissé ci-dessus le portrait assez ressemblant.

La quatrième était mademoiselle Angélique, assez bêtement jolie : grands yeux atones, figure d'étonnement, des formes passablement heureuses; mais gauche, mais décontenancée, mais si stupide, qu'elle dégoûtait les amateurs de lui donner de l'esprit.

Quant à la mère, que j'ai gardée pour la dernière et pour raisons, c'était une femme qui avait dû être bien dans sa jeunesse, et qui avait encore de la tournure; mais l'extrême complaisance qu'elle avait pour ses passions, que je borne à deux, Bacchus et l'Amour, avait tellement échauffé son sang, que son visage, couperosé, ressemblait à ceux sur lesquels la nature inattentive a laissé échapper ce qu'on appelle des taches de vin ou de mûres. Cela ne la rendait rien moins que belle. Aussi, conservant une forte dose de coquetterie, et ne pouvant plus guère se montrer à Paris, elle avait été contrainte de se retirer à une petite masure que le

père L... avait à *Chevilli*, près *Gentilli*; et là, elle trouvait la satisfaction de ses deux goûts favoris, soit à table, soit au boudoir, avec le très-respectable vicaire desservant de la paroisse, chez qui ces deux goûts se rencontraient précisément au même degré.

Le père avait à son bureau le département de ces nombreuses demoiselles dont les charmes et la vertu sont à la portée de tous les possesseurs d'un petit écu, plus ou moins, et le district des spectacles, approbations de pièces, querelles comiques et tragiques, boulevarts, danseurs de corde, mendians, etc, etc, etc.

Il partait de grand matin pour son bureau, dînait et soupait plus souvent chez les demoiselles ci-dessus ou ailleurs, que chez lui; rentrait fort tard, se couchait tout de suite, ne s'informait de rien, et ne disait pas à ses enfans quatre paroles en huit jours.

Ainsi donc, la mère à la campagne, et le père menant ce train de vie, il est aisé de voir que c'était une maison à l'abandon, et que la liberté qu'on laissait à nos quatre jeunesses pouvait, sans nulle difficulté, dégénérer en licence. C'est aus-

si, mes bons amis, ce qu'elle ne manqua pas de faire.

Mademoiselle Camille avait pris une habitude à laquelle je m'étais prêté assez facilement. C'était de faire, toutes les après-midi, avec ses sœurs et autres, tant jeunes hommes que jeunes demoiselles, qui composaient cette édifiante société, des collations nourrissantes. C'était du jambon, du pâté, des langues fourrées, toutes sortes de denrées de ce genre, et force bon vin, dont la cave ne manquait pas.

Il est bon d'observer que la place de M. L... le mettait dans la dure nécessité de recevoir une prodigieuse quantité de présens de toute espèce, et surtout de celles dont je viens de parler. Les honnêtes filles que le commissaire de leur quartier avait menacés d'une neuvaine à Saint-Martin ou à la Salpêtrière, n'avaient rien de plus pressé que d'envoyer à M. L.... quelque bon cadeau friand pour parer le coup. Nos jeunes filles recevaient tout cela, en parlaient ou n'en parlaient pas à leur père, et faisaient dans tous les cas leur profit de toutes ces provisions peu chères.

Ce fut le jour d'une de ces appétissantes collations, que chacun s'en étant donné au

cœur-joie, il sembla à mademoiselle Camille qu'elle avait besoin de se reposer. Pour cet effet, elle passa dans sa chambre, fort éloignée de la salle du festin, et je pris la liberté de l'y conduire ; je pris ensuite la liberté de l'aider à se placer sur son lit ; ensuite je pris la liberté de fermer la porte au verrou ; et de liberté en liberté, je pris enfin la liberté de lui faire un enfant.

Je dois à la vérité d'affirmer que je la trouvai enfant elle-même, ce qui me persuada deux choses : la première que les plus grandes rieuses ne sont pas toujours les moins pures ; et la seconde, qu'il entrait, dans la conduite de mademoiselle Camille avec moi, quelque chose de l'attachement qu'avait proclamé la voix publique. En effet, depuis ce moment, je ne puis m'empêcher de convenir, jusqu'à l'époque que j'indiquerai, que je reçus d'elle toutes les preuves qu'on peut désirer de l'amour le plus vif, et en même temps le plus délicat, au point que je crus l'aimer moi-même.

Comme les événemens se pressent maintenant dans leur cours, il faut que je les presse moi-même sous ma plume.

La grossesse constatée, il fut question de

prendre un parti. On me fit entendre qu' n'y avait rien de plus poli et de plus décer que d'épouser une jeune personne honnêt à qui l'on avait fait un enfant. Allons, pou prouver ma politesse, je promets d'épou ser la jeune personne honnête qui s'e laissé faire un enfant. C'est fort bien « mais à qui s'adresser, demandai-je spiri tuellement, pour épouser la fille hon nête. » On me répond spirituellement « Au père. »

Je me présente au père : « Monsieur j'ai l'honneur de vous saluer. » — « Mon sieur, votre serviteur très-humble. Qu'est ce qu'il y a pour votre service? » — « Monsieur, c'est que j'ai eu le mal heur.... » — « Eh bien! quel malheur voyons? dépêchez, je suis pressé; il fau que j'aille à mon bureau. » — « Monsieur mon bonheur est entre vos mains. » — « Bonheur! malheur! qu'est-ce que c'es que ce galimatias-là? » — « Monsieur c'est que mademoiselle Camille.... » — « Ma fille? » — « Elle-même, monsieur. — « Eh bien! » — « Monsieur, c'est qu je.... » — « Ah ça! finissez-vous, ou j vous plante là? » — (Il était très-vif, l petit monsieur L....) « Monsieur, c'es

que mademoiselle Camille est... est grosse. » — « Ah! voilà le grand mot lâché.... Elle est grosse!.... Ah! je la reconnais bien là! » — « Comment, monsieur! est-ce que mademoiselle Camille serait dans l'habitude?.... » — « Qu'est-ce que vous venez me chanter, dans l'habitude? Je dis que c'est une étourdie, et que je me suis toujours bien douté qu'elle y serait pincée. Et c'est de votre façon sans doute, ce beau chef-d'œuvre-là? » — « On le dit, monsieur; et je conviens que j'ai fait.... » — « Ce qu'il fallait pour cela, n'est-ce pas? c'est fort agréable à savoir. Ah ça! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi, voyons? » — « Monsieur, on m'a dit qu'il était de la politesse, en pareil cas, de vous demander mademoiselle Camille en mariage. » — « Monsieur, vous êtes bien poli assurément : je vous l'accorde et de grand cœur; mais cela ne dépend pas entièrement de moi; mademoiselle Camille a une mère qui est ma femme, et que je respecte infiniment. Je ne puis donner mon consentement que vous n'ayez obtenu le sien. Ainsi, monsieur, allez la trouver; elle est à la campagne à Chevilli. Vous lui conterez le fait; vous lui direz

qui vous êtes, et si elle dit oui, je ne dirai pas non. » — « Bien sensible, monsieur; j'y vais de ce pas, et je serai de retour ce soir. » — « C'est fort bien; en ce cas je reviendrai souper, et je vous attends.... De tout mon cœur, votre humble et obéissant. »

Et voilà le père parti. Il s'agit maintenant d'aller trouver la mère. Les demoiselles avaient écouté aux portes et avaient entendu toute la conversation.

On tint conseil : tout ce tracas-là m'ennuyait beaucoup. Enfin, on propose d'aller l'après-midi, après avoir bien dîné s'entend, mademoiselle L... l'aînée, mademoiselle Camille, mademoiselle Angélique et moi, dans un vénérable sapin, jusque chez la très-honorable mère, pour lui faire la demande en mariage de mademoiselle Camille, dans l'espérance qu'ainsi que le père elle me trouvera très-poli. Nous dînons, nous partons, nous arrivons.

Il était encore d'assez bonne heure. Nous trouvâmes la maman au logis, où le jardinier nous dit qu'elle faisait la collation avec monsieur le vicaire. Les deux innocentes se chargèrent d'aller annoncer les deux coupables. On leur accorda la permission

de comparaître au tribunal maternel : il était présidé par l'indulgence en personne. La bonne maman, avant de rien entendre de ce qu'elle savait déjà, nous fit boire un coup. Je dis de ce qu'elle savait déjà ; car j'ai su depuis que tout cela était un jeu arrangé pour se débarrasser au moins d'une des quatre filles. Mademoiselle Camille était celle qui était le plus de défaite ; et puisqu'après avoir eu la gaucherie de lui faire un enfant, j'avais la politesse de la demander en mariage, on n'avait garde de me refuser. Tout se passa à miracle, et nous retournâmes gaiement à Paris.

M. L.... se trouva à la maison, suivant sa promesse, et n'eut pas plutôt appris l'heureux succès de la négociation dont il n'avait eu aucun doute, qu'il me sauta au cou, m'appela son gendre, son fils ; me dit qu'il connaissait beaucoup ma famille, et m'installa sur-le-champ dans la sienne, en se félicitant de la belle acquisition qu'elle venait de faire. On soupa splendidement : ce fut une espèce de repas de noces, qui, s'étant prolongé assez avant dans la nuit, commença à donner quelque inquiétude sur le danger de me retirer trop tard, quoiqu'assurément les rues fussent bien tran-

quilles et Paris bien gardé. Cependant un accident est bientôt arrivé : il s'agit ici d'un gendre, et un gendre n'est pas un homme ordinaire.

Le père, homme de tête et de bonne composition, se lève en disant : « Parbleu, voilà une belle difficulté ! » Il sort, et revient un moment après avec une feuille de papier timbré, une plume et de l'encre. « L'ami, dit-il, va nous griffonner là un bout de promesse de mariage pur et simple, et cela fait réciproquement, parce que madame voudra bien en faire une pareille, je ne vois nul inconvénient à ce que l'ami passe la nuit avec sa femme. »

C'est que vous le croirez si vous voulez, mais rien n'est plus vrai. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Nous griffonnâmes les promesse de mariage. Nous tînmes table encore quelque temps, joyeux comme des nouveaux mariés; et moi, comme tel, après le souper, après avoir reçu la bénédiction paternelle, après avoir essuyé les baisers vineux de toute la nouvelle parentaille, qui s'était un peu grisée pour célébrer plus dignement mon mariage, j'allai chastement prendre place au lit nuptial, aux chastes côtés de ma chaste épouse.

Dès ce moment, je ne gardai ma chambre, qui était dans la même rue du Four Saint-Honoré, à l'hôtel du Pavillon-royal, que pour me conserver un peu de liberté; car la maison de mon beau-père devint absolument la mienne : j'y buvais, j'y mangeais, j'y couchais, j'y.... faisais absolument comme chez moi.

Il est vraisemblable que M. L.... prit de l'amitié pour moi. Mon caractère gai avait beaucoup d'analogie avec le sien; mais nos esprits différaient, en ce que le sien avait une certaine causticité que je n'étais nullement fâché de ne point partager. Du reste j'étais devenu son favori; il ne pouvait plus se passer de moi. Il avait obtenu de M. de Sart... que je serais surnuméraire dans son bureau, où je le soulageais, entre autre besogne peu ragoûtante, du signalement des pauvres qui venaient en foule demander des passeports, pour avoir le droit d'aller étaler par toute la France le hideux spectacle de la mendicité qui dévorait Paris. J'étais dédommagé de cette rebutante corvée par mes entrées à tous les petits spectacles, et par tous les dîners et soupers agréables auxquels monsieur son gendre se trouvait prié-né. Certaine-

ment ma société, quelle qu'elle fut, devait avoir un certain prix pour un homme isolé, en quelque façon, au sein de sa famille, avec laquelle il communiquait bien peu; mais je puis dire qu'il me témoignait une certaine considération qui ne s'est pas démentie un instant jusqu'à des époques dont il sera question par la suite.

Ce fut dans ce temps que, m'ennuyant un matin dans mon bureau, je me mis à faire une petite pièce en un acte. Quoique le temps ne fasse rien à l'affaire, il y fait quelque chose ici : la pièce commencée à huit heures fut finie à midi. Le fameux Nicolet arrive en ce moment : « Tiens, lui dit M. L..., prends cette pièce (1), et joue-moi cela tout de suite. » Il n'y avait pas de replique. Nicolet l'emporta, la joua dans la huitaine, en retira un argent immense, et moi pas un sou.

Me voilà donc chez M. de Sart... ne gagnant rien, mais m'amusant beaucoup. Je profite de ce moment de stagnation dans mes aventures pour en raconter une que-

---

(1) *A bon chat bon rat*, pièce jouée il y a trente ans chez Nicolet avec un succès désespérant pour les bons ouvrages.

je n'ai point oubliée; mais dont j'ai cru devoir suspendre le récit intéressant peut-être, pour arriver au point de repos où se trouve ici mon histoire.

CHAPITRE XIV.

Petite aventure. — Le fat puni. — Je rencontre mon enfant, et je le perds. — Je me fais comédien. — Je débute aux Italiens. — Je pars pour la province. — Mon entrée à Amiens.

Il y avait treize mois que la tendre et malheureuse Adélaïde m'avait rendu père sous de bien funestes auspices. Depuis ce moment, je n'avais pas rencontré un enfant sans éprouver les sensations et les plus douces ensemble et les plus pénibles. Tous ceux que je voyais me semblaient être le mien, qu'on avait la barbare prudence de me cacher. Ma liaison bien agréable sans doute avec Louison, n'avait point détruit, pas même effleuré en moi le souvenir de l'intéressante mère et de l'innocente créature.

Un samedi, dans la belle saison, j'avais pris la galiotte de Saint-Cloud pour aller passer le dimanche avec mon père. J'entre, j'y trouve une seule place vide à côté d'une

jeune personne simplement, mais décemment mise et assez jolie. Je m'asseois : elle ne me dit rien. Je tire un livre, et me mets à le feuilleter. Dans ce moment arrive un jeune fat, qui dit d'un ton insolent : « Eh bien ! où est donc ma place? Comment, petite sotte, vous avez laissé prendre ma place? J'espère que ce monsieur va me rendre ma place. » — « Vous avez tort d'espérer; ce monsieur ne vous rendra point votre place. » — « Nous verrons. » — « Tout est vu. » — « Il faut être bien malhonnête pour prendre une place qui ne vous appartient pas. » — « Si vous n'étiez pas le dernier des impudens, je vous dirais qu'il n'y a point ici de place que celles qu'on occupe, qu'il n'y avait rien à celle-ci qui désignât qu'elle appartînt à quelqu'un, que personne ne m'a rien dit. » — « Cette petite sotte ! » — « Vous êtes un grossier. Si cependant vous vous y étiez pris poliment, j'aurais vu ce que j'aurais eu à faire ; mais vous qui avez traité ce monsieur de malhonnête, vous êtes un impertinent que ce monsieur corrigera, je vous en avertis, et avant qu'il soit peu. » Il voulut tenir des propos : je me tus, et la jeune personne l'emmena sur le tillac.

Tous les honnêtes gens applaudirent à ma conduite avec ce mirliflor ; je continuai paisiblement ma lecture jusqu'à notre passage devant Auteuil. L'usage des mariniers, quand on arrive devant ce village, est de demander si personne n'y descend. Comme j'allais jusqu'à Saint-Cloud, je ne répondis point à l'appel ; mais je me mis à la petite lucarne pour voir ceux qui descendaient, et je vis mon faquin qui glissait le long de la planche au rivage avec sa jeune compagne. Je ne perds pas un moment ; je m'élance à la planche, et me voilà à terre.

L'impertinent marche droit à la porte du bois de Boulogne qu'on nommait la porte des Princes. Je le suis sans affectation toujours mon livre à la main, et j'arrive presqu'en même temps que lui au bois. Je lui laisse faire quelques pas, afin que nous puissions nous trouver bien seuls. Quand je me vois dans un endroit convenable, sous une contr'allée à gauche, bien couverte et bien sombre, je m'approche, et en peu de mots : « Monsieur, lui dis-je, je vous ai averti que ce monsieur, ce malhonnête vous corrigerait, et avant peu ; vous voyez que je tiens parole : allons vite l'épée à la main. »

On sait que c'était une manie alors d'avoir toujours un morceau de fer à son côté, et je n'ai pas besoin de dire combien cela était stupide et barbare.

Mon jeune homme veut éluder, veut entrer en explication; la jeune fille veut crier au secours; et je parvins à leur faire entendre raison à tous deux. Le petit monsieur lui-même impose silence à la *petite sotte*; et, convaincu qu'il risquait des coups de plats d'épée s'il persistait dans ses refus, il préféra la pointe. Cela ne fut pas long. Je le blessai légèrement au bras, son arme lui échappa; il secoua la main en assurant que cela était fort désagréable. Je lui demandai s'il était content.... Beaucoup trop. La jeune personne me demanda en pleurant s'il en mourrait. Je crus pouvoir prendre sur moi de lui dire que non, et chacun s'en alla de son côté.

Je suivis la même contr'allée qui était de traverse, et que je savais devoir me conduire à la porte de Boulogne. J'avais fait quelque pas en réfléchissant sur ce qui venait de m'arriver, quand je vois venir droit à moi une jeune et fraîche nourrice, portant un enfant d'une beauté ravissante. Je ne sais ce qui se passa en moi à cet aspect,

il me sembla que tout mon sang se retournait dans mes veines. De tous les enfans que j'avais vus et caressés, aucun n'avait produit en moi une pareille émotion. Je m'approche, je complimente la nourrice sur sa belle santé et celle de son joli nourrisson; je m'informe de sa demeure : « Tout près à l'entrée du village » Elle y retourne après avoir fait un tour de promenade. «J'ai chaud et soif; auriez-vous du lait.? » — « Oui, tout frais. » Je l'accompagne. Tandis qu'elle prépare le lait et le pain bis, je tiens l'enfant je l'examine : c'est le mien à coup sûr, c'est tout le portrait d'Adélaïde. Ma tête se frappe à mesure que mon cœur s'émeut. Je crois reconnaître à ses vêtemens des dentelles que j'avais vues à son adorable mère. Je questionne ; on me répond qu'on ne connaît point les parens de l'enfant, mais qu'un monsieur en perruque et en habit gris ou noir vient payer tous les mois. Je ne vais plus à Saint-Cloud ; je vais retourner à Paris. Demain je partirai de bonne heure pour me rendre chez mon père; je reviendrai ici, je reverrai l'enfant, mon enfant, car c'est lui, c'est lui, mon cœur me l'atteste ; c'est lui il n'y a pas de doute. Je pars à regret, non sans avoir dévoré de mes

caresses la charmante créature, qui me les rendait en souriant du sourire des anges. Je donne six francs pour le lait : « C'est trop. » — « Ce n'est pas assez pour mon bonheur ; » et je m'éloigne avec mon projet pour le lendemain. Tout occupé de ma rencontre, j'arrive au grandmur des Bons-Hommes ; le jour commençait à tomber ; je suis distrait de ma rêverie par l'action d'un homme en voiture que j'entrevois à peine, qui s'avance à mi-corps, et se retire sur-le-champ après m'avoir regardé. Je n'y fis pas la moindre attention ; je continuai ma route, et j'arrivai chez moi, où j'attendis le lendemain avec impatience.

A la pointe du jour j'étais sur pied. J'avais passé une de ces nuits inquiètes où l'on dort en veillant, et où l'on veille en dormant. J'avais fait de ces rêves pénibles qui fatiguent singulièrement, et qui font désirer le retour de la lumière. Vers les sept heures je me mets en voyage à pied, et causant avec mes réflexions, dont aucune n'était bien nette ; car comment savoir si c'était mon enfant, et si c'était lui, de quoi cela m'avançait-il ! par quel moyen pouvais-je m'en rendre le possesseur ? Je

devais donc me borner à venir le voir souvent en secret chez sa nourrice pendant le temps, bien court sans doute, qu'il avait encore à y rester; car il était d'âge à passer bientôt en d'autres mains. Tout en raisonnant ainsi, j'arrive dans la douce persuasion que je vais encore tenir mon enfant dans mes bras. Dieux! quel accueil je reçois! et quelle désolation!

Je trouve la nourrice, assise en pleurs, dans un coin de sa chambre. « Ah! vous voilà, monsieur, s'écrie-t-elle, en sanglotant; soyez bien content de m'avoir porté malheur! Venez le voir, mon enfant, venez; il n'y est plus; c'est vous qui êtes cause qu'on est venu me le reprendre; oui, c'est vous qui m'avez porté malheur. » Elle aurait pu parler encore long-temps, sans que je songeasse à lui répondre, tant j'étais pétrifié. Enfin je tâche de me remettre un peu, et je la prie de s'expliquer. Alors elle me raconte que quelque temps après mon départ, le monsieur en perruque est venu la payer : qu'elle, toute joyeuse de ma visite, lui en avait fait un détail bien circonstancié; qu'il avait demandé mon âge, comment j'étais tourné, habillé, etc.; qu'elle lui avait tout dit, et qu'alors il lui

avait annoncé qu'il était chargé de reprendre l'enfant; qu'il lui payait les deux mois de plus qu'il devait rester encore; qu'en effet, il l'avait emporté dans sa voiture, malgré leurs cris à tous deux; qu'elle était restée alors seule, désespérée, et que c'était moi qui était cause de tout cela. » Je vis que l'homme de la voiture était Lam...; qu'il m'avait reconnu; qu'il avait retiré l'enfant, craignant mes imprudences. J'offris à la nourrice de l'argent qu'elle refusa, et je la quittai cent fois plus désespéré qu'elle.

J'ai cru devoir ne pas dédaigner cette anecdote, puérile en apparence, et romanesque même, quoique très-simple dans toutes ses circonstances. Je l'ai rapportée, premièrement, parce qu'elle est à la fois vraie et singulière, en second lieu parce qu'elle est comme le présage de la fatalité qui s'est acharnée à mettre une barrière insurmontable entre mon fils et moi. Il m'en reste encore quelques exemples à citer; et je dois croire que mes yeux se fermeront sans avoir vu un seul instant cet enfant chéri, puisque depuis trentre-trois ans cette fatalité funeste ne s'est pas démentie.

Je passe maintenant au grand événement qui m'a lancé dans une carrière où l'homme,

sous tous les rapports, est entièrement à découvert. Elle met en évidence le plus ou le moins de ressorts de ses facultés intellectuelles, elle offre la mesure des moyens de l'esprit, et le développement de ceux du cœur; on peut l'appeler la pierre de touche du premier, et le thermomètre de l'autre. Elle met en évidence les perfections comme les défauts du physique, et cette carrière attrayante et dangereuse est celle du théâtre.

Malheur à celui qui peut se décider à y entrer sans avoir bien consulté ses forces. C'est à cette profession que l'on peut appliquer ce beau vers de notre législateur :

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Dans une femme, rien d'enchanteur comme la beauté, rien de repoussant comme la laideur.

Dans un comédien, c'est la même chose exactement. Rien de grand, rien de sublime comme le talent ; rien de méprisable, de dégoûtant, comme son absence et sa nullité.

Mais ce n'est point un traité de l'art du comédien que je prétends faire ici, c'est l'histoire d'un comédien que j'écris, et

comme ce comédien c'est moi, je prie d'avance mon lecteur de ne s'attendre qu'à une narration pure et simple. Je ne dirai de moi ni bien ni mal; je me bornerai au récit tout nu des faits.

J'avais atteint ma vingt-deuxième année. J'étais encore sans état, et sans état comment épouser ma femme? Je penchais fort pour celui de comédien. Tout le monde me le conseillait, et cela redoublait mon envie. Quelque chose me disait que c'était là ma vocation ; et celle-ci était un peu plus réelle que celle de ma sœur : mais les grands parens qui ne veulent pas. — « Mais que les grands parens qui ne veulent pas te donnent donc du pain. »

J'avais un oncle, qu'on devinera si l'on veut, un des premiers virtuoses de violon qu'ait eus la France; homme sage, très-riche et d'une moralité épurée. Il avait été violon dans des spectacles, mais il ne voulait pas qu'on fût acteur. Il avait fait je ne sais quoi à une demoiselle, qu'au bout de sept ans d'une intrigue trop publique il avait enfin épousée ; mais il ne voulait pas qu'on fît rien aux demoiselles. Quand il apprit que j'allais gâter l'honneur de la famille, en me faisant comédien, il me

fit offrir une méchante place de six cents livres dans un méchant bureau; mais je ne voulus point de la méchante place dans le méchant bureau. Mon père et ma mère n'osaient trop me contrarier. J'avais rempli auprès d'eux les projets d'Herminie et le vœu de mon cœur. Cette considération les tenait en respect; mais au fond de l'âme, ils pouvaient ne pas approuver le parti du théâtre. Cependant le temps pressait. La grossesse avançait, et ce cher mariage, il fallait pourtant le conclure. Les L..., exempts de préjugés, ne voyaient que du plaisir à avoir un gendre comédien. Les choses en étaient là, lorsqu'un après-midi je conduis mon beau-père à son bureau, c'est-à-dire au nôtre, en le suppliant de passer chez M. de Sart..., et de l'engager à me donner une place lucrative à la police, qui employait tant de monde, au lieu de me laisser languir surnuméraire dans un bureau de filles et de mendians. J'avais écrit un beau placet avec vignettes et autres enjolivemens de mon goût, ce qui fait toujours un bon effet, et donne du poids aux placets. Il partit, trouva le magistrat, et revint assez vite avec sa réponse.

« Suivez-moi, M. de Sart... vous attend. » — « Marchons. » Quand nous sommes en présence : « Eh bien ! mon enfant, me dit le ministre, vous voilà bien embarrassé pour choisir un état, à ce qu'il paraît ? » — « J'ai osé, monseigneur, compter sur votre protection. » — « Il m'est impossible, mon ami, de vous placer dans mes bureaux ; je suis obligé de faire des réformes, et je conserverai encore à ma charge bien des commis qui me sont necessaires. Je ne puis donc absolument rien pour vous. J'avais parlé à d'autres personnes : la dureté des temps nécessite la même réponse. Mais votre sort est entre vos mains : on dit que vous avez beaucoup de dispositions pour le théâtre ; que ne vous faites-vous comédien ? Craindriez-vous, d'après un sot préjugé, de vous déshonorer? Mon ami, il n'y a point d'états qui déshonorent un homme, mais il y a beaucoup d'hommes qui déshonorent leurs états. Je connais des comédiens fort honnêtes, et je me fais un plaisir de les recevoir à ma table. » — « Mes parens. » — « Qu'ils vous donnent du pain, ou qu'ils se taisent et vous laissent faire. D'ailleurs, que cela ne vous arrête pas; je

m'en charge. » — « Eh bien ! monseigneur, je me soumets à tout ce que vous jugerez convenable. Je ne disconviens même pas que mon penchant m'entraîne vers cet état; mais il me faudrait un ordre de début. » — « N'est-ce pas de M. le maréchal de Rich.... que cela dépend? — « De lui-même. » Il sonne « Mon carrosse. » — « Il est prêt, monseigneur. » — « Attendez-moi un instant; je vous rejoins, et il part. Nous restons à causer avec son valet de chambre auprès d'un bon feu. On conte les nouvelles du jour, et à la police il n'en manquait pas. Monseigneur, au bout de très-peu de temps, revient, me remet un ordre de début en bonne forme, et me dit, pour m'encourager ; « Allez, mon ami ; ne tardez pas à faire usage de cet ordre, et faites-moi savoir le jour de votre début. Je vous promets que j'y serai avec madame de Sart..., et que nous vous mènerons des amis. » C'est ainsi, qu'en moins de deux heures, toutes les difficultés s'aplanirent devant ma destinée, qui voulait que je fusse comédien.

Je ne finirais pas, si je voulais détailler la très-comique histoire de mon introduc-

tion à la comédie. D'ailleurs, toute comique qu'elle est, serait-elle bien amusante et bien neuve? Hélas! mon dieu, qui ne connaît pas aujourd'hui ce que c'est que cette comédie, si justement nommée *tripot*, ce rendez-vous de tout ce qui compose le revers de la médaille morale de l'homme? Laissons cette corde, que je ne pourrais toucher sans en tirer des sons désagréables pour toutes les oreilles délicates, des sons qui seraient plus fâcheux à mesure que je toucherais plus juste, et que moi-même je ne pourrais entendre sans un grand déplaisir.

Je me borne donc à dire que je débutai à la comédie italienne, dans l'emploi de *Clairval*, ou des Amoureux, en janvier 1769, par les rôles de *Nouradin*, dans le *Cadi Dupé*, et de *Colin* dans la *Clochette*; que l'indulgence du public et de l'amitié sema des fleurs la route épineuse où je portais mes premiers pas: que mon bonheur se soutint pendant le cours de mes débuts; que les besoins de la comédie, plutôt que mon faible talent, me firent recevoir à l'essai; qu'une directrice de province, extrêmement fameuse, avait jeté son devolu sur moi; qu'elle trouva le se-

cret assez facile de m'éblouir par une image enchanteresse du bonheur qui m'attendait en province; où, seul dans mon emploi, j'allais primer et devenir fort; image devant laquelle elle plaçait adroitement le tableau décourageant du sort que me réservaient à moi, chétif subalterne, la morgue et le despotisme des premiers acteurs de Paris; que son éloquence, secondée par de bons appointemens qu'elle m'offrit, vint à bout de me persuader; et que, par un coup de jeunesse, bien pardonnable à mon inexpérience, je m'engageai sous ses étendards, au grand contentement de bien des Italiens de Paris que je ne nommerai pas, premièrement parce que les trois quarts n'existent plus, et secondement parce que ceux qui restent se croiraient trop honorés si j'avais l'air de m'apercevoir qu'ils existent encore.

C'est maintenant que va commencer pour moi une nouvelle existence. Oh! dans quel labyrinthe je vais entrer! quel œil pourra m'y suivre, si j'y échappe sans cesse à mes propres regards? Enfin je l'ai dit, telle était ma destinée, et je ne pouvais m'y dérober. J'avais même long-temps

lutté contre elle; mais elle devait enfin triompher.

Dès que les italiens savent que je suis engagé avec la dame en question, ils font semblant d'être fâchés; ils m'envoient dire au Maréchal qu'ils ont besoin de moi, plutôt que de le lui dire eux-mêmes. Le Maréchal m'assure, en me riant au nez, que ma directrice est venue me réclamer, qu'elle ne peut ouvrir son spectacle à Amiens sans moi; enfin, que c'est une femme aux talens de laquelle il n'a rien à refuser; et il m'éconduit avec ces belles raisons.

Je viens raconter le succès de mon voyage à ma femme, à mon beau-père, à toute la famille. Cela ne plaît à personne. Le mariage était un peu aventuré de cette affaire-là. On voulait conclure; mais je représentais que ce n'était pas le moment où j'allais courir la pretentaine que je devais choisir pour me marier; que mes parens n'avaient pas encore consenti; que je savais bien que j'aurais pu me passer de leur aveu si je fusse resté à Paris; mais qu'allant en province, je restais sous leur domination; enfin j'en dis tant, qu'il fallut patienter. Je partis le samedi, veille

de Quasimodo de ladite année 1769, avec une grande partie des bienfaits d'Herminie, que je m'étais bien gardé de dilapider. J'allai avec un camarade en chaise et en poste jusqu'à Chantilly. La chaise nous manqua là ; il fallut courir à franc-étrier, métier que je connaissais si peu, que vers le soir je fus obligé de conduire poliment mon cheval par la bride jusqu'à l'auberge. Le lendemain, faute d'autre voiture, nous prîmes une de celles d'un fermier ; et le dimanche de Quasimodo ; je fis mon entrée triomphante dans Amiens sur une charette pleine de paille.

CHAPITRE XV.

Amiens. — Clai....de. — Son portrait. — Antipathie.

C'ÉTAIT en commençant cette quatrième et dernière partie de mon ouvrage que je m'étais proposé de m'étendre sur les agrémens et les désagrémens de la profession de comédien ; mais, outre que ce qui concerne cette profession, sous tous les rapports, est universellement connu, et que je ne ferais conséquemment que répéter ce que tout le monde sait, j'ai réfléchi que c'était de faits, et non de disserta-

tions, que je devais remplir mon livre, et j'ai renoncé à desdétails sérieux sur une chose, ou qui ne l'est pas, ou qui le serait trop à l'examen.

Posons seulement en fait que cette profession est la plus scabreuse de toutes. Sa base, qui est l'amour-propre, est souvent tourmentée par les plus humiliantes secousses. Ses jouissances sont quelquefois brillantes, mais jamais complètes. Les mœurs sont, dans cet état, comme les vierges d'un temple qui vient d'être pris par des conquérans profanateurs, ou comme une barque fragile au milieu de tous les orages d'une mer incessamment en fureur; et comment la vertu aurait-elle le temps de s'éveiller dans des cœurs qui l'endorment au bourdonnement continuel de toutes les grandes et petites passions dont ils sont remplis et agités? Disons cependant qu'on a vu des comédiens, et même en assez grand nombre, pleins de probité, bons époux, bons pères, bons amis, bons camarades, et que la société se faisait gloire d'accueillir dans son sein. Il serait trop malheureux que ceux qui donnent sans cesse les plus belles leçons sur le théâtre, les oubliassent dans les coulisses; mais ce n'est pas parmi les

jeunes gens, et encore moins parmi les femmes, que se reproduisent ces respectables exemples : j'en demande pardon à ces dernières.

Jouissons de leurs talens, et que l'admiration qu'on leur prodigue justement en public se change en indulgence pour leur vie privée : il ne faut pas dégrader et humilier son idole.

Assez d'autres ont prouvé que la vertu était incompatible avec l'état de comédienne, et l'ont prouvé dans leurs livres par-delà l'évidence ; mais les faits journaliers le prouvent encore mieux. Ce qu'on va lire sera malheureusement bien loin d'annoncer le contraire.

C'est ici qu'il faut vous dire adieu, ô vous, premiers objets de mes premiers hommages ! Je dois renoncer désormais aux aimables jouissances dont vous enivrâtes mon cœur.

Virginale candeur de Manon, grandeur d'âme et délicate générosité d'Herminie, adieu. Adieu, brûlante sensibilité de la pure et aimante Sainte-Agathe ; adieu, mon Adélaïde, héroïne d'amour, de cons ance, d'infortune et de courage, adieu ; ton nom est à part dans un des replis les

plus secrets de mon cœur. Adieu enfin, simple, ingénue et tendre Louison ; adieu, âmes sensibles et douces. Bientôt, dans le tourbillon qui va devenir mon élément, tout de vous sera absorbé pour moi, excepté votre souvenir. Les dévotes, les Justines, les Thérèses, les Louves et les Camilles, seront presque mes seules compagnes dans ce cahos immoral où l'innocence fuit devant l'impudicité ; où la voix du sentiment est étouffée par les cris convulsifs de la luxure ; où la femme calcule les forces et non les vertus de l'homme ; où l'homme ne veut de la femme que les obscènes voluptés que peut lui procurer le raffinement de la dépravation ; où le véritable amour, en un mot, est submergé dans le gouffre immonde de tout ce que la corruption des mœurs, la démence de l'imagination ont pu réunir de plus impur et de plus repoussant. Pourrai-je surnager ? Je le désire et je l'espère, non toutefois sans avoir payé le tribut. Pour surnager, il faut avoir fait une chute dans le gouffre. J'en ferai même plusieurs, mais je m'en tirerai : voilà ce que veut dire mon *je l'espère.*

Pour pouvoir faire lestement et sans in-

quiétude toutes les caravanes auxquelles mon destin ultérieur m'appelle, je dois ne rien laisser derrière moi à Paris.

Je vais donc rendre un compte bien fidèle de l'état où étaient, lors de mon départ, toutes les affaires qui me concernaient, moi ou les miens.

D'abord mon épouse, mademoiselle Camille, était voisine de son terme. Elle accouchera dans quelques semaines : laissons-la faire.

Ensuite, dans mes dernières visites à Saint-Cloud, qui se soutenait encore un peu depuis qu'Herminie avait daigné s'en occuper, j'avais revu, à mon grand étonnement, ma sœur au sein de sa famille. On m'avait obligeamment dit, en secret, qu'à la suite des réflexions que ma première tentative à son sujet avait occasionées, on s'était enfin déterminé à suivre mon conseil, puisque le pis aller était de la punir encore, si elle se rendait encore coupable. J'avoue que je fus extrêmement sensible à cette flatteuse condescendance, et je me rappelai que j'en avais eu un pressentiment. J'assurai mes parens de toute ma reconnaissance, et les invitai à l'espoir d'un plus doux avenir : on verra

si cet espoir était fondé. Quant à ma sœur, elle employa le premier moment de liberté que nous eûmes à m'assurer qu'elle n'oublierait jamais ce que j'avais fait pour elle, et qu'elle souhaitait ardemment d'être un jour assez heureuse pour me prouver que c'était du fond du cœur, et non du bord des lèvres, qu'elle parlait ainsi. Je l'embrassai tendrement, et lui dis, sans capucinade, que son sort était entre ses mains; qu'avec tous ses moyens, personne n'avait plus de droits au bonheur qu'elle, etc. Alors elle m'arrêta avec fermeté d'une main, et de l'autre montrant énergiquement le ciel : « Mon frère, me dit-elle, notre destinée est écrite là-haut; » et nous rejoignîmes nos parens.

Je n'avais point lu alors Jacques le fataliste, par la raison qu'il n'existait pas encore, et quand il m'est tombé entre les mains, j'ai cru que l'ouvrage était de ma sœur.

Je laissai donc à Paris, en le quittant, toutes mes dettes payées, tous mes amis un peu chagrins, mais en revanche tous mes ennemis bien contens; et sans m'embarrasser autrement de mon avenir, aussi-

tôt après mon entrée triomphante dans Amiens, sur une charrette pleine de paille et en poste (car nous étions en poste, ne vous déplaise, et rien n'est doux comme de courir la poste en charrette), je songeai à m'établir solidement et décemment dans la capitale de la Picardie.

Notre char triomphal nous débarqua dans la rue de Verts-Aulnois, de gracieuse mémoire. Cette rue, fameuse par le bonheur qu'elle avait d'avoir la salle de comédie au nombre de ses ornemens, avait de plus l'avantage de posséder la maison de M. Lepage, habile et respectable pâtissier, chez lequel de bons amis m'avaient élu domicile avant mon arrivée. Il logeait presqu'en face de la comédie, ce qui me devint à l'user d'une très-grande commodité; car je m'habillais chez lui à mon aise; un garçon de théâtre venait m'avertir, je sautais le ruisseau, et zeste me voilà en scène.

La pâtissière était jeune et jolie; mais elle avait une nièce plus jeune et plus jolie qu'elle, ce qui me sembla d'autant plus impolitique que cette nièce, qu'on n'avait prise à la maison que pour y tenir lieu de chambrière, venait faire

mon lit. Mais soyons tous bien tranquilles; je vois arriver d'ici une superbe flamme qui va me traverser le cœur, et qui, plaisanterie à part, a fait long-temps le destin de ma vie. Ainsi la pâtissière et sa nièce peuvent dormir sur les deux oreilles, je n'irai point les réveiller; que si elles-mêmes.... Ah! je ne réponds de rien : j'ai respiré l'air de la comédie.... qu'elles y prennent garde!

Je pense qu'il serait fort à propos, avant d'aller plus loin, de donner une idée de mon cœur, et des cœurs qui pourraient avoir quelque analogie avec lui, en établissant cette idée sur quelque comparaison bien juste; celle d'une bibliothéque, par exemple, me plairait beaucoup : voyons si elle plaira à tout le monde.

Je suppose un bibliomane, autrement dit un homme fou de livres. Autant il en voit, autant il en désire, autant il en acquiert; et, quand ils sont en sa possession, il les feuillette et refeuillette jour et nuit, jusqu'à ce qu'il les sache sur le bout du doigt. Quand il est parvenu à cette entière et parfaite connaissance, il ne les lit plus, mais il a une bibliothéque qui a une certaine quantité de tablettes :

il les range sur ces tablettes, suivant l'ordre de leur acquisition, de leur possession, de leur lecture, et de la progression des connaissances qu'il a pu tirer d'eux. Tous ces livres sont étiquetés; il a un petit livret ou catalogue, où tous les titres sont inscrits, et qu'il consulte en cas de besoin.

Il est fort aisé de s'apercevoir que le bibliomane c'est moi; les livres, les dames; la bibliothéque à tant de tablettes, le cœur; et le catalogue, la mémoire.

Que quelque ami de ce sexe adorable ose me dire qu'il n'a pas eu, comme moi, sa bibliothéque, ses livres, ses tablettes et son livret, je ne lui dirai pas grossièrement : « Vous mentez » ; mais je lui dirai avec commisération : « Tant pis pour vous. »

Cette comparaison, qui en vaut bien une autre, donne le mot de mon cœur. Il y avait déjà bien des tablettes remplies; mais elles ne l'étaient pas toutes, et les nouveaux livres qui vont entrer dans la bibliothéque y trouveront place sans en chasser les anciens.

Le lendemain de mon arrivée fut le jour du début de la troupe, conséquem-

ment du mien. Cette troupe était bien composée, et avait besoin de l'être; car le public d'Amiens, sans être sévère, était connaisseur. Cette ville renfermait dans son sein une société nombreuse et extrêmement choisie. Elle avait en outre habituellement une compagnie des gardes-du-corps en garnison, ce qui remplissait le théâtre de spectateurs délicats qu'il fallait contenter. C'est ce que nous eûmes le bonheur de faire; et les succès, tant de la comédie que de l'opéra, surtout ceux de ce dernier, toujours plus attrayant, à raison du charme de la musique, se soutinrent pendant les trois mois que nous passâmes dans cette aimable ville, au point que notre départ laissa des regrets bien flatteurs pour nous; parce qu'ils étaient à la fois vifs et sincères.

Mon séjour à Amiens offre quelques particularités d'un genre assez gai. Les dirai-je, oui ou non? Eh! pourquoi ne les dirais-je pas? Elles amuseront peut-être quelqu'un, et à coup sûr n'offenseront personne. On sait bien que la vie d'un comédien n'est pas celle d'un anachorète. Ainsi contons nos petites aventures, et surtout qu'une gaze officieuse, étendue sur cer-

tains objets, n'en laisse voir à travers son voile transparent, que ce que le regard peut soutenir.

Je commence par ma *Rose;* c'est-à-dire, par l'actrice qui joua le rôle de ce nom dans *Rose et Colas*, notre pièce de début. Cette actrice, nommée mademoiselle *Clai....de*, aura beaucoup à faire dans le cours de cette histoire, et son portrait veut des détails soignés. Ce n'est du tout point un être ordinaire que je vais peindre.

Mademoiselle Clai.... de, âgée alors de vingt-cinq ans, était depuis sept ou huit ans au spectacle, et jouissait, avec justice, de la première réputation dans ses emplois de jeune première dans la comédie, et de première chanteuse dans l'opéra. Un talent fin, extrêmement délicat, une intelligence supérieure, une aisance prodigieuse à la scène, un tact juste dans l'art de saisir le vrai caractère de ses personnages; une grâce soutenue et sans art, une physionomie très-spirituelle, dont le jeu était d'une extrême mobilité; une connaissance parfaite de sa langue, qu'elle écrivait comme les grands maîtres; une figure céleste, des yeux auxquels la na-

ture et l'amour semblaient avoir attaché je ne sais quel pouvoir magique ; de beaux cheveux châtains foncés, presque noirs, avec une peau d'une blancheur éblouissante ; une taille ni grande, ni petite, mais svelte et bien proportionnée; tout cela réuni faisait, de mademoiselle Clai....de, à la scène, un objet vraiment enchanteur, et suppléait au-delà à la faiblesse de sa voix, qu'elle avait pourtant l'art de bien conduire, et dont elle tirait tout le parti possible.

Telle était la femme de théâtre ; voyons maintenant la femme de société.

Je n'ai rien vu dans toute ma vie de comparable à la souplesse, à la flexibilité de son esprit ; elle en faisait exactement ce qu'elle voulait. C'était un vrai Caméléon ; elle lui faisait prendre toutes les formes, toutes les couleurs, le pliait à tous les tons, avec la plus étonnante facilité. Reine avec les reines, bourgeoise avec les bourgeoises, vestale avec les vestales, Ninon avec les Ninon, savante avec les savans, bornée avec les ignorans, sage avec les gens sensés, extravagante avec les fous ; c'était un phénomène aussi rare que l'empire absolu qu'elle a exercé généralement sur les cœurs.

Il était impossible de la connaître un peu sans l'aimer beaucoup. A cet esprit infini, et qu'elle maniait avec tant de dextérité, elle joignait une âme sensible, humaine, bienfaisante, et d'une générosité d'autant plus estimable, qu'elle était sans ostentation. Quant à son cœur, je ne regarde pas comme très-facile de l'analyser. Je crois seulement m'être aperçu, dans le cours de quatre années que je l'ai connue, et dont j'ai passé trois dans un lien auquel il ne manquait que la réalité du mariage, je crois, dis-je, m'être aperçu que son cœur et sa tête étaient dans une grande dépendance l'un de l'autre, et que celle-ci même avait souvent sur le premier un ascendant marqué.

Ceci demande une explication, et je vais essayer de la donner. Je présume que le foyer de son cœur, peu ardent en lui-même, était presque toujours échauffé par le feu de son imagination extrêmement exaltée. Pour lui plaire, ce n'était pas son cœur qu'il fallait, pour ainsi dire, saisir, frapper le premier ; c'était sa tête. L'amour, chez elle, n'était pas ce qu'on appelle *un coup de foudre ;* c'était un arrangement avec elle-même, un calcul ; elle ne disait pas :

« Je sens que j'aime tel ou tel. » Elle se disait : « Il faut que j'aime un tel. » Alors l'heureux mortel, désigné par son imagination, avait fait le plus beau jeu possible, en ce qu'il n'avait rien du tout à faire, absolument rien à mettre du sien. La tête faisait tout, et, composant l'idole à sa manière, la rendait digne de son cœur. Ce n'était jamais l'homme réel qu'elle aimait; c'était un homme de sa composition qu'elle avait façonné, doué, embelli à sa fantaisie, et qu'elle finissait par croire réellement tel qu'elle l'avait fait, comme les menteurs d'habitude finissent par croire leurs mensonges.

On pense bien que la constance ne pouvait pas être la vertu d'un cœur pareil; mais au moins la fidélité était son mérite. Il lui était impossible d'aimer long-temps; tout le temps qu'elle aimait, c'était de bonne foi et uniquement. Jusqu'à ma liaison avec elle, on n'avait pu lui refuser cette qualité, qui a son prix sans doute, mais à laquelle il lui plut de renoncer par grâce spéciale en ma faveur. Comme nous sommes encore très-loin de cette époque, suivons le fil de notre récit.

Une chose particulière, et qui prouve

bien puissamment que la sympathie n'est pas toujours le signal et l'appel de l'amour, c'est que la première fois que je vis cette demoiselle à Paris, chez notre directrice, elle me déplut tellement au premier abord, que je crus que j'allais connaître la haine; et ce qu'il y a de singulier, c'est que j'eus l'avantage de lui faire le même effet. Bref, nous commençâmes tous deux par ne pas pouvoir nous souffrir.

CHAPITRE XVI.

Espérance reculée. — Rival préféré. — Consolation. — La nièce et la tante.

Il n'était guère vraisemblable que cette aversion réciproque ouvrît l'entrée de nos cœurs à l'amour. Ce fut cependant l'antipathie qui nous conduisit au sentiment contraire; et voici comment. Si tous deux nous eussions été de ces êtres bornés auxquels la réflexion ne se fait presque jamais entendre, nous eussions conservé notre premier éloignement sans penser à approfondir s'il était mérité ou non; mais nous pouvions, sans amour-propre, prétendre à une honorable exception au milieu de ce ramas d'histrions, les trois quarts sans

culture, sans instruction, et qu'on pouvait justement comparer aux machines du théâtre. A la faveur d'une organisation plus délicate et d'une éducation très-soignée, nous étions en état de lier des idées, et de suivre une marche raisonnable dans nos opérations intellectuelles et sentimentales. Il arriva de là qu'en nous observant mieux, nous cessâmes d'obéir à un premier mouvement aveugle, qui avait arbitrairement décidé contre nous : mais le résultat ne fut pas le même : Clai....de se contenta de ne plus haïr, et même d'estimer ; mais moi, j'allai imprudemment jusqu'à aimer, et aimer beaucoup trop pour le moment, car mon heure n'était pas venue, et j'eus le chagrin de me voir préférer un rival qui occupa la place que j'enviais une année entière. Ce rival, très-aimable, fait aujourd'hui les délices de Paris au théâtre Feydeau, et méritait sans doute la prédilection de notre commune idole. Je perdis donc, à cette époque, mes gros soupirs, mes petits vers, mes petits soins, mes petits bouquets ; et, en comédien qui commençait à savoir vivre, je m'en consolai. J'étais dans ma vingt-troisième année, et je n'étais par conséquent ni dans l'âge ni dans

le goût du désespoir. Je dois cependant à l'amour très-vif que m'inspirait cette charmante actrice, un développement rapide dans mes facultés théâtrales, surtout celles qui tiennent à l'expression énergique et vraie de cette passion. Clai...de, qui était toujours mon amoureuse *en scène*, me disait chaque soir : « D*** (car je n'avais pas changé de nom), vous avez joué comme un ange. » — « J'ai joué avec vous, conséquemment d'après nature. » Puis m'approchant de son oreille, « Mais vous n'en aurez pas davantage. » — « A mes pieds quand je voudrai, disait la jolie magicienne en souriant: vous me viendrez; je ne suis pas pressée. » — « Bien obligé. Et si je l'étais, moi? » — « Vous attendrez, mon petit ami. »

C'est ainsi qu'elle préparait, en plaisantant, un avenir qui s'est réalisé. Cependant, excepté cette aimable femme, il n'y avait pas dans la troupe un seul objet qui pût offrir l'ombre d'une consolation, même éphémère. Que deviendrai-je? car enfin il faut que tout le monde vive. Voyons; le sort prendra peut-être pitié de moi. En effet, il n'y manqua pas; mais il prit une tournure bizarre et de singuliers moyens pour venir à mon secours.

J'ai dit, je crois, que je logeais chez un pâtissier dont la femme était jeune et jolie, et la nièce plus jeune et plus jolie encore. Un soir que le démon, qui ne me quittait guère (et l'on devine ce demon-là), me faisait sentir son aiguillon plus puissamment qu'à l'ordinaire, je vois arriver Gabrielle (ainsi se nommait la nièce) pour arranger mon lit, suivant la coutume. Je ne sais si elle avait depuis long-temps des desseins; mais je commençai à m'apercevoir qu'il était temps que j'en eusse. J'allai à elle, après avoir mis un doigt de verrou à la porte, et je lui témoignai bien évidemment une très-grande bonne volonté. Elle eut beau m'objecter le ravage que je faisais à mon lit, j'avais autre chose à faire que de lui répondre, et je me mis tout entier à un ouvrage suspendu depuis long-temps, que, par bonheur, je n'avais pas oublié. Gabrielle me prouva, par une action habile et soutenue, que cet ouvrage ne lui était point tout-à-fait étranger, et je dois avouer qu'il est difficile de mettre plus d'accord, plus de zèle, plus d'intelligence que nous dans ce genre de travail, qui porte avec lui la récompense de la peine qu'il donne. Tout le monde sait

combien le sang picard est beau. En général, le jeune sexe de ce pays est charmant. et surtout d'une fraîcheur on ne saurait plus attrayante. Mais ce beau sang a encore un mérite plus grand ; c'est qu'il est d'une chaleur pénétrante, et je ne sais pas, après de longues et nombreuses expériences faites dans bien des pays, si je ne donnerais pas la préférence en amour aux Picardes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, jeune comme le printemps, brillante comme la rose du matin, blanche comme le lis, ferme comme le gland, moulée comme une nymphe, veloutée comme du satin, agile comme un écureuil, voluptueuse comme un moineau ou moi, la jolie Gabrielle me fit désirer de prolonger avec elle l'aimable vengeance que je venais de prendre des rigueurs de Clai....de, et je la déterminai sans peine à venir, quand elle aurait fini tout son petit ménage, passer le reste de la nuit avec moi.

En fille honnête et délicate, Gabrielle tint parole. Elle s'était mise dans un charmant costume de nuit, et je puis dire que, toute chambrière qu'elle était, bien des gens très comme il faut, très-voisins à la même heure de dames aussi très comme

il faut, ne possédaient peut-être pas le quart des charmes que la nature champêtre mettait en ce moment à ma disposition. Rien ne m'a jamais paru si séduisant qu'une jeune villageoise fraîche éclose, et que le souffle impur des villes n'a pas encore trop tourmentée. Il est vrai que c'est une fleur bientôt fanée.

Tandis que notre douce intelligence se soutenait à l'aide et à l'ombre du mystère, l'amour, qui me traitait si favorablement en apparence m'apprêtait en secret aussi un tour de sa façon, auquel ni le lecteur ni moi nous ne nous attendions guère.

M. Lepage, ce digne pâtissier, mon hôte, vivait très-maritalement avec sa femme, dont il était passablement jaloux. Le jour, il ne la quittait pas plus que son ombre; la nuit, le même lit les recevait. Jamais la pauvre petite femme n'était montée chez moi qu'un instant à la dérobée; et moi, trop bon chrétien pour chercher à troubler l'union conjugale, je m'étais borné, dans ces rares et courtes visites, à l'embrasser bien respectueusement, ce qui l'avait fait prodigieusement rougir et un peu soupirer. Il ne fallait pas être bien malin pour deviner qu'une petite

femme fort gentille, de vingt-deux à vingt-trois ans, aurait mieux aimé un jeune gaillard toujours riant, comme moi, qu'un mari toujours renfrogné, toujours de mauvaise humeur, qui n'était pas vieux à la vérité, mais fort maussade, fort bête et fort laid. Quant à moi je les laissais s'arranger et je ne prenais pas garde à eux. Content de ma Gabrielle, qui n'avait point de mari et qui surpassait de beaucoup sa tante, quoique très-désirable, je m'en tenais à mes plaisirs et n'en convoitais point d'autres.

Les choses en étaient là, lorsque le mari reçoit de Noyon sa patrie, une lettre cachetée de noir, qui lui annonce la mort de son père, et la nécessité indispensable où il est de se rendre sur-le-champ au pays. Comme M. Lepage, sa femme et Gabrielle, à eux trois, n'auraient guère pu déchiffrer trois mots de cette lettre, je fus prié, à mon retour de la comédie, de leur rendre le service de la lire. Si la femme fut contente d'un héritage et d'une abscence, cela ne se demande pas; si le mari que l'héritage flattait un peu, fut très-affligé de la nécessité de s'éloigner, cela se demande encore moins.

Néanmoins le temps pressait; il n'y avait pas à reculer, il fallait partir. Notre mari, placé entre l'avarice et la jalousie, était dans un très-grand embarras et ne savait trop à quoi se résoudre, lorsqu'il lui vint une idée sublime, qui arrangea tout à miracle. Or quelle était cette merveilleuse idée? Comme je n'étais pas là quand elle fut mise sur le tapis, vous la saurez cette nuit, quand Gabrielle viendra me la raconter; ce qu'elle ne manqua pas de faire à l'heure accoutumée.

« Je viens vous faire mes adieux, me dit la petite amie très-sérieusement. » — « Comment tes adieux? Est-ce que tu as reçu aussi une lettre qui t'annonce la mort de ton père? » — « Non, Dieu merci, dit-elle; mais, monsieur, qui est bien le plus vilain jaloux qu'il y ait au monde entier, a trouvé superbe de m'ordonner de coucher avec sa femme pendant tout le temps de son absence. Ma tante ne voulait pas d'abord; elle disait mille bonnes raisons : que c'était bien assez de n'être jamais seule, ni jour ni nuit, tandis qu'il était à la maison; qu'elle serait bien aise de dormir au moins quelque temps tranquille; que nous nous gênerions toutes deux; que, que, que, etc....

Le jaloux a tenu bon et il a fallu consentir; ainsi vous voyez bien qu'il faut se dire adieu. » — « Je ne vois pas celà du tout, mon enfant; si ta tante avait bien fait, elle aurait consenti tout de suite, et même elle l'eût proposé, puisque cela aurait ôté toute défiance au maussade personnage, et que, lui une fois parti, vous en auriez fait ce que vous auriez voulu. Au reste, il n'y a pas encore grand mal : puisque ta tante a montré de la répugnance, dès que son mari aura tourné les talons, il faut, de toi-même, lui dire qu'elle ne se gêne en rien, que tu ne prétends pas lui faire de la peine, et qu'elle peut rester bien à son aise toute seule dans son lit. Alors tu verras ce qu'elle te dira : vous vous promettrez mutuellement le secret *que vous garderez*, et nous ne serons pas obligés de nous dire adieu. »

Le mari partit le lendemain. Gabrielle suivit mon conseil. Madame Lepage, qui avait des projets, fut enchantée que la proposition ne vînt pas d'elle; et la nuit suivante, Gabrielle, restée libre, vint, à son ordinaire, au rendez-vous.

Il n'y avait pas long-temps que nous étions ensemble, lorsque j'entends frapper

doucement à ma porte. Je demande qui peut venir chez moi à cette heure : une petite voix me répond d'ouvrir. J'insiste pour savoir qui c'est, quoique je m'en doutasse bien. On se nomme enfin. C'était madame Lepage, qui me prie instamment « de lui pardonner son importunité, mais qu'elle meurt de peur, toute seule comme elle est, et m'invite à la recevoir dans ma chambre, où elle passera la nuit sur un fauteuil. »

Jamais je ne me suis trouvé dans un plus plaisant embarras. Il n'y avait pas de danger; mais la crise avait sa difficulté. Comment cacher Gabrielle ? Elle me dit de ne rien craindre et d'ouvrir; qu'elle allait se glisser dans la ruelle, par bonheur très-voisine de la porte, que je laisserais ouverte, et que pendant que je recevrais sa tante, elle s'esquiverait dans l'obscurité sans être aperçue. — « Mais qu'en ferai-je? » — « Ce que vous voudrez. » Je lui obéis. Elle n'eut pas de peine à faire son paquet ; car elle ne faisait pas beaucoup de façons pour venir me trouver. J'allai donc ouvrir, et tandis que j'entraînais madame Lepage dans le milieu de ma chambre, Gabrielle se sauva adroitement. Quand je la crus

hors de danger, j'allai fermer la porte, après avoir fait asseoir ma visiteuse nocturne sur le bord de mon lit. Je lui proposai d'allumer ma bougie (on nous en donnait alors au théâtre pour nous habiller) : elle m'objecta la crainte d'être vue par les voisins, et nous restâmes dans les ténèbres. Je m'étais assis à côté d'elle; je lui tenais la main; je l'invitai à se placer dans mon lit, en lui représentant que décemment je ne pouvais pas me recoucher, comme elle m'y engageait, en laissant une aimable peureuse dans un fauteuil. Enfin je vis bien qu'il fallait trancher dans le vif, et je consentis à me remettre au lit, à condition qu'elle consentirait à y prendre place, que sans cela le lit resterait vide le reste de la nuit. On pense bien que c'était tout ce que voulait la timide veuve. Par cet arrangement, elle était bien sûre de n'avoir plus si peur. Elle remplaça donc Gabrielle, et, ma foi, j'avoue que je ne tardai pas à la prendre pour elle. Madame Lepage était fort jolie, très-agréablement faite, et n'avait pas encore été mère. Je travaillai de mon mieux pour lui procurer cette douceur; et Gabrielle m'ayant dit de faire de sa

tante ce que je voudrais, j'en fis, sans trop de scrupule ce qu'elle voulut elle-même. Vers le matin, un peu avant le jour, elle pensa à se retirer; mais je ne lui demandai pas si elle aurait encore peur la nuit suivante, et elle n'osait pas m'assurer elle-même que ses frayeurs nocturnes dureraient tant que son mari serait absent. Elle avait réellement des charmes et je ne me sentais nullement affligé du contre-temps qui m'avait fait faire connaissance avec eux. Mais Gabrielle était bien jolie aussi ; mais Gabrielle n'avait aucun tort avec moi; mais il n'y avait pas de raison pour que j'abandonnasse brusquement Gabrielle. Enfin la petite veuve, désirant ne pas se séparer de moi sans savoir à quoi s'en tenir, se servit d'un expédient adroit, et pourtant tout simple. Sans faire aucune question, elle s'en alla en me disant : « A ce soir. »

Ce petit mot bien court disait tout. Il lui épargnait la petite honte de me dire : « Viendrai-je? ne viendrai-je pas? » Et cette promesse de revenir le soir, était une espèce d'ordre de l'attendre. Il fallut bien se résigner et prévenir Gabrielle, ce à quoi je ne manquai pas, quand elle vint

arranger mon ménage. La friponne me demanda comment j'avais passé la nuit. Je ne fis pas le fin avec elle, et je la trouvai pour mes aveux d'une indulgence qui me parut assez étonnante; et le dirai-je? me mortifia même un peu. Voilà pourtant notre injustice.

Je venais de lui faire une infidélité, oh! bien complète : il est vrai que je n'avais pas cherché l'occasion, mais l'infidélité n'existait pas moins. Eh bien! le maudit amour-propre se cabrait. J'aurais voulu que la victime fût jalouse, et sa tranquillité me piqua par l'idée que j'étais faiblement aimé, quoique de mon côté je n'aimasse guère davantage. Le cœur était à Clai.... de; les sens étaient au premier occupant; mais je voulais qu'on fût jaloux, comme si j'eusse été vraiment amoureux.

Il y a bien des gens qui, s'ils veulent être de bonne foi, tant hommes que femmes, se reconnaîtront là.

Gabrielle me dit que sans doute je serais encore la nuit suivante le médecin des frayeurs de sa tante. Je lui répondis que j'avais entendu de sa bouche : « A ce soir, » et que j'avais gardé le silence. Vous pouvez la recevoir, » me dit-elle

d'un air très-dégagé. Je voulus prendre quelques libertés innocentes. On me repoussa, sans dureté, mais on me repoussa ; je ne pus même pas obtenir un baiser. On se dépêcha de tout arranger dans l'appartement, et l'on sortit sans me dire une parole. Ce fut alors que je reconnus la jalousie, et j'en fus fort aise. Je me promis de garder mon sérieux avec Gabrielle ; mais elle avait aussi projeté de garder le sien : de sorte que de la journée nous n'eûmes l'air de prendre garde l'un à l'autre. La nuit arriva enfin, et madame Lepage avec elle. Je la reçus avec empressement, et je commençais à oublier, dans son aimable société, la froideur ou l'humeur de Gabrielle, lorsqu'on frappa à ma porte. Il n'y avait que trois personnes dans la maison, dont deux étaient ensemble : il est donc clair que la troisième ne pouvait être que Gabrielle. Je ne tardai pas à sentir le coup ; et j'avoue que je n'entrevis même pas d'apparence à me tirer heureusement de ce mauvais pas. Madame Lepage était dans des transes mortelles. Gabrielle redoublait et m'appelait très-haut.

J'osai lui demander enfin ce qu'elle me

voulait à pareille heure. Elle me répondit « qu'elle avait une peur effroyable ; qu'elle avait été frapper à la porte de sa tante, pour la prier de permettre qu'elle se réfugiât dans sa chambre, n'osant pas rester seule dans la sienne, mais que madame Lepage dormait si fort qu'elle ne l'avait pas entendue, et n'avait point répondu ; qu'alors sa frayeur augmentant, et ne sachant où trouver un asile, elle avait pris sur elle de venir implorer ma pitié ; aimant mieux, quoi qu'on en pût dire, passer le reste de la nuit dans la chambre d'un homme, que de mourir seule de peur dans quelque coin de la maison. »

Que faire ? qu'opposer à cette perfidie ? Madame Lepage ne voulait absolument pas que j'ouvrisse ; et, quoique nous parlassions fort bas, « Ah ! ah ! dit Gabrielle, je vois bien pourquoi vous ne voulez pas m'ouvrir ; j'entends parler : vous avez compagnie avec vous ; quelqu'une de vos demoiselles de théâtre, que vous aurez fait entrer ce soir par l'allée sans qu'on s'en aperçût. Oh ! pour le coup, je m'en vais réveiller ma tante ; elle sera enchantée de voir la conduite que vous menez dans sa maison.

Elle fit semblant de s'en aller, mais j'étais bien sûr qu'elle resterait à écouter. Alors je dis tout bas sous la couverture à madame Lepage, le moyen qu'elle avait à prendre pour s'esquiver. C'était le même qu'avait employé Gabrielle. La pauvre petite femme, toute tremblante, s'y résolut. Je demande à haute voix s'il y avait encore quelqu'un à la porte. « Oui, me répond Gabrielle : ma tante ne se réveille pas, et j'espère enfin que vous aurez pitié de moi. » — « Attendez un moment, je vais ouvrir. » — J'y vais en effet ; mais la malicieuse Gabrielle n'est pas plus tôt entrée, qu'elle se met entre la porte et la ruelle, et ferme la première si rapidement, en me repoussant en dedans, que la pauvre madame Lepage, accroupie dans la ruelle, n'a pas le temps de sortir, et reste prise au trébuchet.

CHAPITRE XVII.

Suite de l'histoire de la nièce et de la tante. — Visites nocturnes. — Annonce d'un nouveau personnage.

Gabrielle n'était pas au terme de sa vengeance, ni nous à la fin de nos inquiétudes. Quand elle est dans ma chambre, dont elle avait pris la clef, elle change de ton, et me parle en ces termes :

« Que vous ai-je donc fait, mon ami, et par quelle raison m'avez-vous si cruellement refusé l'entrée de votre appartement ? Comment, après m'avoir si obligeamment accoutumée à venir causer avec vous toutes les nuits depuis près d'un mois, vous avez la barbarie de me repousser aujourd'hui. Pour quelle raison ? seriez-vous fâché de ce que je n'ai pas pu venir la nuit dernière ? Hélas ! cela m'a été bien impossible. Je n'ai même pas pu vous en prévenir. Je suis restée très-tard près de ma tante, qui, se voyant seule pour la première fois dans sa chambre, avait des fayeurs épouvantables. Je ne l'ai quittée que quand je l'ai vue un peu rassurée. Vous reposiez sans doute profondé-

ment alors; et d'ailleurs, je ne serais pas venue, parce que ma tante pouvait avoir besoin de moi la nuit, et si elle ne m'eût pas trouvée, cela aurait fait un fort mauvais effet. Ainsi je mérite bien ma grâce, comme vous voyez : accordez-la-moi donc, et ne restons pas comme cela au milieu de la chambre; il ne fait pas très-chaud. »

Je ne répondais rien, parce que je ne savais que répondre. « Est-ce que vous ne vous couchez plus aujourd'hui ? dit Gabrielle avec impatience. Même silence. « Ah ! je ne me trompe donc pas ! vous avez quelqu'un avec vous ; mais je verrai qui c'est, j'en jure. » Et elle va à tâtons vers la cheminée, prend le briquet dont elle connaissait la place, puisqu'elle l'y posait elle-même et se met en devoir de le battre. On concevra sans peine le trouble et l'effroi que son action me causa. Je lui enlevai des mains l'instrument fatal qui allait nous trahir ; elle devint furieuse, et répéta à haute voix : « Oui, il y a ici quelque malheureuse. Je veux la voir ; je la verrai ; je vais chercher partout. » Elle s'y dispose en effet. Je la prends entre mes bras, et comme elle se débattait pour m'échapper, je fus contraint d'user un peu de ma force.

Elle me menaça de crier et d'ameuter les voisins : je ne savais plus que faire ; madame Lepage était sans doute plus morte que vive dans sa ruelle. Enfin il me vint une idée.

« Eh bien! oui, dis-je à Gabrielle, il est vrai qu'il y a quelqu'un ici. Je veux bien vous l'avouer; mais ce n'est pas ce que vous pensez. Pour le prix de mon aveu, accordez moi une grâce. » — « Qu'est ce que cette grâce ? » — « Je vais ouvrir la porte à cette personne. Promettez-moi de la laisser sortir sans chercher à la voir. » — « Allez, infidèle je n'ai pas besoin de la voir pour la connaître ; c'est madame Lepage; c'est ma tante. »

Quel coup de foudre ! « Sortez, ma tante, sortez, continue Gabrielle ; vous devez être fort mal à votre aise dans cette ruelle : je le sais par moi-même; car j'y étais à pareille heure la nuit dernière, quand il vous a plû de venir me déplacer. »

Pas un mot qui ne soit un coup de poignard pour madame Lepage et pour moi. « Allons, madame, dis-je à cette pauvre petite femme, en allant la tirer de la ruelle ; tout est découvert : il est inutile de dissi-

muler. Gabrielle, je ne vous croyais pas si vindicative. » — « Monsieur, je ne vous croyais pas si ingrat, ni madame si imprudente. » (Madame Lepage, sortie de la ruelle, était assise sur le lit, et se cachait dans les rideaux, quoiqu'il fût nuit noire; tant les ténèbres sont nécessaires aux coupables!) « Si vous aviez eu quelque amitié pour ma tante et pour moi, monsieur, auriez-vous agi comme vous l'avez fait? Ne-voyez vous pas bien qu'elle se perdait? Quand même vous n'auriez pas eu de liaison avec moi, n'était-il pas de votre devoir de lui représenter le tort qu'elle se faisait par une démarche aussi inconsidérée? Ne deviez-vous pas lui dire que vous n'étiez pas venu das sa maison pour y mettre le trouble et le désordre? En lui parlant doucement raison, vous auriez fini par la lui faire entendre; en faisant votre devoir, vous l'auriez remise dans le sien; mais non : vous avez mieux aimé être un homme galant qu'un galant homme. Je suis bien loin de me regarder comme innocente : mais à coup sûr, je suis la moins coupable des trois; car enfin, quand j'ai fait la folie de me donner à vous, je pouvais disposer de moi; je n'appartenais à

personne qu'à moi-même ; au lieu que ma tante appartenait à son mari, et vous, monsieur, vous m'apparteniez. C'est vous qui m'avez provoquée; il est vrai que j'ai faiblement résisté ; mais si la cause de cette faiblesse était l'amour que vous m'inspiriez, et l'amour le plus désintéressé, comme vous n'en pouvez douter, c'était une raison pour me traiter avec plus de ménagement. Voilà donc le fond qu'une femme sensible doit faire sur un homme honnête en apparence, et voilà la confiance que les maris doivent avoir dans leurs compagnes! A peine M. Lepage est parti.... Mais je me tais.... ma tante est assez punie. D'ailleurs elle est moins coupable que vous à mon égard; elle ignorait et devait ignorer notre liaison. Quand à son crime envers son mari, c'est un bourru, un jaloux insupportable, qui le rendrait excusable à la rigueur; mais ce n'est pas à sa nièce à la juger : son cœur lui suffira. Vous me reprochez d'être vindicative, monsieur; vous allez voir comme je tiens à la vengeance. Je pourrais la pousser plus loin : vous m'en avez bien donné le droit; je pourrais instruire M. Lepage de la conduite de sa femme ; mais c'est une horreur

de laquelle je suis incapable, et qui ne servirait qu'à me mettre mal avec moi-même. Ainsi, ma tante, soyez sans la moindre inquiétude. Votre secret est entre nous trois. Que monsieur soit aussi muet que moi (la probité le lui ordonne), et je vous promets qu'il est enseveli pour toujours. Un moment d'erreur vous coûte assez cher; il ne doit point avoir des suites plus fâcheuses. Mais si vous m'en croyez, nous nous unirons ensemble pour faire sentir à monsieur combien peu il méritait notre attachement; et dès ce moment nous renoncerons à lui pour jamais. » — « J'en fais le serment, dit alors madame Lepage, sortant de dessous ses rideaux, et se jetant à tâtons dans les bras de Gabrielle; sortons, ma bonne amie, sortons de ce lieu; où je n'aurais jamais dû entrer. » — « Eh mais! la fin de tout cela, mesdames, dis-je ennuyé à l'excès du sermon de mademoiselle Gabrielle (sermon qu'on me pardonnera bien d'avoir un peu arrangé, en conservant le fond des choses); qui est-ce qui vous a priées d'y venir? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous contenter? Vous venez la nuit frapper à la porte d'un homme; s'il vous ouvre, c'est un homme

immoral, pour qui tout est bon; s'il ne vous ouvre pas, c'est au moins un être grossier, indigne du regard d'une femme honnête! Quel parti, femmes honnêtes, voulez-vous donc qu'on prenne avec vous? Le proverbe ne dit-il pas qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Madame Lepage, au reste, mérite en ceci ma reconnaissance et ma discrétion; elle peut compter à jamais sur l'une et sur l'autre. Je lui en fais le serment solennel; mais mademoiselle Gabrielle, qui s'avise un peu tard de faire la prude et de remontrer leur devoir aux autres, quand il est possible qu'elle ait un peu oublié le sien, elle me force à lui dire des vérités que j'aurais à jamais renfermées en moi-même; qu'elle apprenne donc que malgré ses charmes, auxquels je rends justice, je n'avais nullement fait vœu de me lier si intimement à elle, que le reste de l'univers dût entièrement disparaître pour moi devant sa précieuse existence; qu'elle sache que je crois fermement que, dans tout ceci, sa grande colère ne vient que d'avoir été gagnée de vitesse, et que je n'ai peut-être l'avance que d'un jour : en conséquence, que sa foudroyante menace de renoncer à

moi, ne m'a pas tellement terrassé que je ne me sente encore bien ferme sur mes pieds; et qu'elle, qui donne aux autres de si belles leçons de conduite, doit à l'avenir jeter un œil un peu plus attentif sur la sienne. Adieu, mesdames, vous pouvez partir. Vous sentez que je pourrais faire un fort joli petit roman de cette aventure. Je l'intitulerais : *les Visites nocturnes*, et il pourrait être au moins aussi piquant que le tour de l'ingénieuse mademoiselle Gabrielle; mais j'ai juré d'être discret, et je tiendrai mon serment. Comme il ne me paraît ni décent ni amusant pour personne que je reste davantage dans cette maison, je prie madame Lepage de vouloir bien me faire mon compte pour demain. Je tâcherai dans la journée de trouver un logement que je puisse habiter le soir même. Bonne nuit, mesdames. Je ne vous offre pas de lumière : vous verrez assez clair; vous connaissez les êtres. »

A cette dernière méchanceté, la clef tourna dans la serrure, et les deux rivales partirent sans souffler le mot. J'allai refermer la porte, et me renfonçai dans mon lit, veuf, où je m'abandonnai à mes réflexions sur cette bizarre aventure.

D'abord ma solitude m'effraya un peu, et je me repentis presque de la sévérité de ma réponse, qui, selon toute apparence, de deux femmes devait ne m'en pas laisser une. Je ne dissimule pas que je regrettais assez vivement Gabrielle, qui, à l'avantage de n'avoir point de mari, comme sa tante, joignait celui d'être infiniment mieux. J'étais maintenant dans le cas de pouvoir comparer. A la fin, je me déterminai à voir venir le mémoire, sans en reparler le premier, et je m'endormis résolu d'attendre bien philosophiquement la tournure que prendrait la chose.

Il n'était pas encore bien tard quand Gabrielle se présenta chez moi. Je lui ouvris, fort étonné de la revoir, et j'allai me recoucher; car il était à peine sept heures du matin. Elle me dit d'une voix très-basse, et les yeux fixés en terre : « Puisque monsieur ne se lève pas encore, je reviendrai faire sa chambre dans une heure. » — « Il me semble, dis-je, que, puisque je sors aujourd'hui, c'est une peine fort inutile. » Et ce peu de mots fut prononcé très-froidement. Gabrielle, le coude sur la cheminée et le front appuyé sur sa main, se mit à fondre en larmes. C'est un spectacle

que je n'ai jamais pu soutenir que celui d'une femme qui pleure, quelle qu'elle soit, jugez quand elle est jolie. Mon cœur se brisa sur-le-champ, et je dis d'une voix altérée : « Eh bien ! qu'avez-vous qui puisse vous affliger si fort ? vous m'avez fait une loi de renoncer à vous : c'était m'imposer celle de m'éloigner. (Les larmes redoublent, et je continue :) Vous comprenez bien, mon enfant, que vous me fûtes trop chère pour qu'il me soit possible de demeurer ici avec vous sur le ton de l'indifférence. Il vous a paru très-facile, à vous, de briser notre lien ; mais la même facilité n'existe pas pour moi; je vous ai trop aimée. » — « Vous m'avez trop aimée, homme cruel ! » (Et l'on vient se plonger dans mes bras, en sanglotant, sans pouvoir ajouter un mot.) Je la presse contre mon cœur : « Oui, je vous ai trop aimée pour me voir désormais avec vous sous le même toit, comme un étranger. » — « Eh ! qui vous y force ! » — « Vous-même. Votre parti n'est-il pas pris de renoncer à moi ? » — « Ah ! je le devrais peut-être ; mais le puis-je ! » — « Soulevez donc vos beaux yeux ; que je les voie du moins remplis de ces larmes que vous arrache sans

doute le repentir du chagrin que vous m'avez fait. » — « Et moi, je n'en ai pas eu peut-être? »—« Vous l'avez un peu cherché : mais tenez, ma chère Gabrielle, n'entrons pas, croyez-moi, dans une explication inutile et pénible. J'ai bien des choses à vous dire. Vous n'avez pas grand'chose à faire : madame sait que vous êtes ici. » — « C'est elle qui m'envoie. » — « Eh bien! reprenez votre place à côté de moi; nous avons au moins deux bonnes heures à causer ensemble ; et tout ce que nous dirons dans cette aimable salle d'audience, en aura cent fois plus de valeur. » On fit quelques petites minauderies ; mais on finit par retrouver un chemin qu'on n'avait pas pu oublier en si peu de temps.

La conférence intime, comme on peut bien le croire, amena une explication semblable à elle.

C'était en effet sa tante qui l'envoyait pour me supplier de ne pas quitter la maison ; que cela donnerait l'éveil à la curiosité des méchans, dont les villes de provinces abondent, et à la jalousie de son mari, qui ne manquerait pas, à son retour, de faire les rêves les plus bizarres sur le subit abandon que j'aurais fait de sa

maison ; que de plus, aussi avare que jaloux, il regretterait de ne m'avoir plus, parce que je faisais assez de dépense, et que de toutes ces passions, en jeu chez lui, il résulterait pour elle de très-grands chagrins : qu'en outre, elle me conjurait d'oublier son impardonnable erreur, ou du moins de la condamner au plus profond silence ; ajoutant que, rendue à elle-même, et bien pénétrée de tous ses torts, elle voulait en mériter le pardon, en les abjurant d'une part, et en me laissant de l'autre l'entière liberté de suivre mon penchant, sans rien faire pour le traverser en aucune manière. » — « C'est-à-dire qu'elle me rend ma Gabrielle, sans restriction et sans réserve. » — « Oui, mon ami. » — « Eh bien ! je reste, et j'en fais le serment le plus doux à l'autel qui seul est digne de le recevoir. J'ai bien rarement juré avec autant de plaisir : et j'incline à penser qu'il n'y a pas sur la terre de volupté comparable à celle qui accompagne un traité de paix que l'Amour vient de faire. » Pour ne laisser à Gabrielle aucun doute sur ma bonne foi, je répétai le serment le plus qu'il me fut possible. Sans changer le fond, j'en variai tant que je pus l'expression

et la tournure. L'autel charmant sur lequel je le consacrais, avait un nombre infini de faces dessinées de main de maître ; et il tournait à volonté sur un pivot, d'une bien favorable mobilité. Oh ! comme cette manière de jurer est délicieuse ! quel malheur qu'il n'en résulte que des parjures ! Mais, au fait, n'est-ce pas la plus grande imprudence que de se lier dans de semblables momens ? n'est-ce pas le vœu du matelot pendant l'orage ? n'est-ce pas, à proprement parler, écrire sur le sable ?

Nous ne tardâmes pas à l'éprouver, Gabrielle et moi. Notre aventure nocturne avait déposé dans nos cœurs un levain de défiance, qui troublait, par une fermentation involontaire, le charme de nos entrevues. Au bout de sept ou huit jours, il n'y avait plus guère qu'une fausse honte qui nous réunissait : Gabrielle venait plus tard ; je la traitais moins splendidement ; elle se retirait plutôt ; enfin la quinzaine n'était pas écoulée, qu'un joli garde du corps qui n'était point de la garnison, mais qui était venu visiter ses camarades, enleva mademoiselle Gabrielle à sa grande satisfaction, et je puis dire à la mienne. Il me rendait un grand service pour mille

raisons dont voici la première, c'est que je ne l'aimais plus.... Me voilà dispensé des autres, n'est-il pas vrai ? Point du tout. Ce ne sera point par une capricieuse échappatoire que je m'en tirerai. Je ne l'aimais plus d'abord, parce que je ne l'avais jamais aimée que comme on sait et pour ce qu'on devine; et que ce goût était parvenu à s'user un peu, en m'usant beaucoup moi-même; ensuite, que je la voyais toujours prête à m'accabler du poids de sa tante, par des reproches assurément fort inutiles et encore plus insupportables. Je fus donc extrêmement content d'être débarrassé du sien, sans qu'il y eût de ma faute; et son escapade me mit en droit de penser à convoler sans scrupule à de nouvelles noces, ce qui ne tarda pas.

Je conservai mon logement chez Lepage; à cause de sa femme, qui avait quelques droits sur moi. Ce qu'elle avait fait en ma faveur, était un titre à ma reconnaissance, et sa nièce une fois partie elle trouva le secret d'y en ajouter d'autres de loin en loin. Mon état m'occupait beaucoup, et ma liaison avec cette petite brune ne m'occupait pas assez pour m'en détourner. Son mari; facile à tromper, comme tous les

jaloux bêtes et même spirituels, ne nous donnait pas la moindre inquiétude. Le vilain n'avait pas voulu prendre une autre domestique après l'évasion de Gabrielle qu'il ne payait pas. Sa femme était chargée de tout le détail de la maison. Je me plaignais toujours d'elle devant lui. Il l'envoyait refaire ma chambre en la grondant : je montais avec elle, pour lui montrer comment je voulais que mon lit fût arrangé, et nous l'arrangions convenablement ensemble. Le ladre, pendant ce temps-là, était à son feu qu'il ne pouvait pas quitter. Ainsi nous faisions à peu près la même besogne, chacun de notre côté. Le temps s'écoulait de la sorte, sans peine comme sans grand plaisir pour moi. A mes momens perdus (et j'en avais beaucoup), je me souvenais de mon amour pour Clai...de : je lui faisais des vers, dont elle riait avec mon rival, qui lui faisait autre chose, entre autres un enfant, qui figurera dans cette histoire, quoiqu'il n'ait jamais vu le jour. Enfin ma vie était assez monotone, et j'étais bien près de connaître la pire de toutes les maladies, l'ennui, lorsque tout à coup la scène changea pour moi, par l'arrivée d'un nouveau personnage femelle.

C'est ici qu'il faut préparer d'autres pinceaux, d'autres couleurs, et me créer même une autre manière de peindre.

Il faut savoir avant tout que, depuis l'équipée de Gabrielle, les heures des repas m'étant devenues extrêmement fastidieuses chez moi, je m'étais mis en pension, avec un certain nombre de mes camarades qui y étaient depuis l'ouverture du théâtre, chez une nommée madame R...ot, femme d'un violoncelle très-habile, attaché à notre spectacle.

Cette dame avait infiniment d'esprit, et surtout celui de se plier aux goûts et aux opinions de tout le monde. Jamais on n'avait tort avec elle, et cette politique, jointe à celle de donner fort bien à manger, lui avait procuré un grand nombre de convives. Comme elle avait la bonté de me désirer depuis long-temps, le jour de mon installation fut une espèce de fête où madame R...ot déploya un peu de luxe de bonne chère, ce qui ne fit de peine à personne, et me valut la faveur des gourmands nombreux, qui m'en étaient redevables.

Amiens, comme on sait, est un pays où l'on vit bien, et dans le temps dont

je parle, à très-bon compte. Je fus donc fort satisfait, et pour assez peu d'argent.

CHAPITRE XVIII.

Quel était ce nouveau personnage. — Souper. — Nuit singulière. — Ruse qui réussit. — Me voilà en ménage.

Un beau soir, samedi, veille du dimanche d'avant la Pentecôte (je mets les dates pour cause), je venais, je crois, de jouer le *Colin* du *Maréchal*, qui, certes, n'est pas un rôle merveilleux, mais que je jouais avec beaucoup de soin, par cette raison-là même; un de mes camarades accourt me dire qu'une jeune dame, qui vient d'arriver, désirerait me parler, et qu'elle m'attend aux secondes loges, où il s'offre à me conduire. Je lui observe que je suis encore tout habillé. « C'est justement comme cela qu'on te veut, me dit-il; » et nous marchons.

Chemin faisant, je me demandais quelle pouvait être cette jeune dame, et comme de ma loge aux secondes il n'y avait pas loin, je n'eus pas le temps de me faire beaucoup de questions.

J'arrive : J'entends madame R...ot qui dit : « Tiens, le voilà. » A ces mots, une dame, fort jeune en effet, se retourne, et me salue par ces paroles remarquables : — « Est-ce vous, monsieur, qui venez de jouer Colin? » — « Oui, madame. » — « Ah! oui, je vous reconnais : j'ai voulu vous voir de près, parce que d'ici vous m'avez paru assez bien. Désolée de vous avoir dérangé, vous êtes mieux au théâtre qu'à la ville. » Et après cette burlesque réception, elle se retourne vers madame R...ot, comme si de rien n'était, sans la moindre politesse, sans le moindre mot d'usage même. J'avoue que je ne pris pas la plaisanterie en philosophe : car saisissant la dame assez ferme par le bras, je la fis retourner de mon côté; et quoiqu'elle me dît très-haut : « Comme vous me serrez, monsieur, vous me faites mal » — « Qui que vous soyez, lui dis-je, il est vraisemblable que vous n'êtes pas faite pour me juger ni à la ville ni au théâtre. » Je m'en allai sans attendre sa réponse, et je demandai à mon camarade s'il connaissait cette impertinente créature : oh! j'étais vraiment piqué. Il me dit que non; qu'elle arrivait à l'instant, et qu'on la croyait en-

gagée pour *aimer* à la suite de la troupe. Ce mot *aimer à la suite de la troupe*, me parut singulier. J'en demandai l'explication; et l'on me répondit que notre directrice, habile spéculatrice, avait pour habitude et pour politique, d'engager, sans appointemens, quelques jolies filles ou femmes, qui paraissaient, en cas de besoin dans les pieces où il fallait des *comparses*; que ces dames n'avaient d'autre emploi que de ne pas quitter les coulisses, d'y jouer le rôle duquel seul elles étaient capables, celui d'étaler leurs appas, et d'en faire une enseigne attrayante, qui pût amener les chalands à la boutique; que celle-ci était probablement de ce nombre. D'après cette instruction, je me calmai et je me déshabillai en paix, ne trouvant pas l'objet digne d'une plus longue colère.

Du théâtre, je me rendis à souper chez madame R...ot. La première personne que je vois, est cette grossière nouvelle-venue, à laquelle je ne fis pas la moindre attention. On me fit la méchanceté de me placer à côté d'elle, malgré mes efforts pour m'en défendre; et le premier mot qu'elle me dit, fut : « Voyons, monsieur, si je serai digne au moins de vous juger à table. »

Je voulais garder mon sérieux et le silence ; mais le torrent de plaisanteries dont elle m'inonda me contraignit enfin à cesser de bouder, à rire avec elle, et à me prêter de bonne grâce à la circonstance. Quand j'en fus à ce point, je m'attachai à la regarder plus attentivement que je n'avais fait jusque-là. Quel fût mon étonnement en voyant un des plus charmans objets possibles.

Mademoiselle Borth..., c'était son nom, était alors dans sa dix-neuvième année à peu près. Je ne me rappelle pas d'avoir vu dans aucune femme une fraîcheur plus éclatante que la sienne. Il n'était pas question de traits ; elle n'en avait aucun. Front bas, œil gris et enfoncé, nez trop gros, bouche assez petite : mais de très-fortes lèvres, menton lourd et un peu trop long, voilà sa figure en détail ; mais l'ensemble, mais la peau surtout, la peau la plus éblouissante, les formes robustes, mais pleines et correctes, tout cela était si entraînant, qu'il n'était pas possible d'y résister. Nous fîmes la paix à des conditions très douces : elle n'exigea rien autre chose de moi, que de la choisir pour ma dame et de devenir exclusivement son chevalier,

c'est-à-dire, d'être pour elle à Amiens ce que sont les *sigisbés* en Italie. Je fus donc chargé de l'aller chercher pour chaque repas, après lequel je devais la reconduire chez elle, ou la mener à la promenade; enfin ne la pas quitter qu'au moment où rester près d'elle m'aurait été le plus doux.

J'acceptai cet arrangement, qui m'ouvrait la porte à de grandes espérances, et je me promis bien de ne pas trop attendre pour les réaliser, voici comment je m'y pris. Je m'étais aperçu qu'il s'en fallait de beaucoup que mademoiselle Borth... valût la millième partie de Clai...de, et qu'elle ne pouvait guère être que l'objet d'une brusque et courte aventure. Afin donc de ne pas perdre trop de temps, je mis dans mes intérêts une espèce de demi-comédienne, nommé Hen....y, qui jouait des bouts de rôle et était assez bonne princesse. Sa complaisance, dans bien des circonstances délicates, lui avait procuré l'amitié de tout le monde, et elle était bien venue de toute la troupe. Je lui confiai mon projet, qui était d'épouser mademoiselle Borth... la nuit du samedi, veille de la Pentecôte, huit jours juste après son arri-

vée; qu'elle serait elle seule, Hen...y, prêtre, parens, notaire, et tout, et que, pour cela faire, il fallait qu'elle m'aidât à obtenir à souper, pour ce soir-là, de Borth..., qui ne me refusait que par la crainte prétendue de se trouver tête-à-tête avec moi. Cela s'arrangea. Quand Borth... vit qu'Hen..y serait du souper, elle consentit à me traiter ; ce qu'elle fit fastueusement. Nous n'étions que nous trois. Nous poussâmes le plaisir de la table un peu avant dans la nuit. Hen...y, feignant tout-à-coup de s'apercevoir qu'il était tard, s'élance à la porte, dont la clef était restée, par ses soins, en dehors, nous enferme à double tour, et nous souhaite le bonsoir à travers la serrure, en nous promettant, foi d'honnête fille, de venir nous ouvrir le lendemain matin de bonne heure. Pour le coup, j'espère que nous voilà dans la crise. « Ah ! ça, mais c'est une plaisanterie apparemment, dit Borth.... » — « Assez mauvaise, dis-je. » — « Oh sûrement; mais elle va revenir, il n'est pas possible que cela soit sérieux. » — « Qu'elle revienne si elle veut; je vais toujours me coucher en l'attendant. » — « Comment vous coucher ! » — « Eh ! oui, me coucher. » — « Où donc, s'il vous plaît? »

— « Là : est-ce que ce n'est pas là un lit, cela? »—« Comment ! vous allez vous coucher dans mon lit? » — « En avez-vous un autre ? Cela m'est égal, pourvu que je me couche et que je dorme. J'ai joué ce soir un rôle fort; je suis las et j'ai besoin de repos. » — « Mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il se déshabille (Elle avait raison je me déshabillais); sur mon honneur il se couche (elle avait raison je me couchais). Ah! bien celui-là est neuf par exemple. Ah ça! monsieur D***, j'espère que c'est assez plaisanter comme cela; vous allez vous lever et vous en aller? » — « Ah ça, mademoiselle Borth..., j'espère que c'est assez déraisonner comme cela. Je ne veux pas me lever, parce que je ne peux pas m'en aller; vous allez venir vous coucher, ou vous taire et me laisser dormir. »— « J'en ai bien vu dans ma vie, mais pour celui-là il me passe » — « Vous en avez bien vu dans votre vie, à votre âge? Eh bien! encore celui-là; un de plus ne doit pas vous faire peur » — « Vous êtes un insolent. » — « Laissez-moi dormir. » Elle murmura encore, je ne sais combien de temps, à voix basse (par respect pour les voisins). Je me mis à dormir, mais très sérieuse-

ment ; et je ne sais pas combien mon sommeil aurait duré, si je n'avais pas senti quelqu'un se fourrer brusquement auprès de moi, en disant de mauvaise humeur : « Avec tout cela, je ne me soucie pourtant pas de passer une nuit blanche, moi. » Et on me repoussa rudement, et on me tourna le dos, et je n'en fus pas fâché ; et l'on se retourna en tous sens et je n'en fus pas fâché ; et on voulait pincer, mordre, et je le rendais impitoyablement, tant et tant, qu'enfin cela se termina comme il convenait, et que personne n'en fut fâché. Les preuves, non pas de tendresse, mais de frénésie amoureuse, que m'arrachèrent les appas de cette nouvelle divinité, furent si multipliées, que le sommeil avait fui devant la volupté, et que la complaisante H...y nous parut arriver encore trop tôt, en venant nous rendre la liberté à plus de dix heures du matin.

Ce jour était celui de la Pentecôte, et comme il n'y avait point de comédie, nous le consacrâmes à visiter les environs de la ville. La fête se passa dans les plaisirs de la table, de la promenade, etc. Le soir, de retour à Amiens, je comptais bien ne pas plus quitter ma conquête cette nuit-

là que l'autre. Je me trompais dans mon calcul. La demoiselle jugea à propos de m'éconduire très-sérieusement. Mais elle se trompait aussi dans le sien. Elle s'était imaginé que ce caprice doublerait mon amour, et c'était une double erreur : premièrement, je n'avais point d'amour ; et, en second lieu, quand j'en aurais eu, je détestais le caprice, et ma fierté n'eut pas de peine à triompher de cette puérile épreuve. Je quittai la quinteuse Borth.... à minuit, et j'allai fort paisiblement me reposer chez moi.

A parler franchement, j'en avais quelque besoin. Je n'entrerai dans aucun détail sur mes hauts faits. Je sais que l'on accorde peu de créance à de semblables prouesses, et je n'écris pas pour lutter avec Hercule. Je dirai seulement que, doué d'un penchant très-vif pour les dames, assez fortement organisé, armé d'un courage qui me rendait souvent des moyens, et faisant agir à mon gré les ressorts d'une imagination brûlante, je dus me trouver plus énergique encore, étant électrisé par des charmes qui surpassaient l'expression, et surtout par un manége dont je n'avais eu jusque-là qu'un très-faible aperçu.

Les perfections physiques de cette *Laïs* étaient telles, que j'ai cherché vainement, dans les chefs-d'œuvre connus du pinceau et du ciseau, quelque chose qu'on pût leur comparer. La gorge, quoique d'une blancheur et d'une consistance rares, était peut être un peu volumineuse ; mais toute la partie opposée, depuis la racine des cheveux jusqu'au *calcaneum*, était si ravissante, que la raison faisait place au délire à l'aspect de tant de beautés réunies, et la complaisance fougueuse avec laquelle tous ces trésors étaient prodigués, était vraiment faite pour l'éterniser. Les livres les plus instructifs sur le mécanisme des positions que permet la souplesse du corps humain, ne contiennent pas la moitié des leçons, aussi claires que variées, qu'on pouvait prendre dans une seule séance du cours érotique de cette illustre professe. Il n'est donc pas étonnant qu'un art aussi profond étant venu au secours de mes dispositions et de mes facultés naturelles, je sois un peu sorti du cercle des exploits ordinaires.

Je goûtais donc seul, entre mes rideaux, le repos balsamique que mes douces fatigues m'avaient rendu si nécessaire, quand,

vers les sept heures du matin, on vient le troubler en frappant violemment à ma porte. Je m'éveille en sursaut, et je demande, de fort mauvaise humeur, quels sont les importuns qui me viennent interrompre si mal à propos. Je reconnais une voix enrouée, semblable à celle de ces femmes qui, par état et par goût, réveillent le matin leurs organes engourdis au moyen d'une liqueur extrêmement forte. J'en demande bien pardon à mademoiselle Borth.... ; mais, malgré tous ses charmes, elle avait cette voix rauque et voilée, qui, à coup sûr, n'en était point un. Mais ce qu'il y eut de moins charmant encore, c'est que cette voix désagréable lui servit à prononcer de fort sales expressions, qui m'affermirent dans la résolution de ne pas ouvrir ma porte. Un peu plus poli qu'elle, je lui répondis que je ne savais pas ce qu'elle venait faire chez moi, après la manière dont elle m'avait exilé de chez elle ; que si son caprice était passé, moi qui ne connaissais point les caprices et qui les avais en horreur, je la suppliais de croire que toute communication était interrompue entre nous. Elle se retire avec son amie, madame R....ot, qui probablement

l'avait accompagnée dans le charitable dessein de nous rapatrier, et de tirer de tous deux un honnête salaire du loyal service qu'elle voulait sincèrement nous rendre. Son espérance, toute pure qu'elle était, fut cruellement trompée; car, dès le jour même, je quittai sa pension, et je me remis à prendre, comme auparavant, mes repas chez mon pâtissier et mes ébats avec sa femme, qui, ne conversant avec moi que de loin à loin, n'avait pu s'apercevoir de la nuit infidèle que j'avais passée chez la maladroite Borth.... Il n'en avait pas même été question, mon passe-partout me donnant l'entière liberté d'aller et de venir les nuits, qu'elle passait conjugalement auprès de son hideux époux. Mais madame R....ot fut plus sévèrement punie encore que par ma désertion; car quelque jours après, comme je m'obstinais toujours à fuir Borth..., elle prit sur elle de m'aborder et de me demander mon bras pour la conduire à la belle promenade du Haut-Toit. J'aurais bien voulu pouvoir la refuser pour continuer à la mortifier; mais pourquoi se mentir à soi-même? Malgré tous ses défauts, ses caprices, ses vices même, Borth.... m'avait

paru, et était vraiment si belle, qu'au fond de l'âme je regrettais, non son amour, dont je ne voulais pas parce que je n'y croyais pas, et que je n'en avais pas moi-même, mais sa jouissance, dont le souvenir était resté profondément gravé dans mon ardente imagination. Je consentis donc assez froidement à l'accompagner et nous gagnâmes la promenade en silence.

Quand nous y fûmes, la dame prit la parole enfin, et s'expliqua en ces termes :

« Je vois bien à présent, monsieur, quelle espèce d'homme vous êtes ; (ce mot *espèce* me parut un peu grotesque; mais vu le personnage, je me résolus de n'y pas regarder de si près.) Vous aimez à être prévenu. Je suis sûre qu'on ne nous aurait jamais revus ensemble, si je n'avais pas été assez bonne pour vous faire une avance. » — « Cela est vrai. » — « Vous auriez même été assez grossier pour vous promener avec moi sans rien dire, si je n'avais pas pris le parti de vous parler la première. » — « Grossier ou non, cela est vrai. » — « Eh ! pourquoi tout cela, s'il vous plaît? » — « Comment ! vous osez le demander ! Mais c'est une explication que vous voulez, et moi je n'en veux

pas. » — « Et moi j'en veux une, et je l'aurai malgré vous : vous ne m'empêcherez pas de parler peut-être, et je ne vous crois pas assez malhonnête pour vous boucher les oreilles. » — « Parlez, je vous écoute. » — « Ne m'interrompez pas, entendez-vous? » — « Vous pouvez être bien tranquille. » — « Vous m'en voulez beaucoup de ce que je vous ai renvoyé de chez moi le jour de la Pentecôte? » — « Au contraire, vous m'avez rendu service. » — « Ne m'interrompez donc pas, je vous en prie. » — « Ne me questionnez donc pas, je vous en prie. » — « Quoi que je dise, laissez-moi achever; je ne finirais pas sans cela. » — « Je me tais. » — « Vous m'en voulez, parce que vous supposez que c'est de mon propre mouvement que je vous ai fait cet affront. Détrompez-vous : c'est votre tendre amie, madame R...ot, qui, mécontente de ce que je ne vous avais pas fait assez languir, m'a conseillé de vous traiter de la sorte, pour vous enchaîner plus fortement; mais il me paraît qu'elle vous connaît mal, et que vous n'êtes pas de ces gens qu'on enchaîne par les moyens qu'elle m'a indiqués. » — « Puis-je parler? » — « A vo-

tre aise : j'ai tout dit. » — « Pour m'enchaîner, mademoiselle, les charmes ne suffisent pas : ils commencent l'ouvrage ; mais c'est à la douceur, c'est aux procédés à l'achever et à le maintenir. Le caprice, surtout, est si révoltant pour moi, qu'il rendrait Vénus même insupportable à mes yeux. Vous dites que l'affront dont il vous a plu de me gratifier ne vient pas de vous; je vous crois, et je dois vous savoir gré du soin que vous voulez bien prendre de vous justifier; mais, avec votre permission, vous n'êtes pas un enfant, et vous pouviez fort bien repousser le mauvais et très-mauvais conseil qu'on vous donnait. Cela est fait, au reste, et je m'en applaudis. J'allais peut-être rentrer dans une carrière que j'ai toujours trouvée hérissée d'épines, et j'ai résolu de ne plus m'exposer aux secousses dont l'amour m'a trop tourmenté jusqu'à ce jour. Je n'ai point un cœur comme un autre : je fais la folie de m'attacher sérieusement, et quand j'en suis là, je deviens le plus malheureux des hommes. Je garde donc ma précieuse liberté, et je vous réitère mes remercîmens de m'avoir fait apercevoir à temps du danger qu'elle cou-

rait. » — « Pas tant de reconnaissance, monsieur; ce n'est point du tout là mon compte. Si vous avez repris votre liberté, moi j'ai perdu la mienne. Vous voyez à quel point je m'abaisse, puisque je conviens que je vous aime, dans le moment où vous m'assurez que vous ne voulez point m'aimer; mais je suis dans une position qui m'excuse. Il ne sera pas dit que vous aurez triomphé de moi de la manière la plus burlesque; que le bruit de cette bizarre aventure se sera répandu, et que j'en serai pour avoir eu l'honneur sublime d'être une seule nuit la favorite d'un sultan tel que vous. Non, monsieur, non; outre un certain sentiment de préférence que vous ne méritez guère, mais que j'ai la faiblesse de vous accorder, j'ai encore l'intérêt de mon honneur à considérer, et cet honneur veut que vous soyez mon amant. »

Ici j'avoue que je pensai éclater de rire. L'honneur de mademoiselle Borth... qui voulait que je fusse son amant, me parut une chose si bouffonne, que j'eus toutes les peines du monde à me retenir, surtout en voyant le sérieux qu'elle y mettait. Cependant je parvins à prendre le

mien, et je lui dis que si son honneur voulait qu'elle eût un amant, elle était trop belle pour en manquer; mais que sans parler de mon honneur, qui n'en valait guère la peine, ma raison ne voulait pas que j'eusse de maîtresse; que je sentais combien peu j'étais digne d'elle; et que, quant à la nuit dont elle parlait, j'aimais à croire que c'était un mystère *impénétré;* en un mot, que mon parti de vivre seul était irrévocablement pris. Elle ne me répondit rien, et me pria seulement de la reconduire chez elle : j'y consentis. Je ne voulais pas monter, elle me fit tant d'instances que je finis par céder.

Quand nous sommes dans son appartement, elle en ôte précipitamment la clef, qu'elle remet en dedans, et m'enferme à double tour avec elle. Je me doutai des nouveaux assauts que j'allais avoir à soutenir, et je commençai à sentir chanceler mon courage. Allons rapidement. D'abord douces et insinuantes sollicitations; ensuite désespoir, fureurs, auxquels succédèrent les prières et les larmes, vinrent après de plus puissans moyens, les caresses, les baisers, etc. Tout cela faisait des progrès; ma défaite avançait : mais un der-

nier trait inouï la décida. Cette femme singulière ayant remarqué mon faible dans notre nuit d'essai, passe dans un petit cabinet, s'y enferme, et peu de momens près reparaît comme Vénus sortant des flots, tenant un couteau à la main, me le présentant pour l'en frapper, et me menaçant, à mon refus, de s'en percer elle-même. Je vis bien que tout cela n'était qu'un jeu; mais c'était un jeu bien dangereux pour moi. Enfin je lui arrache le couteau, et l'adroite comédienne, pour achever son rôle, s'échappant de mes bras qui l'avaient enlacée, va se précipiter, le visage caché de ses deux mains, sur le bord du lit, où elle se courbe comme pour verser à son aise de feintes larmes, et me présente, dans toute sa beauté, cette portion de son corps d'albâtre, et de la perfection de laquelle je me suis déjà plu à tracer une fidèle peinture : c'était son dernier argument; mais elle savait bien qu'il était irrésistible.

En effet, l'espèce d'amour qu'elle m'inspirait, ayant à cette vue incendiaire repris tout son empire, je courus comme en fureur à ce voluptueux autel où, je n'obtins la permission de brûler un grain

d'encens qu'après avoir promis tout ce qu'on voulut; tant il est vrai que les résolutions les plus sages et les plus fermement prises, disparaissent et se fondent devant le flambeau de l'amour, comme les brouillards légers du matin s'évanouissent au printemps devant celui du soleil.

Je signai et resignai le traité avec une ardeur qui ne se ralentissait point. Enfin la raison, plus encore que la nature, mit un terme à la longue et délicieuse conférence. Vénus alla remettre sa ceinture. Je sortis un instant pour aller faire préparer un repas un peu plus que frugal, et la soirée, ainsi que la nuit, se passèrent dans un cercle non interrompu de plus ravissans plaisirs.

Dès le lendemain nous nous occupâmes de bonne foi du soin de remplir les conditions du traité. Borth.... alla payer la très-officieuse et très-surprise R.... ot. J'allai de mon côté chercher un logement plus vaste et un peu plus orné que ceux que nous occupions séparément, ma sultane et moi. J'en trouvai un rue des Trois-Cailloux, non loin de la comédie; et dans la matinée même tous nos effets y furent

transportés. J'allai ensuite faire marché avec un bon traiteur. Je ne quittai pas madame Lepage sans quelque regret; mais le plaisir de ne plus voir son vilain mari l'eut bientôt dissipé. En un mot, dès le soir même je me trouvai, pour la première fois de ma vie, ce qui s'appelle en ménage; car il ne faut pas compter le temps passé dans la famille L.... La manière dont j'y vivais n'avait point de nom; c'était une existence amphibie, à laquelle certes ne présidaient ni l'ordre, ni la décence, ni même le plaisir; au lieu qu'ici l'ordre y régna quelque temps, la décence n'en souffrait pas dans l'opinion reçue. Ces mariages de théâtre étaient tellement communs, qu'ils étaient presque regardés comme légitimes, et cela était juste, puisque, grâce aux prêtres, les comédiens alors ne pouvaient pas se marier. Quant au plaisir, on peut présumer que sa source fut long-temps inépuisable : mais tout finit.

CHAPITRE XIX.

Compiègne. — Rupture. — Espièglerie nocturne. — Eugénie. — Départ de Compiègne.

Un mois à peu près que nous avions encore à passer à Amiens, se serait écoulé assez paisiblement sans quelques tracasseries nées de ma jalousie naturelle (car les sens sont jaloux comme le cœur, et peut-être plus, par la raison toute simple que l'amour-propre est presque le seul mobile de ce genre de liaison). Mademoiselle Borth..., excessivement coquette, voulait des hommages, et n'en manquait pas au milieu d'une ville de garnison et de commerce. Les gardes du corps et les négocians, jeunes et vieux, lui formaient un cortége qui eût désespéré Clair...de, aussi coquette qu'elle au moins, sans son amour romanesque pour Fl.... et pour le tendre fruit qu'elle couvait dans son chaste sein. Mais ce cortége me mettait martel en tête, et nous occasionait souvent de petits orages, que dissipait l'instant où toute animosité se dépouille avec les vêtemens. Heureux la nuit d'un bonheur de mon âge, malheureux le jour d'une

maladie commune aux vieillards comme aux jeunes gens, la vérité est que je n'étais point du tout dans ma véritable sphère. Mon cœur était absolument vide de Borth...., mais en récompense ma tête en était remplie : elle régnait en souveraine sur mon imagination; et, pour parler d'un autre supplice, elle martyrisait mon âme par le sentiment de l'indélicatesse de mon choix. Ne trouvant ni éducation ni principes, pas le moindre vernis d'usage et de décence, mais seulement cet esprit méchant si familier aux êtres bornés, et souvent désolant, j'étais réduit à rougir le jour des plaisirs dont je m'enivrais la nuit. Eh! c'est dans ce nœud bien étrange que j'ai pu me convaincre de la valeur du présent que m'avait fait la nature, en m'accordant cet amour désordonné pour les charmes extérieurs des femmes, amour frénétique qui me conduisait vraiment à toutes les convulsions de la plus absurde de toutes les jalousies, quoiqu'elle fût fondée. Mais c'est par cela même qu'elle était fondée, qu'elle devenait absurde. Au reste, le moment approche où je vais secouer le joug : d'esclave que j'étais, je vais être métamor-

phosé en véritable sultan, et j'userai de mes droits, j'en réponds, mais toujours en riant.

Le terme du séjour que nous devions faire à Amiens étant arrivé, il fut question de partir pour le voyage de la cour à Compiègne, où notre troupe seule avait le privilége d'occuper le théâtre de la ville, tandis que les héros de Paris, français et italiens, venaient à tour de rôle amuser les dieux de Versailles.

La veille même de mon départ d'Amiens, j'eus une querelle si violente avec ma *luxurieuse* et *avide* compagne, que je résolus de partir seul, et de la laisser avec les galans qu'elle trompait ainsi que moi. J'épargne ici au lecteur des détails que les deux épithètes soulignées font deviner. Cependant bien déterminé à m'en séparer à Compiègne, ainsi que je le fis, je consentis à faire encore avec elle ce court trajet d'une petite journée. On m'avait retenu un logement dans ce nouveau séjour, et comme en temps de voyage ils étaient aussi rares que chers et incommodes, je ne trouvai dans le mien qu'un lit. Il fallut bien se résoudre à le partager, pour la dernière fois, avec une femme que je ne

pouvais plus regarder en face. Elle eut recours, cette nuit, à toutes les ressources à elle connues, et tant que la nuit dura, ce ne fut pas en vain; je puis dire, sans amour-propre, que je fis généreusement mes adieux à des charmes que, d'après mon plan, je ne devais plus revoir.

Le lendemain rien n'égala l'étonnement de la belle, lorsqu'elle vit que je persistais dans mon projet de séparation, et que je lui proposais l'alternative, ou de s'en aller où bon lui semblerait, ou de rester à ses frais dans cet appartement, que j'allais quitter à l'instant, si elle s'obstinait à y demeurer. Après bien des contestations, elle s'en alla se refugier chez la directrice, qui sentant, surtout à ce voyage, le besoin qu'elle avait d'elle, lui accorda généreusement dans sa maison un petit trou de six pieds en carré.

Laissons-la se livrer à tout ce que son penchant pour les plaisirs peu choisis va lui suggérer d'écarts et d'erreurs grossières. Laissons le bon Prév..., l'honneur du théâtre français, et propriétaire du privilége de la comédie à Compiègne, sacrifier aux autels de cette banale idole, et acheter le droit de s'en croire aussi propriétaire. Lais-

sons le petit inconstant Fl... donner les plus violens chagrins à sa divine Clair...de, en se renchaînant au char de la directrice, sa maîtresse en chef, quoique souvent en partage.

Essuyons pourtant, d'une main compatissante, les larmes de cette pauvre amante presque délaissée avec l'embryon qu'elle porte dans son sein. Osons dire qu'alors fondant en pleurs, assise sur ses malles qu'elle venait de préparer pour son départ, que j'eus le bon esprit d'empêcher, elle commença à se repentir de ne m'avoir pas donné la préférence, et que j'eus la générosité de la plaindre et de la consoler, ce qui, je crois, jeta les fondemens de notre liaison ultérieure. Ne nous refusons pas au plaisir de raconter comme quoi un soir, revenant de souper chez un honnête et riche bourgeois de la ville de Compiègne, je rencontrai sur la place de la Paille le bon et galant Prév..., lequel sortait lui-même de souper chez les ambassadeurs. Disons comme quoi je le reconnus au bruit que faisaient sur le pavé ses talons de bois; comme quoi je le reconnus encore mieux au clair de la lune au milieu duquel il marchait, tandis que j'étais de l'autre côté de la place, marchant sans

talons de bois dans l'ombre; comme quoi, au lieu de prendre le chemin de sa maison, je le vis enfiler celui qui conduisait chez mon ancienne divinité; comme quoi s'étant arrêté pour une cause naturelle, il me donna le temps de le gagner de vitesse; comme quoi j'entrai sans difficulté chez ladite divinité, attendu que toutes les portes du temple étaient ouvertes, comme quoi on fit un cri de surprise épouvantable en me voyant; comme quoi, sans me démonter, je fermai toutes les portes de l'appartement à double tour, m'emparant de toutes les clefs que je mis dans mes poches; comme quoi, entendant le bruit des talons de bois dans la rue, je trouvai à propos d'ouvrir la fenêtre, et de demander s'il y avait quelqu'un qui fût tenté de venir me disputer la possession de la susdite divinité; comme quoi je fis trois fois cette demande à haute et intelligible voix; comme quoi rien ne m'ayant été répondu, je refermai la fenêtre, et entendis très-distinctement, quelques instans après, le bruit des talons de bois dans la rue finir par se perdre dans le lointain; comme quoi j'engageai la divinité, d'un ton un peu sévère, à venir prendre place au lit près de moi; comme

quoi elle y vint après bien des injures, des fureurs, des niaiseries sans rime ni raison; comme quoi je la tins presque toute la nuit sous le joug d'amour, l'accablant tout à la fois de caresses et de reproches, de baisers et de vérités dures; comme quoi enfin, sur les neuf heures du matin, je voulus bien quitter mon poste, au moins aussi fatigué que moi, et me rendis à mon domicile prendre un instant de repos, en attendant ma répétition à midi, où je trouvai mon ami Prév.... qui m'accabla de preuves d'affection, et mademoiselle Borth.... qui me lança des regards furieux.

Maintenant que me voilà un peu débarrassé de tout ce tracas assez comique, mais plus fatigant encore, je puis entamer le récit d'une des plus augustes aventures de ma vie. Assez et trop long-temps je me suis promené dans les galeries du dieu de Lampsaque et dans les lieux consacrés aux orgies des bacchantes. Au milieu de toutes ces scènes où la liberté n'est que la licence, où le plaisir ressemble à la fièvre, où la douce émotion des sens est remplacée par le délire de l'ivresse, j'ai su conserver mon cœur. Clair...de l'a dédaigné, Clair...de me l'a rendu. Il est à moi ce

cœur sensible., il est à moi dans toute sa pureté. C'est maintenant qu'il est temps d'entrer avec lui dans le sanctuaire de *Vénus pudique*. Bientôt il va s'ouvrir pour moi ; bientôt les faux dieux vont disparaître devant la véritable déesse que je dois désormais encenser.

Le bonheur que j'avais eu, comme comédien et comme chanteur dans la capitale de la France et dans celle de la Picardie, se soutint à Compiègne. C'est un aveu que je ne ferais pas, si je n'y étais en quelque façon forcé par le récit que je vais entamer.

Un jour que j'entrais tout habillé au théâtre très-voisin de chez moi, et dans le costume de Tom-Jones que j'allais jouer dans l'opéra de ce nom, M. Noël, homme de confiance de Prév...., qui l'avait fait concierge de la salle et contrôleur des billets à la porte du spectacle, me demande si je suis dans l'habitude ou dans le goût de donner des leçons de chant ; je demande pourquoi. Il me répond que, dans le cas où j'en donnerais, il avait une écolière à me proposer. « Est-elle jolie? » dis-je en souriant d'un ton un peu cavalier. — « Jugez-en ; » me dit-il. A ces mots, je vois

sortir de derrière la porte du théâtre (qui jadis avait, par parenthèse, été une grange;) je vois sortir deux dames, dont la plus jeune, âgée, ainsi que moi, de vingt-deux ans passés, s'avance avec un air modeste, mais ouvert, et me dit, d'un ton plein de douceur et de grâce : « Vous venez de prononcer mon arrêt, monsieur; s'il faut être jolie pour avoir le bonheur d'être votre écolière, je vois avec bien du regret que je n'ai pas le droit d'y prétendre. »

Or vous voudrez bien observer, s'il vous plaît, que la méchante petite espiègle qui me tenait ce langage, était un ange, un ange véritable, descendu du ciel sur notre malheureuse terre. Jamais je n'ai vu un ensemble plus fait pour séduire et même attacher au premier coup d'œil. La pureté, la douceur du sien, qui était grand et du plus beau bleu, la fraîcheur de sa bouche, dont le sourire enchanteur laissait voir tous les trésors, la séréniré de son front blanc et ouvert, son joli nez un peu relevé, la fossette de son menton bien rond, ainsi que sa figure, en faisaient un être céleste.

Je n'avais jamais pensé à donner des le-

çons de chant. Il me semblait, de bonne foi, que j'en avais trop besoin moi-même; cependant je me sentis tout d'un coup disposé à devenir maître, et, après un entretien qui ne fut qu'un combat d'esprit et de politesse, il fut arrêté que, dès le lendemain matin, je donnerais ma première leçon. En attendant, je conduisis ces dames à leur loge, où j'obtins la permission de monter, après avoir joué Tom-Jones, pour achever de prendre nos arrangemens.

Il est probable que cette nouvelle connaissance m'électrisa, car je jouai ce rôle, que j'aimais beaucoup, avec plus de plaisir qu'à l'ordinaire; et je fus plus accueilli encore que je ne l'avais jamais été. Après la pièce, j'allai jouir de mon bonheur, auprès de celle qui en était la cause.

Le lendemain je ne manquai pas mon rendez-vous. On m'attendait dans un déshabillé extrêmement élégant; mais ce qui me surprit et m'enchanta, ce fut la coiffure. La jeune dame avai tde superbes cheveux, et, comme de raison, n'était nullement fâchée que je lui connusse ce nouveau charme. En conséquence, elle s'était coiffée en Alsacienne, avec deux tresses d'un

blond cendré qui descendaient jusqu'à terre. Cette première entrevue ne fut pas uniquement consacrée à la musique. Nous conversâmes de choses indifférentes d'abord, ensuite on mit l'amour sur le tapis; et ce sujet, tant rebattu, devint, pour ainsi dire, tout nouveau pour moi. L'esprit fin et délicat de mon écolière y mettait une grâce et un intérêt inexprimables, et la question devait fixer mon attention; car il s'agissait de savoir si, dans mon état, on pouvait connaître le véritable amour. Il ne me fut pas difficile de répondre qu'il n'y avait point d'état qui ne fût du ressort du véritable amour, pour lequel le grand point était seulement de trouver son véritable objet. De générale qu'était d'abord la thèse, petit à petit elle se particularisa. J'osai dire que moi, par exemple, malgré la contagion connue de la profession de comédien, je croyais pouvoir affirmer que je serais l'amant par excellence, sous tous les rapports, si j'avais le bonheur d'obtenir du retour de la personne qui se serait emparée de mon cœur, avec toutes les circonstances qui annoncent la présence de ce véritable amour, presque aussi difficile à inspirer qu'à éprouver. Je fis enten-

dre que je croyais mon heure venue, et que je ne pouvais me cacher, que j'allais être bientôt le plus malheureux ou le plus heureux de tous les hommes. Je commençai à détailler avec chaleur les symptômes de la nouvelle situation de mon âme, et je pris ma belle écolière pour juge de ma destinée future. C'est par le peu de mots qu'elle me répondit, qu'on pourra se former une idée de la tournure fine de son esprit.

« Me faire juge, me dit-elle en baissant ses beaux yeux, c'est m'empêcher d'être partie. »

J'avoue que cette réponse laconique ouvrit mon cœur aux plus flatteuses espérances, et je compris alors bien clairement quelles étaient les leçons qu'on avait la bonté d'attendre de moi. Certes je pouvais raisonner ainsi sans trop d'amour-propre; et la suite ne tarda pas à me convaincre que le maître serait bientôt assez heureux pour avoir une maîtresse dans sa charmante écolière.

Mais quelle était cette écolière prévenante qui avait pris une route si singulière pour entamer la liaison qu'elle méditait ?

On va m'en instruire dans l'instant, et, sans délai, j'en ferai part à mon lecteur. Midi sonne. Une affaire majeure l'appelle à la cour; elle me quitte après m'avoir fait promettre de revenir le lendemain à la même heure. On m'offre un cachet que je refuse, en assurant que mon dessein n'ayant jamais été de me faire maître de musique, elle serait ma seule élève, et que je me croirais plus que payé de mes leçons par le plaisir de les lui donner. Cela était partout; mais je n'avais pas autre chose à dire.

Elle est partie, et je reste seul avec l'autre dame, qui, de sa gouvernante qu'elle avait été, était devenue sa compagne. « Je la suis, me dit-elle, partout où ses affaires l'appellent, et elle en a beaucoup qu'elle seule peut conduire. Vous ne croiriez pas, monsieur, qu'à cet âge-là, jeune comme elle est, car elle n'a pas encore vingt-trois ans; je l'ai vue naître, et j'en ai quarante-cinq; ainsi, j'en avais vingt-deux: ah, comme le temps se passe! Enfin donc, pour en revenir, vous ne croiriez pas que, pour relever sa famille, qui est très-distinguée, et qui s'est ruinée au service, elle a eu le courage d'aller dernièrement

à Marly se jeter aux pieds du roi. Depuis ce temps, elle est très-bien à la cour, et elle a ordre de suivre tous les voyages. Elle a déjà obtenu pour son frère, qui est cheveau-léger, une belle place dans ce qu'ils appellent les haras, je crois; oui, les haras. La mère a la goutte, et ne quitte ni son fauteuil, ni le coin de son feu; et c'est mademoiselle D.... (elle se nomme ainsi) qui fait courageusement toutes les démarches.

» Elle va tous les matins chez les grands, chez les ministres, pour se montrer seulement, afin qu'on ne l'oublie pas en la perdant de vue. Le reste du temps, comme elle est fort instruite, elle lit beaucoup, elle pince de la guitare, et, à l'heure du spectacle, nous allons ensemble à la comédie tous les jours que Dieu fait. C'est là où nous avons eu le plaisir de vous voir. Mademoiselle Eugénie (c'est son nom de baptême) a désiré vous connaître; mais avec tout son esprit, elle ne savait comment s'y prendre. C'est moi qui lui ai donné l'idée de vous faire demander si vous donniez des leçons de goût et de chant, et je suis bien flattée que cela ait réussi à sa satisfaction. » — « Et à la mienne, ma-

dame ; mademoiselle Eugénie peut compter sur les soins les plus assidus. Je me suis aperçu ce matin, quand elle s'est accompagnée de la guitare, qu'elle a de très-bons principes ; sa voix est charmante, et je crois que ce sera l'écolière qui finira par endoctriner le maître. »

Madame Dess... répondit à cela du ton qui convenait, et je me retirai tout bouffi d'être le maître, et bientôt peut-être l'amant d'une belle demoiselle de qualité à la suite de la cour. Je fus d'une exactitude scrupuleuse, comme on le pense bien, et mon désintéressement me valut une douceur qui n'avança pas peu mes affaires.

« Puisque vous ne voulez point de mon argent, me dit en souriant cette adorable personne, au moins vous ne refuserez pas ma soupe. Ainsi votre cachet sera votre couvert qui sera mis ici tous les jours. » Je n'avais point de raisons pour m'opposer à cet arrangement. J'y consentis donc volontiers. La complaisante madame Dess... qui avait toute confiance dans la vertu de sa chère Eugénie, allait après le dîner égayer ses quarante-cinq ans chez quelques voisines, et revenait pour l'heure du spectacle, où je laissais aller ces dames seules,

de peur des mauvaises langues, aussi communes à Compiègne qu'ailleurs. Ces après-dînées étaient fructueuses pour moi. Je faisais chaque jour un peu de chemin; mais ce n'était pas à Compiègne que devait luire celui de mon parfait bonheur, j'étais seulement parvenu à m'en frayer la route de manière à le rendre immanquable à la première occasion favorable. Quinze jours s'étaient à peine écoulés, qu'il fallut partir avec la troupe pour me rendre à Chantel... chez M. de Ch...eul. Nos adieux furent des aveux mutuels, et nous assurâmes notre correspondance.

CHAPITRE XX.

Voyage. — Arrivée à Chant.... — Encore cette femme. — Querelle sérieuse. — Eugénie est à moi.

Qu'est-ce que c'est que l'homme, grand Dieu! et comment les autres pourraient-ils faire le moindre fond sur lui, tandis qu'il ne peut pas compter un instant sur lui-même?

Me voilà enchanté et même fier d'une nouvelle connaissance qui ne me laisse rien à désirer, sous quelque rapport que ce soit. Naissance, talens, esprit, sensibi-

lité, jeunesse, charmes physiques, mœurs, tendresse sans bornes et sans partage, tout conspire pour assurer à la belle Eugénie la possession absolue d'un cœur qui se pique de principes et de délicatesse. Eh bien! le croira-t-on, ou l'avouerai-je? Il faut bien que je l'avoue, puisque j'en ai contracté l'obligation; et quand j'aurai fait l'humiliante confession, ceux qui connaissent l'indéfinissable cœur humain, n'auront pas de peine à me croire.

Sans chercher à m'excuser, je dois commencer par attester que moi-même j'étais convaincu de ma passion pour Eugénie, de sa pureté, de sa constance, enfin, de tout ce qui constitue même une passion héroïque. J'en étais convaincu au point que j'aurais fait le pari le plus exagéré, que rien dans l'univers entier ne pourrait seulement causer la plus légère distraction à mon cœur, et j'aurais gagné; car, dans le fait, ce ne fut point mon cœur qui fut coupable; ce ne fut pas lui qu'on attaqua, on s'en garda bien; on me connaissait un endroit plus faible, et ce fut vers cet endroit que les batteries furent dirigées. Expliquons ceci:

Quand il fut question de monter en voi-

ture, la mienne seule était la dernière, et toutes les autres étaient déjà fort loin. Nous étions trois; on n'attendait plus pour partir que la quatrième personne, qui devait compléter la berline. C'était une femme qu'on ne nommait pas. Elle arrive: que vois-je? Mademoiselle Borth...

Je ne sus trop, dans le premier abord, comment prendre la chose. Vouloir faire des difficultés, c'était un enfantillage et une impolitesse. Mes deux camarades ne devaient point souffrir de ce qui pouvait exister de désagréable entre cette compagne de voyage et moi. Je me tus, et je fis bien.

Nous fîmes route fort gaiement. Mon ancienne idole ne prenait pas plus garde à moi que moi à elle; et à l'exception des politesses d'usage, qui ne se refusent à personne, nous ne nous adressions jamais la parole. Elle se faisait un jeu de faire mille agaceries, même assez peu décentes, à mes compagnons, croyant sans doute me faire beaucoup de peine. Elle ne vit pas sans quelque dépit que le marbre n'était pas plus froid ni plus insensible que moi. J'avais pris mon parti. Ce voyage devait être fort court, et le fut en effet; car nous partîmes

de Compiègne le mercredi pour nous rendre à Paris, où je couchai chez un ami : et le lendemain jeudi, nous prîmes la poste pour Chant..., où nous arrivâmes le vendredi à huit heures du matin. On nous distribua des chambres, et il m'en échut une extrêmement jolie. Comme nous avions passé la nuit à courir, je me reposai presque jusqu'au soir, et je fis fort bien, comme on va en juger. Après un excellent souper (car nous étions en bonne maison), je monte chez moi, et je m'enferme. Je repasse quelques rôles, j'en apprends ou j'en lis quelques nouveaux qu'il fallait jouer très-promptement devant l'auguste société du magnifique maître de la maison.

Il était minuit; j'allais me mettre au lit. On frappe à ma porte : « Qui est-ce? » — « C'est moi, ouvrez. » Je reconnais la voix de ma directrice. « Quel bon vent vous amène si tard? Est-ce une bonne fortune complète? déjà c'en est une d'avoir le plaisir de vous recevoir à pareille heure. » — « Toujours galant. — Ah çà, mon cher D***, je viens vous demander une grâce. » — « Ordonnez. » — « Je suis, comme vous savez d'une étourderie dont rien n'appro-

che. J'ai amené cette pauvre Borth.... à Chant.... où sa présence est absolument nécessaire. (Belle nécessité! dis-je en moi-même, et pressentant le coup). Je lui avais bien assigné une place dans une voiture; mais j'ai oublié tout net de demander un lit pour elle au tourne-bride. Tout est plein ici, comme au château. Il n'y a pas moyen d'envoyer cette pauvre fille à Amboise à l'heure qu'il est. Tous les lits sont doubles; chacun est avec sa chacune; le vôtre est le seul où il y ait une place : il faut que vous me fassiez l'amitié de la lui accorder pour cette nuit; demain nous verrons à nous arranger. » — « Le lit tout entier, mademoiselle; le lit tout entier; la chambre et tout. Je vais me promener dans le parc, il fait la plus belle nuit du monde; et puis j'ai dormi toute la journée. » — « Il n'est pas question de cela. Je ne veux pas que vous alliez risquer de vous enrhumer; j'ai besoin de vous. Nous débutons peut-être demain ou après au plus tard. Eh mais! vous êtes bien difficile: on vous demande la moitié de votre lit pour une femme charmante; et vous faites le renchéri! » — « Je ne suis point difficile, je suis simplement poli. On demande

la moitié de mon lit; je le donne tout entier; je ne peux pas mieux faire. » — « Non, monsieur, dit en paraissant mademoiselle Borth.... qui attendait dans le corridor : je ne veux point vous déranger. Comme je n'ai pas de voix à gâter (elle avait raison), j'irai passer la nuit dans le parc. »

Pendant ce moment d'embarras pour moi, la directrice prend la clef qui était en dedans de ma porte, sort brusquement avec, nous enferme à double tour, en nous disant : — « Ah çà ! vous voilà ensemble, arrangez vous maintenant comme vous voudrez; moi, je vais me coucher. »

Ceci me rappela l'aventure de la veille de la Pentecôte à Amiens. C'était mon tour cette fois. Je passe la conversation assez insipide qui suivit cette malice concertée, comme je n'eus pas de peine à m'en apercevoir. Mademoiselle Borth.... voulait me ravoir à toute force, soit parce que son penchant pour moi n'était pas encore usé, et qu'il pouvait même avoir pris de la consistance, en raison des obstacles que je lui opposais, soit parce qu'elle voulait tenir à quelque chose, et que c'est quelque chose dans le tripot comique d'être la compagne en titre d'un premier acteur. Quoi

qu'il en soit, elle avait trouvé une complaisante amie dans la directrice; et la place de la voiture, et celle dans la chambre, tout cela était arrangé pour me forcer à renouer avec elle. Hélas ! ils ne réussirent que trop, ces malins intrigans. A quoi sert de dire qu'après avoir bien bataillé, après avoir défendu mon terrain ligne à ligne, je faussai le serment que j'avais fait de n'avoir plus aucune particularité avec cette séduisante bohémienne, et que je terminai par aller m'enivrer plus que jamais à la source malheureusement trop belle de ce dangereux poison, dont il était dit que cette femme ferait quand elle voudrait, pour moi, le nectar le plus délicieux. O nuit d'un raccommodement ! je voudrais savoir des anges s'ils goûtent dans le ciel des plaisirs semblables aux tiens!

Il semblait que ces charmes, déjà si puissans, eussent acquis de nouvelles perfections; la fermeté, la blancheur de sa peau, ses cheveux presque noirs, dont je n'ai point encore parlé, flottans sur sa gorge d'albâtre; tous ses contours, toutes ces formes vraiment célestes, tous ces membres, si bien attachés, si moelleusement actifs,

toutes ces postures si ingénieuses, si embrasantes, toute cette galerie de tableaux mouvans, plus voluptueux les uns que les autres, tout cela me parut absolument neuf; je crus en jouir pour la première fois. Jamais réconciliation ne fut plus énergiquement cimentée; et j'avoue que le traité de paix me parut si doux, que je crus ne pouvoir trop en multiplier les articles.

J'aurais bonne grâce, après ce déshonorant aveu, de venir dire qu'Eugénie n'en était que plus avant dans mon cœur. Eh bien! j'en aurai l'effronterie, et je me ferais même fort de le prouver, si cela n'était pas inutile; car on sent à merveille que mon cœur, qui n'avait jamais été à Borth...., y sera encore moins quand il sera plein de l'image d'une femme charmante, à laquelle elle ne peut être comparée en rien, et qui a sur elle encore l'avantage du remords que j'éprouve sans cesse, et qui conséquemment me force sans cesse à m'occuper d'elle.... Plus je la trahis, plus il faut que je l'aime : et puis ajoutons à cela que je n'ai point encore eu les faveurs d'Eugénie, qu'il me les faut, et que je ne fais que penser aux moyens de

me les procurer. Enfin, qu'on s'arrange comme on voudra, je trompe horriblement Eugénie, mais il n'en est pas moins vrai que je l'adore. La nuit peut appartenir à la voluptueuse courtisane, au nom des sens; mais les jours sont tout entiers à l'amante tendre et délicate, au nom du sentiment. Il n'y a qu'à voir les superbes lettres de quatre, cinq, six ou huit pages que je lui adressais à mes momens perdus. C'était là du véritable amour, ou je ne m'y connais pas; mais Eugénie, qui s'y connaissait, m'en répondait de presque aussi longues et dans le même style, qui était vraiment très-touchant. Je prenais toutes les précautions possibles pour dérober notre correspondance à Borth...., et le bonheur a voulu que jamais notre intrigue ne soit venue à sa connaissance. Me voilà donc, à quelques remords près, auxquels j'imposais silence de mon mieux, le plus heureux de tous les hommes, puisque mon cœur et mes sens, les seuls mobiles de mon existence, sont délicieusement occupés chacun de leur côté.

Ce joli train de vie dura sans trouble et sans nuage pendant six semaines que dura notre séjour à Chant....; mais la veille

même de notre départ de ce lieu enchanté, il arriva un petit événement qui brouilla un peu les cartes. Nous étions tous fort gaiement à souper, lorsqu'il prit fantaisie à un de nos camarades, mon meilleur ami alors, et qui l'est encore aujourd'hui, d'entreprendre, sans aucune cause apparente, la dame de mes nuits, et de la persécuter d'une manière un peu violente. Borth.... n'était pas de force; c'est ce que je fis observer à mon camarade, en l'invitant très-gracieusement à finir un combat où l'avantage était sans gloire, puisque son adversaire était sans moyens de défense. La taquinerie s'en mêle; mon ami pousse la chose jusqu'aux plus grossières injures. Je me vois contraint de l'avertir que, s'il ne s'arrête pas, je ferai trêve à mes politesses, et lui enverrai mon assiette de porcelaine des Indes à la tête. Il continue, et invective plus durement encore celle dont j'étais le chevalier. Alors je prends mon parti; j'envoie mon assiette de porcelaine des Indes à la tête de l'obstiné taquin. L'assiette se brise en cent morceaux sur son front, et les éclats vont crevant les yeux à tout le monde. On nous sépare charitablement, et plus cha-

ritablement encore, on nous fait embrasser en frères avant de nous coucher.

On a vu plus d'une fois, dans de plus grandes circonstances, de ces paix plâtrées auxquelles personne ne croit. Nous partions tous le lendemain à cinq heures du matin. Mon homme était de ma voiture comme en venant. Notre destination était Versailles, où nous allions passer le reste de la campagne. Deux mots que nous nous dîmes à l'oreille, avant de monter en carrosse, rendirent le voyage non-seulement tranquille, mais même gai. Nous nous étions remis à dix jours après notre arrivée, pour nous donner le temps de mettre ordre à nos affaires, et de rédiger notre testament. Plaisanterie à part, j'en avais une qui me tenait fortement au cœur; c'était de remporter une victoire complète sur mon Eugénie, avant d'être vaincu et peut-être tué, comme cela pouvait fort bien arriver. J'avoue qu'il m'eût été dur de mourir avant d'avoir arrangé cette affaire-là. On sent bien que je ne pouvais pas en avoir de plus pressée alors dans ce bas monde.

En conséquence, je résolus de mettre à profit les dix jours que j'avais encore à

vivre, et d'aviser aux moyens les plus prompts de mettre à fin cette intéressante aventure. Pour cet effet, après avoir choisi à Versailles un logement indépendant de celui de Borth...., à qui j'avais formellement déclaré que je ne prétendais nullement faire ce qu'on appelle ménage avec elle, consentant à la voir de temps en temps la nuit chez elle, je me transportai à Paris, où la belle Eugénie était de retour depuis longs-temps. Je louai une chambre rue du Four-Saint-Honoré, à l'hôtel Saint-Pierre. J'écrivis ensuite à cette charmante amie que je l'attendais dans ce domicile, très-commode pour mes desseins. Elle me répondit en m'y donnant un rendez-vous pour le lendemain après-midi. Elle n'y manqua pas. Madame Dess.... l'accompagnait; mais c'était une amie, et point du tout une surveillante. De sorte qu'ayant dit tout bas à Eugénie que j'avais de fortes raisons pour désirer d'être seul avec elle, cette aimable femme ne se fit pas prier pour dire qu'elle allait faire quelques visites dans le quartier, et qu'elle reviendrait à la nuit tombante chercher sa pupille.

Quand nous fûmes seuls, l'idée de mon

prochain duel réveillant en moi celle du danger que j'allais courir de perdre pour jamais tant d'attraits sans les avoir possédés, me fit répandre un torrent de larmes dans le sein de la sensible Eugénie, qui se mit à les partager sans en savoir la cause. Que devint-elle quand je l'en instruisis ! mais que devint-elle encore, quand je lui fis entendre ce que j'osais espérer d'elle !

Je crois que peu de femmes se sont trouvées dans une position aussi critique. La force de mes argumens était telle, qu'il n'y avait guère de possibilité d'y répondre d'une manière satisfaisante. Jamais ma logique n'avait été plus pressante, ni mon éloquence plus entraînante. Je parlais avec un feu qui m'étonnait moi-même.

« Daignez, lui dis-je, ô mon amie, daignez accorder quelque attention à mes raisonnemens. L'amour n'est pas toujours conséquent, dit-on; voyons si cette fois je pourrai le sauver de ce reproche. D'abord, vous avez eu la générosité de convenir de bonne foi que votre cœur était uniquement à moi. Vous avez paru désirer que le mien fût entièrement à vous.

Nous devons être satisfaits l'un de l'autre à cet égard; mais, en même temps, nous ne pouvons pas nous dissimuler que ces cœurs, dont nous avons fait le doux échange, ont encore à voir combler des vœux inséparables de l'amour véritable, et qui n'en détruisent point la pureté. En m'accordant votre tendresse, vous n'avez pas prétendu sans doute me refuser éternellement le prix, l'ineffable prix de la mienne. Si vous voulez être franche, et vous le voudrez sans doute, vous conviendrez qu'au fond de votre âme, vous avez entrevu le moment où les plaisirs célestes de l'amour heureux n'en feraient plus qu'une avec la mienne. L'amante qui me dirait le contraire, ou trahirait la vérité, ou ne serait pas digne du nom d'amante. Ainsi donc, adorable Eugénie, vous ne pouvez ignorer qu'un jour vous devez être toute entière à moi. Maintenant, quel jour plus convenable pour cette délicieuse union, que celui-ci même? Le malheur de mon aventure (et c'en est un bien grand, puisqu'en mettant ma vie en danger, il m'expose à l'horreur de vous perdre pour jamais); ce malheur, dis-je, vous fait en quelque manière une loi de ne pas

différer mon bonheur. Il vous paraîtra sans doute étrange que, pour triompher de vous, je vous présente le tableau de ma mort prochaine; et si, au contraire, les faveurs que j'implore, et que vous deviez m'accorder tôt ou tard, sont les garans de mon triomphe, ou du moins de ma vie? eh bien! rien n'est plus certain. Ne me les accordez pas, ces faveurs inestimables; ne m'en laissez qu'un espoir éloigné, c'est-à-dire incertain, je défendrai avec tiédeur une existence qui ne tiendra pour ainsi dire à rien; mais faites-moi connaître ces délices inexprimables, ces voluptés célestes, partage du véritable amour couronné par la beauté sensible; laissez-moi puiser dans vos bras la source brûlante de ces plaisirs dont vous seule pouvez m'enivrer, et que je suis peut-être le seul digne d'obtenir de vous; ô mon ange! vous me faites puiser à la source vivifiante d'une nouvelle et impérissable existence. Qu'ils viennent tous attaque les jours de l'amant dont mon Eugénie aura consommé l'apothéose; comme je les défendrai ces jours devenus précieux! comme je combattrai pour conserver l'ouvrage d'Eugénie et mon bon-

heur! Quel est le fer qui osera seulement approcher d'un cœur plein de l'adorable image de mon épouse? car vous serez mon épouse, Eugénie, et vous ne l'êtes point encore. Oh! ne dédaignez pas ce nom; cet auguste nom, qui sanctifie l'amour, et lui imprime un cachet sacré autant qu'inviolable. Eugénie, mon Eugénie, ma vie et ma mort sont entre vos mains. C'est à vos pieds que j'attends mon arrêt, défavorable, c'est à vos pieds qu'il faut que je meure sans retour : sinon, c'est dans tes bras qu'il faut que j'expire pour renaître. » A ces mots, je la prends et l'enlève dans les miens. L'autel n'était pas loin; la victime, émue et défaillante, n'était pas en pouvoir de se défendre; les colonnes d'albâtre du temple, la porte de rose et de corail, opposent en vain quelques résistances aux efforts du sacrificateur. Il les combat de toute sa puissance. Le triomphe sera-t-il long-temps douteux? non. Un long gémissement se fait entendre; une volupté délirante se fait sentir; l'asile céleste est pénétré. L'extase du ravissement succède à la violence de l'irruption, et le prêtre et l'idole, victimes tous deux, ont laissé pour un moment la vie

dans les brûlantes profondeurs du sanctuaire d'amour.

Elle est à moi, mon Eugénie, elle est à moi ; et sa défaite est le présage de ma victoire. Non, son amant heureux n'a plus rien à redouter. Il se présentera au combat, entouré d'Eugénie et de ses faveurs. Son sang pourra couler; mais la mort le respectera. Il vivra pour Eugenie, il vivra pour s'enivrer long-temps encore de ces divins plaisirs, dont il vient d'obtenir un céleste avant-goût, dans les bras de la plus tendre et de la plus sensible des femmes.

CHAPITRE XXI.

Duel. — Générosité d'Eugénie. — Souper imprévu — Infâme trahison. — Je suis sauvé.

Puisqu'il est prouvé qu'on ne peut jamais se rassassier de ces plaisirs que je viens de peindre, et que ma longue expérience me l'assure, pourquoi se lasserait-on d'en rencontrer quelquefois, et même souvent, la douce image? Pourquoi m'en voudrait-on, si c'est le tableau de la chose que j'aimai toujours le mieux qui s'offre toujours de préférence à mes pinceaux? D'ailleurs je me flatte

que les connaisseurs verront qu'en me rapprochant des suaves nudités de l'Albane, je me suis éloigné des crudités obscènes de Clinchtel, et que tout en mettant l'œil à portée d'entrevoir, j'ai permis à l'oreille d'entendre. Je suis donc très-tranquille sur la pureté de mes couleurs, qui sont fines et délicates, et surtout sur celle de mes intentions; qui, n'ayant nullement été d'inspirer l'éloignement pour la seule consolation que l'homme ait sur la terre, l'amour qui m'a seul aidé à supporter une vie tourmentée par tous les orages, et qui en fait encore le soutien et le charme aujourd'hui que la neige du temps a blanchi ma tête, n'ont pas été non plus de prôner l'amour aux dépens des mœurs, que personne ne respecte plus que moi. S'il m'est arrivé quelquefois de sortir un moment du cercle qu'elles m'avaient tracé, mon plus grand bonheur a été d'y rentrer le plus tôt que je l'ai pu; mais il ne s'agit pas ici de confondre, comme on le fait toujours, le simulacre des mœurs avec les mœurs mêmes; le simulacre des mœurs est le bouclier des hypocrites; les mœurs elles-mêmes sont celui de l'amour, qu'elles n'ont jamais proscrit; mais seulement modifié. En publiant mes écarts, je prouve

que je suis l'apôtre des mœurs; car pas un seul de mes récits ne se présente à mes lecteurs, sans être accompagné de réflexions dont la moralité n'est pas suspecte, puisque je pouvais me dispenser de les faire. Je pense donc que cet ouvrage, où j'ai pris en apparence mes coudées franches, sera (s'il est bien lu) une espèce de code où les jeunes gens verront les lois qu'ils doivent s'imposer dans certaines occasions, en les comparant avec les circonstances où je me suis quelquefois trouvé moi-même.

Eugénie n'était point une femme ordinaire, et ne regarda point comme une faiblesse l'action qu'elle venait de faire, encore moins comme un crime. Elle sentit que c'était une dette qu'elle avait contractée en m'avouant son amour, et en recevant l'hommage du mien, et qu'il n'y avait point d'échéance fixe pour le paiement de cette dette intéressante, mais seulement une nécessité absolue de l'acquitter tôt ou tard.

Nous nous séparâmes pour nous rejoindre au même lieu le lendemain, et tous les jours que je pourrais rester encore à Paris. Leur nombre ne fut pas grand. L'ouverture du théâtre me rappela à Versailles

jusqu'à la veille du combat. Je ne manquai pas de venir faire mes adieux à Eugénie, et je les fis en amant qui part pour un long et bien long voyage.

Le lendemain matin, comme je montais dans une des voitures de la cour pour retourner à Versailles, mon rendez-vous étant à trois heures après-midi, la première personne que je vois est madame Dess..., déjà placée, et qui m'attendait. Je l'embrassai, et lui demandai quelle affaire la conduisait à Versailles. Elle me remit une lettre mouillée de larmes : elle en versa elle-même ; j'y joignis bientôt les miennes, et, par bonheur, deux autres personnes étant venues remplir la voiture, leur présence mit fin à une scène qui ne pouvait être que triste et inutile, puisque toute notre douleur n'aurait pu empêcher l'affaire, ni en changer l'événement.

Maintenant que je cause avec mon lecteur comme avec mon meilleur ami, et que je lui ai promis la plus grande sincérité, je veux le faire lire dans mon cœur, au sujet de ce combat, aussi clairement que moi-même. Je n'ai jamais été ni plus ni moins brave qu'un autre, assez fier mais point insolent, n'insultant personne

mais ne souffrant point l'insulte, ennemi juré des querelles et les évitant le plus qu'il m'était possible. Quand une fois mon parti était pris, rien ne pouvait le changer; aucune considération n'aurait obtenu de moi que je ne fisse point ce que je croyais devoir faire. Si mon camarade m'eût offensé, j'aurais pu entrer en conciliation; j'aurais trouvé quelque grandeur d'âme dans l'oubli d'une injure; mais j'étais l'agresseur, et l'on m'eût proposé d'arranger l'affaire, même de la manière la plus satisfaisante pour moi, que je n'y aurais point consenti. Aussi n'en fut-il pas seulement question un instant. Mais c'est ici que je veux placer quelques réflexions sur ces combats : réflexions, non pas générales; depuis long-temps cette matière est épuisée, mais particulières et circonstancielles. Par exemple, je m'étais déjà battu plusieurs fois, et je n'ai rien dit de ces niaiseries malheureusement trop communes au temps dont je parle; mais aucune circonstance aggravante, pour me servir de cette expression, n'avait ajouté sa disgrâce à celle de l'affaire même. Ici c'était fort différent. Ma vie, dont je me souciais assez peu quand j'étais sans lien bien étroit,

m'était devenue chère, surtout depuis qu'Eugénie était devenue un autre moi-même. L'idée qu'en perdant l'une je perdrais l'autre du même coup, me faisait voir un peu plus sérieusement une affaire que jusque-là j'avais regardée comme rien ou fort peu de chose; mais cela ne servit qu'à fortifier en moi le désir déjà très-naturel de me bien défendre, et je me rendis sur le pré à l'heure convenue. Le combat fut long et opiniâtre. Je reçus deux coups d'épée, un sur le second os du sternum, l'autre le long de la première des fausses côtes. Je ne sais quel fut dans ce combat le sort de mon adversaire, qui garda son secret, et eut, dès le soir même, les fièvres, qui le tourmentèrent six semaines. Tout ce que je sais, c'est que le sang que je perdais en abondance, par ma seconde blessure, ne m'affaiblit nullement, et que je m'en retournai chez moi avec les deux témoins du combat, fort gai et bien portant. Je fis venir un chirurgien, après avoir embrassé madame Dess..., qui me remit alors une boîte annoncée dans la lettre de mon Eugénie. C'était son portrait que madame Dess... avait ordre de ne me donner qu'à mon retour, en cas que je revinsse; car si

j'avais été tué, le portrait m'aurait été fort inutile. Je donnai mille et mille baisers à la copie, en en promettant bien davantage au charmant original. Le chirurgien arriva, me pansa, secoua la tête, protesta que je l'avais échappé belle, voulut me saigner, fut refusé, bien payé, et s'en alla content. Quant à moi, l'on vint m'annoncer qu'il fallait jouer le soir, c'est-à-dire, dans trois heures à peu près. Cela me parut dur. C'était l'amoureux de Lucile, rôle toujours courbé, à genoux, et fatigant pour la place où était ma blessure. Cependant, comme nous nous étions battus au bois Satori, dans le parc, et que la loi condamnait les férailleurs qui s'y mesureraient à être pendus prévôtalement, je préférai de jouer la comédie, blessé, à un dénoûment tragique par la corde. Je m'en tirai de mon mieux. J'obtins la permission d'aller le lendemain à Paris, pour voir et consulter le docteur P***, et annoncer en personne à Eugénie, que je vivais encore pour l'adorer; car madame Dess... était repartie le soir même pour la tirer d'inquiétude. Le docteur P*** demeurait alors rue des Bernardins, avec l'illustre madame Gayot, qui n'avait pas encore

distillé dans son cœur l'infernal venin de sa haine. Il me reçut très-bien, me félicita de mes progrès dans l'état que j'avais embrassé, me dit ce mot remarquable : *Au moins tu fais quelque chose*, examina ma blessure, frémit en voyant que, quelques lignes de plus, elle atteignait le *péricarde*, et eût été mortelle ; m'assura que ce n'était rien, le fer ayant glissé le long de la côte, et s'étant arrêté à *l'appendice xiphoïde*, autrement le *brechet* ; m'ordonna quelques jours de repos, m'embrassa, et me congédia.

Je ne fis qu'une enjambée de chez lui au rendez-vous qui était dans l'église Saint-Gervais. J'y trouvai mon Eugénie et sa compagne. Je m'étais muni d'une voiture de remise pour toute la journée. Ma belle amie s'était arrangée pour être libre jusqu'au soir, et nous dirigeâmes nos pas vers mon ermitage, à Ménil-Montant, à ce même hôtel Saint-Pierre où j'avais fait, il y avait sept ans, dans la même saison, un dîner si délicieux avec la belle Herminie, déguisée en cavalier, comme on l'a pu voir au troisième volume. Je demandai le même cabinet, et il nous fut ouvert. La description que j'en ai faite indique

qu'on y était dans une parfaite solitude. Dès que nous y fûmes, et qu'on nous eût servi ce que nous avions demandé pour le moment, ma sensible Eugénie n'eut pas de repos, et ne m'en laissa point, que je n'eusse consenti à lui faire voir ma blessure. Je m'en etais défendu, parce que je prévoyais ce qui devait arriver, et ce qui ne manqua pas. Après une longue et inutile résistance, il fallut permettre que les lèvres fraîches et bienfaisantes de la trop aimante Eugénie, pompassent le sang noir qui s'était coagulé à l'orifice du coup d'épée. Ce pansement, qu'on appelle *du secret*, est en effet un secret immanquable pour dégorger la partie malade et accélérer la guérison ; mais combien il faut de courage pour appliquer ce remède, et même pour le souffrir ! Il fallait aimer comme Eugénie pour se hasarder à en faire usage, et la connaître comme je la connaissais pour me résoudre à la laisser faire. Ce qu'il y a de certain, c'est que mon joli médecin me procura un soulagement si prompt, que je crus le mal entièrement détruit, et que les douleurs cessèrent presqu'absolument. Mais tandis qu'elle soulageait le corps, comme elle déchirait l'âme,

sans le savoir ! Elle ignorait la cause de cette blessure et de ma querelle. Je m'étais bien gardé de lui dire que c'était pour avoir pris le parti d'une femme indigne d'être sa rivale, et qui ne l'était pas moins, que j'avais été dans la nécessité d'exposer ma vie : heureusement elle l'ignora toujours. Mais pourquoi lui faire injure ? Avec la tournure de son caractère plein de délicatesse, je me plais à croire que, quand elle aurait été instruite de tout, elle se serait fait un point d'honneur de se conduire de même. Elle aurait trouvé dans sa belle âme des moyens de m'excuser, et des raisons pour me secourir. Quoi qu'il en soit, je n'en souffrais pas moins du remords secret que tant de générosité ne pouvait manquer d'exciter en moi. Je dois du moins rentrer en moi-même, et faire le serment bien sincère d'être désormais d'une fidélité à toute épreuve. Je l'ai fait aussi ce serment, et de la meilleure foi possible. L'ai-je gardé, c'est une autre affaire que nous verrons en temps et lieu.

Le malheur de ces rendez-vous si doux, de ces entrevues si intéressantes, c'est qu'il faut qu'elles finissent. Nous nous séparâmes

quand il n'y eût plus moyen de reculer, et nous mîmes à profit les huit jours que j'avais obtenus pour la guérison de ma blessure, qui se ressentit très-promptement des soins de l'amour médecin.

Je retournai à Versailles, où m'attendaient de nouvelles aventures. Mais, avant que d'en parler, il faut ici nécessairement faire rétrograder l'histoire de quelques mois.

On sait que j'avais laissé à Paris une épouse prête d'accoucher, mademoiselle Camille L.... Elle accoucha en effet à son terme, comme font ordinairement toutes les femmes bien nées. Ce fut, je crois, le 6 ou le 8 juin de cette mémorable année 1769. Elle mit au monde un gros garçon, qui fut bien et dûment baptisé sous mon nom. J'en reçus la nouvelle à Amiens, où j'étais alors, et les occupations sérieuses que j'y avais (comme l'on sait) m'ont empêché d'enclaver cet événement dans son ordre naturel, mais il n'y a pas grand mal à cela; tout va se retrouver sans confusion, et l'on ne s'apercevra pas que cette transposition nuise en rien à la cohérence de l'histoire.

On eut la délicatesse, en me donnant

avis de la naissance de ma progéniture, de ne pas me jeter brusquement le mariage à la tête; on me dit seulement que l'enfant était charmant, que c'était tout mon portrait, et qu'il serait fort flatté de me voir le plus tôt possible. J'avais répondu que mon enfant était bien bon, que j'étais bien sensible à sa politesse, ainsi qu'au désir qu'il témoignait de me voir, et que je lui procurerais cette satisfaction dans quelques mois, lorsque mes occupations me laisseraient la liberté de retourner à Paris.

Je reçus encore des lettres vagues, auxquelles je ne répondis point; ensuite de plus pressantes, auxquelles je répondis encore moins. Enfin il m'en arriva une, qui acheva de me dégoûter pour l'éternité d'un mariage qui n'avait jamais été l'objet de ma grande passion.

Cette lettre, dont en honnête homme je dois cacher les détails, était d'une main sûre, et contenait un exposé très-circonstancié de la conduite actuelle de ma future, conduite telle que les cheveux m'en dressèrent d'horreur à la tête, et qui fut cause qu'il ne s'y dressa pas autre chose, du moins par le canal de mademoiselle

Camille. Quelque tempsaprès la réception de cette épître salutaire, il m'en parvint encore une autre de la famille L.... qui commençait à s'ennuyer de mes délais, et qui me disait que, s'il n'était question que de m'obtenir un congé de ma directrice pour venir terminer une affaire que tout le monde avait à cœur, M. de Sart.... l'obtiendrait sans difficulté. Dans mon indignation, je voulais répondre à ces gens comme ils le méritaient. Un ami intime que j'avais dans la troupe, nommé Duchesne, me rendit ma raison, et j'écrivis que ma volonté ne pouvait rien dans l'affaire en question; que celle de mes parens, à l'autorité desquels j'étais toujours soumis, était diamétralement opposée à ce mariage, et que je ne pouvais passer outre sans leur consentement. Cette réponse eut l'air de terminer la correspondance, et les importunités avec elle. Mais l'orage couvait: ce n'était pas de ces âmes-là que je devais attendre une résignation si contraire à leurs vues odieuses. Cependant il s'écoula encore quelque temps dans une trêve perfide, au sein de laquelle se tramaient contre moi les plus sinistres complots. Quand je fus une fois établi à Ver-

sailles, je faisais voyage de Paris aussi souvent que mes occupations m'en laissaient la liberté. Je voyais mon Eugénie ; et, quand l'heure la forçait à me quitter, j'allais passer le reste de ma soirée aux Italiens.

Un jour que j'y étais, le suisse vient me dire qu'une dame me demandait au foyer d'en bas. J'y descends, et trouve en effet une fort aimable dame de ma connaissance, très-riche épicière de la rue Saint-Denis ; femme qui avait été belle et l'était encore, mais surtout pleine d'esprit, et du meilleur ton possible. Je l'avais connue à la police, lorsque j'étais surnuméraire dans les bureaux de M. de Sart... duquel elle passait pour être l'amie, et un peu l'espionne. J'ai quelques raisons pour croire qu'elle était tous les deux.

Au fait, elle me fit le plus aimable accueil, me dit qu'elle avait à me parler de choses sérieuses, et m'invita à souper pour le soir. Il était tard : j'acceptai, et nous partîmes ensemble.

Arrivés chez elle, nous passons dans un cabinet, où, tête-à-tête et bien seuls, à ce que je croyais, nous entamons une conversation indifférente; ensuite elle y jette

quelques mots concernant les L... et mon mariage. Alors je commençai à me douter du tour. Cette dame était très-liée, non pas avec la famille, mais avec le père. Je me promis, dans ce dangereux entretien, toute la circonspection possible. On me dit que c'était pour mon bien qu'on m'invitait à finir; que M. de Sart... se trouvait compromis, en ce qu'il ne m'avait fait avoir mon ordre de début que dans la certitude que j'épouserais la fille de son secrétaire; qu'il ne me pardonnerait pas d'avoir abusé de sa confiance, et de s'être joué de sa protection, et mille autres raisons toutes tirées de l'évangile de la terreur, qui, à la police, était continuellement à l'ordre du jour. Je me battis en retraite avec le plus grand ménagement; et, sans articuler les fortes raisons que j'en avais, je persistai à refuser.

Alors je vis un petit nain à l'œil enflammé, aux sourcils noirs et épais, aux jambes torses comme un serpent d'église, sortir en fureur d'une porte que je n'avais pas aperçue dans la pièce où nous étions, et m'accabler de tous les invectives que sa rage put lui suggérer. Il me faisait les plus affreuses menaces si je n'épousais pas sa

fille. Je lui répondis qu'il s'y prenait mal pour m'amener là, et je demandai la permission de me retirer; mais à peine suis-je sous la voûte très-longue de la porte cochère, que je vois sortir de derrière d'immenses tonneaux d'huile rangés là, deux cavaliers de maréchaussée avec leur commandant. Alors sans m'émouvoir je me retourne, et dis à la dame, qui me conduisait avec une bougie : « Quoi! madame, c'est dans ce piége abominable que vous n'avez pas eu de honte de m'attirer? » et, sans attendre sa réponse, je tire mon épée. Je me place contre la muraille pour n'être pas enveloppé, et je m'écrie : «Approchez, instrumens d'iniquité, vils suppôts du plus barbare despotisme, approchez, et souvenez-vous bien que ce ne sera pas moi, mais mon cadavre qui tombera entre vos mains scélérates. » — « De par le roi, » dit audacieusement le commandant. — « De par l'enfer qui t'engloutisse, vil ministre des bourreaux; tu ne m'auras que mort. » Et je me tenais dans l'attitude d'un homme disposé à vendre chèrement sa vie.

La dame, qui était restée muette quelques instans, recouvre enfin l'usage de la parole en voyant les deux cavaliers avan-

cer vers moi à un signe de leur commandant. « De quel droit, messieurs, dit-elle, venez-vous faire un tel esclandre dans ma maison? » — « Madame, c'est M. L.... qui nous a fait venir ici pour enlever ce jeune homme. » — « M. L...., dit-elle, et en vertu de quelle autorité? Avez-vous un ordre de M. de Sart...? » — « Non, madame. » — « Et vous osez, monsieur, venir la nuit chez moi, sans ordre supérieur, commettre un guet-apens de cette excécrable espèce? Je vous déclare que vous serez sévèrement punis, vous et l'homme imprudent qui s'est permis une pareille horreur. »

Alors elle appelle à haute voix M. L... qui est forcé enfin de paraître. « Quoi! monsieur, lui dit-elle, vous que j'ai cru mon ami, vous que je voulais servir dans cette affaire comme médiatrice, et par les moyens les plus doux comme les plus honnêtes; c'est vous qui me compromettez aussi lâchement; c'est vous qui déshonorez ma maison, et me flétrissez moi-même par un acte aussi atrocement tyrannique, en invitant ce jeune homme à croire que je suis votre infâme complice? Vous connaissez l'amitié que M. de Sart... veut bien

m'accorder. Je ne vous en dis pas davantage. Sortez, homme vil, je renonce à jamais à la vôtre; et vous, monsieur, vous qui avez osé obéir à des ordres sans valeur, et dont vous connaissiez la nullité, attendez-vous à recevoir demain le salaire de votre conduite. Allez, retirez-vous avec cet homme. »

CHAPITRE XXII.

Nouvelle incartade du traître. — Voyage de Fontainebleau. — Retour à Versailles. — Événement affreux. — Lettre de cachet.

Les cavaliers représentèrent qu'ils étaient subalternes, et qu'ils avaient dû obéir. « Je sais, dit cette femme équitable, distinguer les innocens des coupables; ne craignez rien pour vous. J'espère, monsieur D***, me dit-elle, que nous allons maintenant souper tranquilles et que vous me rendrez la justice que j'ai droit d'attendre de vous. » — Je consentis. La porte se referma sur les auteurs et les agens de cet odieux complot. Je restai seul avec ma généreuse libératrice, avec laquelle je crus devoir ne plus garder le secret sur l'affreuse lettre que j'avais reçue de la surveillance de l'amitié.

Madame C... frémit en lisant ce tissu d'horreurs trop constatées. Nous en détournâmes les yeux, et contens tous deux, comme on l'est quand on se sent la conscience pure, nous fîmes un souper vraiment consolateur, après les crises où nous venions de nous trouver.

Cette aimable conciliatrice me promit amitié et secours, dans le cas où de nouvelles persécutions me seraient suscitées, et je m'en séparai avec une surabondance de sentimens plus doux les uns que les autres, la confiance, la reconnaissance, l'espoir pour l'avenir, et la tranquillité pour le présent.

De la rue Saint-Denis à celle du Four Saint-Honoré, le trajet était court. Il ne le fut pourtant pas assez pour me sauver encore une scène à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il était bien près de minuit. J'avais pris la rue aux Fers pour me rendre chez moi, et je marchais tranquillement, lorsqu'arrivé sous les piliers des Halles, j'entrevois un bout de fantôme se présenter devant moi, et me crier d'une voix qu'il croit rendre terrible : « Me reconnaissez-vous? — « Oui, je vous reconnais pour le plus perfide des hommes. » — « L'épée

à la main. » — « Vous êtes fol. » — « L'épée à la main, séducteur, imposteur; tu m'as déshonoré ma fille; rends-lui son honneur, ou arrache-moi la vie. » — « Je vous répète que votre conduite n'est pas sage. Je ne rendrai point l'honneur à votre fille aux dépens du mien, et je ne vous arracherai point la vie parce que je ne suis point un boucher. » Tout en parlant ainsi, je marchais vers mon domicile, mon épée, dans le fourreau, et mon vampire me suivait son épée à la main. Une patrouille passe, et s'informe de ce qui faisait tant crier mon obstiné persécuteur. Il dit deux mots à l'oreille du chef, qui se retira avec sa troupe sans plus ample information. Je conçus qu'il s'était nommé, et que très-connu de toute cette soldatesque, il avait été promptement obéi. Il n'était plus en goût de me faire arrêter.

Enfin, nous arrivâmes dans notre rue (car il demeurait toujours au même endroit.) Là je rompis le silence pour lui demander flegmatiquement s'il voulait se rafraîchir un instant chez moi. Mon sang-froid lui causa un accès de rage convulsive, tel que, ne se possédant plus, il vint sur moi avec son petit bout d'épée, que je saisis

fortement, et lui arrachai sans grand effort, en lui disant que je gardais cette arme précieuse qui déposerait un jour contre lui. Ici la scène et le ton changèrent. On commença par des prières; on en vint aux supplications; on descendit à des bassesses. Je pouvais profiter du moment; me faire rendre ma promesse, ou faire monter chez moi mon homme désarmé, et là, lui faire signer une décharge absolue de toute obligation envers la famille L.....

Je ne fis rien de tout cela, et je ne m'en repens pas, et je ne m'en suis jamais repenti. Mon cœur me disait qu'il était lâche d'abuser de sa supériorité sur un être faible. Je me contentai de lui dire : « Permettez, monsieur, que j'aie l'honneur de vous conduire jusque chez vous. L'usage que vous avez voulu faire de votre épée contre moi, me force à devenir votre connétable. Je vous la porterai donc jusqu'à votre domicile, et là je vous la rendrai. »

La proposition était trop douce pour n'être pas acceptée. Je reconduisis mon *ex-beau-père*, et quand il eut ouvert sa porte, je jetai son épée dans l'intérieur de la maison; puis retirant le marteau, je laissai mon homme chez lui ramasser son épée,

cuver sa rage, réfléchir aux suites de son abominable conduite, et je m'en retournai paisiblement à l'hôtel Saint-Pierre, où m'attendait ce sommeil balsamique, enfant du calme, de la conscience et du prestige de l'espérance.

Un mot à la suite de cette aventure étrange, sur l'abus épouvantable du pouvoir. M. de Sart... était certainement un grand ministre dans sa partie, et son nom mérite une honorable exception dans la foule scandaleuse de ceux qui ont occupé la même place; mais voyez combien était dangereux le démembrement (indispensable pourtant) du pouvoir réuni en sa personne seule.

Voyez un embryon ministériel, tel que ce M. L..., faire mouvoir, à son moindre signal, les ressorts exécuteurs des opérations les plus fâcheuses de cette magistrature. Il plaira à tel ou tel commis de perdre à jamais tel ou tel individu auquel il veut du mal : tous les moyens sont dans sa main. Il commande au nom du ministre, qui n'en sait rien et n'en peut *mais*. Ses ordres illégaux et barbares sont exécutés. Les victimes s'accumulent, et le destin d'une nation entière est à la merci d'une

poignée d'être vils, haineux, vindicatifs, intéressés, perfides, capables de tous les crimes dont ils accusent et punissent l'innocence; et le magistrat, qui couvre à son insu de son nom cette foule d'atrocités peut être comparé au soleil, dont la chaleur, si bienfaisante d'ailleurs, échauffe et fait éclore presqu'autant de poisons que de plantes salutaires.

Tel sera constamment le sort de toutes les administrations, où tous les soirs, où tous les trois jours au plus tard, chaque employé ne sera pas tenu de rendre compte de toutes ses opérations quelconques, afin que l'œil du maître puisse se porter souvent sur ces détails, dont l'importance est beaucoup plus sérieuse qu'on ne pense.

Il n'entre pas dans mon plan d'étendre plus loin mes observations à cet égard. Je me borne à dire en définitif, que la nation la plus malheureuse est et sera toujours celle où les individus placés dans le maniement des affaires, quel que soit le poste qu'ils occupent, depuis le premier jusqu'au dernier, n'auront point de compte à rendre, et ne seront pas sous le joug de la responsabilité.

Je quitte les loups et je reviens à mes moutons, c'est-à-dire, à mon Eugénie, qui frémit quand je lui racontai ce qui venait de m'arriver, et à mes occupations de théâtre, qui faisaient, de leur côté et dans leur genre, le bonheur de ma vie.

Le voyage de Fontainebleau arriva à son époque ordinaire, et devait être fort brillant. Une nouvelle favorite devait en faire les *honneurs*. Notre troupe en était, ainsi que l'aimable solliciteuse Eugénie, que je quittai bien peu tout le temps qu'il dura, et avec laquelle je passai des momens délicieux. Sa fidèle madame Dess... ne l'avait pas abandonnée. Or, comme Eugénie lui avait laissé ignorer l'intimité qui existait entre nous, cette digne et compatissante femme, ayant pitié de nos tourmens, voulut y mettre fin, et donna lieu à l'anecdote qui suit.

Eugénie était très-bien logée à Fontainebleau, dans la grande rue, maison d'un riche serrurier. Ce n'était pas une chose facile à trouver que les logemens commodes dans cette ville, pendant les voyages. J'en avais un très-beau moi-même, mais il était rue des Vachers, au bout de la ville, et voisin de la forêt; de sorte que

tous les soirs, après la comédie, comme il m'eût été dur en sortant de souper avec ma belle et noble amie, de retourner au canton des Vachers, je restai chez elle et je passais la nuit dans la chambre et dans le lit de sa gouvernante, avec laquelle, par ce moyen, elle couchait elle-même. Nous trouvions bien le secret de nous dédommager de cet arrangement dans la journée; madame Dess.... n'était pas toujours en tiers avec nous.

Enfin une belle nuit, j'étais paisiblement couché, et dans la pesante léthargie de mon premier sommeil; tout à coup j'entends tirer mes rideaux; je me réveille, et je me frotte les yeux. Quel spectacle se présente à moi!

Vous rappelez-vous d'un charmant tableau de Vouet, dont le sujet est une jeune fille à demi-nue, dont l'œil est modestement baissé; dont la figure est virginale, dont les formes sont charmantes, et qu'un vieux satyre de grand-prêtre amène devant la statue en gaîne de Priape, qui sourit avec lubricité à la victime offerte?

Eh bien! à l'exception que madame Dess.... n'était point un grand-prêtre, et

que je n'avais pas la divinité de Priape, la scène était exactement la même. L'amie intéressante surtout, ressemblait et pour la figure, et pour les formes, et pour l'attitude, et pour le costume, à la vierge du tableau. Ma contemplation ne fut pas longue. Je me mis sur mon séant, j'ouvris mon lit, je jetais mes bras autour du joli corps presque nu de mon Eugénie, je l'attirai doucement à moi, elle se plaça timidement à mes côtés; madame Dess.... ferma les rideaux, nous dit fort ingénument : « J'espère que vous y voilà, cette fois. Vous ne vous désolerez plus de ne pas coucher ensemble; mais surtout soyez sages, entendez-vous, soyez sages. » — Après ces paroles remarquables, elle se retira, nous enferma, et nous laissa en liberté de nous livrer à toute la sagesse dont deux amans de vingt-trois ans sont capables.

Oh! si la sagesse est de bien aimer et de donner à ce qu'on aime les preuves les plus brûlantes et les plus fréquentes de sa tendresse, quel est le sage de la Grèce, ou de quelque pays que ce soit, qui pourra m'être comparé?

C'était la première fois que le même lit

offrait à notre amour son asile commode et paisible. Vous avez tous remarqué sans doute que le calme et le silence de la nuit est en quelque sorte la mesure du trouble et de l'éloquence des amans; non pas cette éloquence qui s'évapore en paroles, mais l'éloquence active dont les argumens sont bien autrement touchans et pénétrans. Je possédais enfin toute mon Eugénie, et c'était un abrégé de tout ce que les grâces ont de plus parfait. Ce fut elle qui, la première, me fit connaître la reconnaissance d'amour. Je m'explique. Pour ne pas avoir à essuyer ou à se faire à elle-même le reproche d'ingratitude, Eugénie me rendait fidèlement et avec usure les caresses qu'elle recevait à l'endroit même de mon corps qui, chez elle, avait été l'objet des miennes. Les experts dans ce genre de connaissance délicieuse concevront facilement le chemin que j'ai pu lui faire faire, et j'entendais trop bien mes intérêts pour ne pas parcourir toute la carte du charmant pays que j'avais à ma disposition, puisque chacun des voyages de ma bouche, m'en valait un semblable de la sienne. Et qu'on ne croie pas qu'Eugénie fût familière avec les jeux lascifs. Sa

délicatesse seule lui inspirait sa conduite. C'était tout simplement qu'en fait de témoignages d'amour, quels qu'ils fussent, elle ne voulait pas se donner le tort d'être en reste avec moi. Aussi quelle nuit! grand Dieu! comme elles sont irritantes, toutes ces provocations passionnées! comme l'imagination s'allume! comme les forces s'agrandissent! comme la volupté renaît en se variant, et comme elle se varie pour renaître! Nos grands écrivains anciens n'ont rien laissé à dire à leurs descendans. J'atteste que je n'ai rien laissé à faire à mes successeurs auprès d'Eugénie, et depuis elle aucune femme ne m'a procuré les mêmes jouissances, ou du moins avec le même charme.

Enfin un sommeil d'épuisement vint s'emparer de nous, et, à mon réveil, qui n'eut lieu que vers la moitié du jour, je me trouvai seul dans le lit, témoin et théâtre de mes plaisirs. Un excellent dîner m'attendait, et j'en avais besoin. Il fut, comme on pense bien, assaisonné de tout ce que l'amour, complétement heureux, mêle ordinairement de grâce et de gaieté à un festin ordonné pour lui. C'est à ces repas délicieux que l'on se nourrit vrai-

ment de nectar et d'ambroisie; et je n'ai jamais bien conçu pourquoi les fictions ingénieuses des poëtes étaient souvent taxées d'exagération et d'hyperbole, quand j'ai réfléchi qu'elles étaient encore un million de fois au-dessous de la réalité des plaisirs dont l'amour venait de me combler.

Le voyage de Fontainebleau m'offrant chaque jour de nouvelles fêtes, dut me paraître bien court, et je trouvai en effet que son terme arriva trop tôt. Nous quittâmes ensemble ce séjour de bonheur, et nous éprouvâmes, en approchant de Paris, un tel serrement de cœur, qu'il nous fut aisé de sentir que nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre. Comment faire pour échapper à une séparation déséspérante? Il me vint une idée. « Mais, dis-je à mon Eugénie, puisque l'importance de tes affaires exige que tu suives la cour, pourquoi ne viendrais-tu pas te domicilier à Versailles, qui est le domicile de la cour? » Ce peu de mots fut un trait de lumière. Dès le lendemain on mit la main à l'œuvre; et le maréchal de Rich.... fit inscrire mademoiselle De.... sur la liste des protégées de sa majesté, suivant la

cour. Elle y vint sans délai, choisit un petit appartement assez commode pour elle et sa compagne, rue du Vieux-Versailles, hôtel de Modène, et nous y établîmes le plus joli petit ménage dont il ait jamais été fait mention dans les annales de Cythère. Voici le tableau de la vie bien égale et bien simple que nous menions. Tous les soirs je me rendais chez mon amie, après la comédie, où elle avait loué une loge grillée; mais je ne l'accompagnais pas, pour les raisons déjà déduites, la crainte des propos. Nous soupions tous trois avec la bonne madame Dess.... Nous nous mettions au lit de bonne heure. Le lendemain je la quittais, après déjeuner, pour aller à la répétition. Je revenais dîner. J'allais chez moi (car j'avais toujours ma chambre); je faisais ma toilette; j'allais jouer, et, le spectacle fini, je retournais conjugalement près de ma charmante épouse.

Maintenant, je le demande à tous les gens sensés, est-il sous le ciel, et en aucun pays du monde, un ménage plus rangé, une conduite plus sage, et deux individus plus heureux, avec moins de bruit, à si peu de frais, et surtout moins de scandale?

Excepté l'honnête Jean, brave domestique, exclusivement chargé de nous servir, et que de légers bienfaits, avec beaucoup de témoignages de bonté, nous avaient attaché, personne, dans la maison même, ne nous connaissait et n'entendait parler de nous. Je passais auprès du maître pour un homme de confiance du maréchal de Rich..., qui avait souvent des conférences avec mademoiselle De..., relativement à l'affaire qu'elle suivait à la cour.

Cette qualité d'emprunt, dont je n'aurais pas voulu réellement, me fut fort utile un dimanche matin que le frère de ma belle entra brusquement chez elle, un quart d'heure à peine après notre lever. J'étais heureusement habillé et prêt à sortir. Je déjeunais sur le coin de la cheminée. Cet homme fier me salua à peine. Il ignorait que j'avais l'honneur d'être son beau-frère, et personne ne se pressa de l'en instruire. Eugénie me présenta comme valet de chambre du maréchal, ce qui me valut deux demi-monosyllabes et un quart de salut; après quoi, et quelques mots d'affaires dits sèchement à sa sœur, le gourmé gentilhomme disparut. Onc depuis n'ai eu l'avantage de le voir, et bien m'en

suis passé. Il nous laissa pourtant une petite inquiétude. Je jouais le soir le chevalier Robert dans la fée Urgelle. Le chevau-léger pouvait venir à la comédie, et avoir quelque peine à comprendre comment le maréchal de Rich... permettait à son valet de chambre de jouer le chevalier Robert dans la fée Urgelle, sur le théâtre de Versailles. Mais notre bon ange détourna le coup, et le chevau-léger quitta la cour aussi légèrement qu'il y était venu.

Mes jours s'écoulaient dans une paix bien douce, mes nuits dans des plaisirs plus doux encore. Mais ni la paix, ni les plaisirs ici-bas, ne sont inaltérables. L'innocence et le mystère de ma félicité semblaient devoir en garantir la durée. Déjà plusieurs mois avaient passé pour nous comme un songe dans le sein de l'union la plus intime et la plus constante, lorsque le vent changea et amena la tempête la plus cruelle que j'aie essuyée de ma vie.

Eugénie, rappelée par sa mère, devait quitter Versailles le 26 janvier 1770. Le 25 était arrivé. Je devais la reconduire à Paris le lendemain, après avoir soupé et passé la nuit ensemble à l'ordinaire. Ma belle amie avait fait faire un joli petit re-

pas, dans la vue d'égayer un peu nos adieux, qui pourtant ne devaient pas être éternels. Ce 25 janvier était positivement le jour anniversaire de mon début à la comédie Italienne. Je venais de jouer l'amoureux de la Fête du château avec un bonheur inouï. Je m'étais habillé fort proprement pour accompagner le lendemain mon Eugénie à Paris. J'avais pris beaucoup d'argent pour ce voyage, sans trop savoir pourquoi, et je m'acheminais gaiement à l'hôtel de Modène, à près de dix heures du soir, la comédie ayant fini fort tard.

Comblé des bontés du public, près de l'être de celles de ma charmante maîtresse, je ne pouvais contenir toute ma joie en marchant, et je l'épanchais dans la rue de l'Orangerie, en chantonnant, en fredonnant quelques petits airs tout gentils, lorsque je me sens frapper sur l'épaule. Je me retourne : c'était un lieutenant de la prévôté de l'Hôtel, nommé Fleury, lequel était associé avec notre directrice, au théâtre de Versailles. Ce digne homme me fait mille complimens. J'avais, disait-il, joué comme une divinité, chanté comme les anges. J'étais un sujet rare. Enfin je me

gonflais, en écoutant cela; au point que j'étais prêt à suffoquer, lorsque tout à coup il siffla, et à son sifflet parurent, de chaque côté de la rue, deux hoquetons qui m'environnèrent. « Oh! oh! dis-je en moi-même, qu'est-ce que tout cela signifie? »

Je n'eus pas le loisir de causer longtemps tout seul. Fleury le complimenteur se mêla de ma conversation, ou, pour mieux dire, l'enterrompit pour me répondre, comme s'il avait deviné ce que je m'étais demandé tout bas. Quand nous fûmes arrivés aux Quatre-Bornes, « Nous allons, me dit-il, mon cher ami, (il m'appelait son cher ami, le bourreau!) nous allons monter chez votre camarade Lecoutre, qui est un brave garçon, et là je vous expliquerai ce dont il est question. » Nous montons chez Lecoutre, qui était à souper avec sa famille. « Quel bon vent vous amène? » Il se trompait de vent; celui qui nous amenait n'était pas bon. Fleury tire un papier. Devinez ce que c'était, mes amis.... une belle et moelleuse lettre de cachet, qui ordonnait au concierge des prisons du Fort-l'Évêque (1) (d'exécrable mémoire),

(1) Ce mot vient du latin *forum*, *marché*.

de garder jusqu'à nouvel ordre le nommé D***. *Signé* Louis, *et plus bas* Phelippeaux.

Vous connaissez tous l'effet de la foudre ? eh bien ! vous connaissez l'effet que fit sur moi *signé Louis, et plus bas, Phelippeaux*. Mes camarades furent pétrifiés, ainsi que moi. Mais il n'y avait pas là de réflexions à faire. « La voiture est-elle prête? » — « Elle est à la porte. » — « Adieu, mes amis. » — « Adieu, D*** : tu nous écriras. » — « Si j'ai un moment de temps. » Et je descendis ; et nous partîmes.

FIN DU TOME QUATRIÈME

